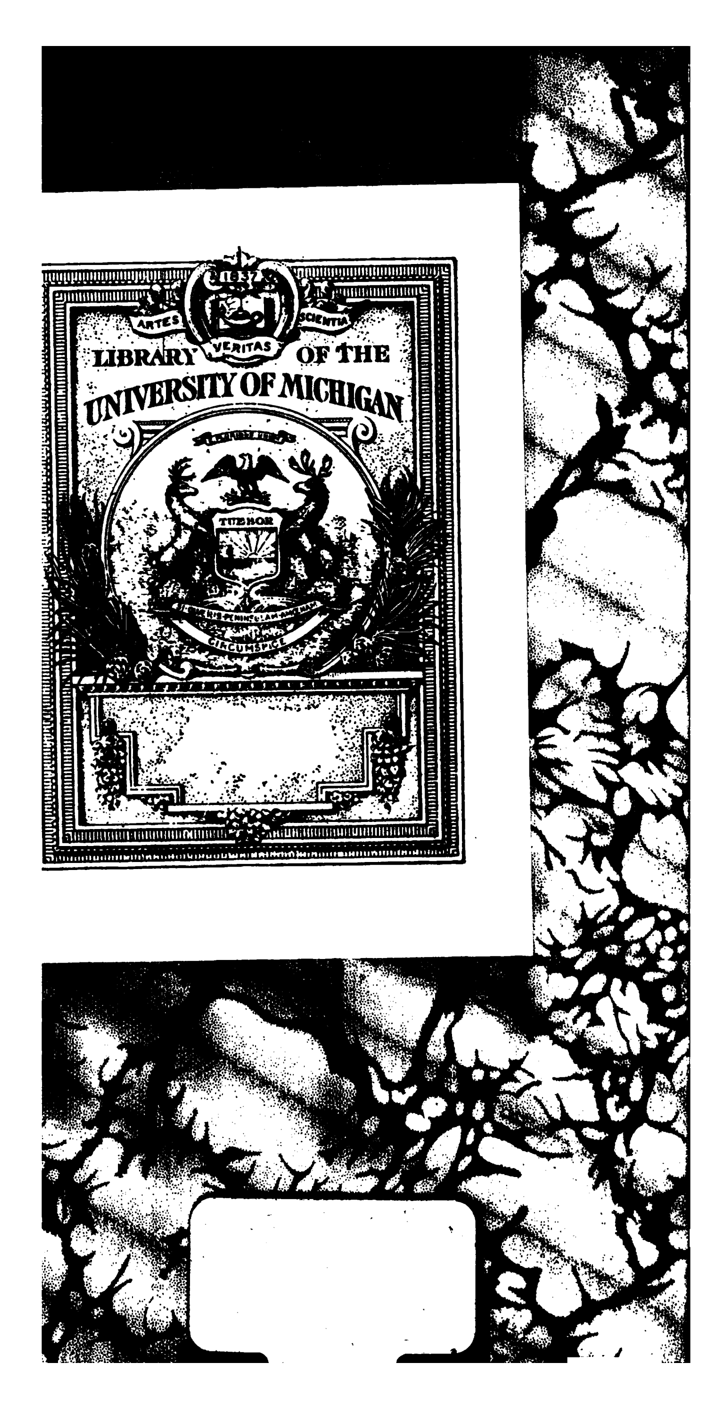


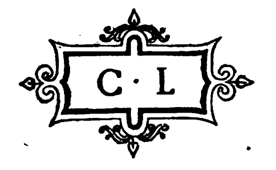
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

A. DE PONTMARTIN

SOUVENIRS
D'UN
VIEUX CRITIQUE
VI



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
1884

SOUVENIRS

D'UN

VIEUX CRITIQUE

VI

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18

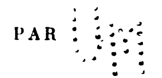
Causeries Littéraires	1 vol.
Causeries du Samedi	1 —
Contes d'un Planteur de choux	1 —
Contes et Nouvelles	1 —
Les Corbeaux du Gévaudan	1 —
Dernières Causeries littéraires	1 —
Dernières Causeries du Samedi	1 —
Dernières Semaines Littéraires	1 —
Entre Chien et Loup	1 —
Le Filleul de Beaumarchais	1 —
La Fin d'un Procès	1 —
Le Fond de la Coupe	1 —
Les Jeudis de madame Charbonneau	1 —
Lettres d'un Intercepté	1 —
La Mandarine	1 —
Mémoires d'un notaire	1 —
Nouveaux Samedis	20 —
Nouvelles Causeries littéraires	1 —
Nouvelles Causeries du Samedi	1 —
Nouvelles Semaines Littéraires	1 —
Or et Clinquant	1 —
Pourquoi je reste a la campagne	1 —
Le Radeau de la Méduse	1 —
Les Semaines Littéraires	1 —
Souvenirs d'un Vieux Critique	5 —
Souvenirs d'un Vieux Mélomane	1 —

PARIS — IMPRIMERIE P. MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE — 57031.

SOUVENIRS

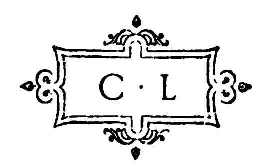
D'UN

VIEUX CRITIQUE

PAR 

A. DE PONTMARTIN

SIXIÈME SÉRIE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1885

SOUVENIRS
D'UN
VIEUX CRITIQUE

LE DUC DE BROGLIE

Frédéric II et Louis XV, d'après des documents nouveaux (1742-1744).

I

Voici un de ces rares ouvrages qui déconcertent la critique. Elle se trouve en présence d'une intelligence si haute, d'un talent si parfait, d'une œuvre si magistrale, qu'elle est tentée de dire à l'auteur : « Soyez mon juge ! je ne puis être que votre panégyriste ! » Elle ne peut accepter, même pour un moment, même dans les conditions les plus illusoires, ce semblant de supériorité, d'autorité ou de compétence, qui consiste à chercher dans un livre le fort et le faible. Toutes les qualités que l'on avait saluées chez le duc de Broglie lors de ses débuts se révèlent

ici avec plus de puissance, de netteté et d'ampleur. Toutes celles que lui refusaient ses détracteurs apparaissent dans ces deux volumes, éclatantes, superbes, irrésistibles, comme autant de splendides démentis à des préventions qu'expliquaient mais ne justifiaient pas les origines, l'éducation, l'entourage et jusqu'à la précocité de l'illustre écrivain. Ces magnifiques *Études* historiques, suite, et, nous l'espérons bien, promesses d'*Études* non moins belles, révèlent la maturité dans toute sa plénitude, l'expérience des hommes et des affaires dans toute sa richesse de documents ; et il se trouve que cette maturité est plus jeune que la jeunesse; que cette expérience n'a pas une ride et n'ôte rien à la chaleur communicative d'un récit où bien des pages nous ramènent à nos humiliations et à nos douleurs. Émotion, indignation, attendrissement, colère, angoisse d'honnête homme et de Français, inévitable retour du passé sur le présent, tout concourt au prodigieux effet de cette narration entraînante, à la fois impartiale et passionnée, où le duc de Broglie, quel que soit son respect pour la dignité, — j'allais dire pour l'impassibilité de l'histoire, — ne peut toujours dissimuler un serrement de cœur, retenir un cri de patriotisme en face d'événements, de fautes, de catastrophes, de mécomptes, empreints de la double tristesse des comparaisons trop faciles et des leçons trop perdues.

Frédéric II et Louis XV ! Et Voltaire, entre les deux monarques, tournant le dos à la France, souriant à la Prusse, si tant est que ce *rictus* légendaire ait jamais

eu la douceur du sourire ; — c'est là, non pas tout le siècle, qui nous réservait d'autres sujets de surprise et de terreur, mais toute la phase transitoire de la première moitié du siècle à la seconde, où rien n'était perdu encore, même l'honneur de Louis XV, bien coupable déjà, mais pas avili. Au lieu de louanges, qui doivent lui sembler des pléonasmes, le duc de Broglie, j'en suis sûr, aimera mieux que j'essaye de le suivre à travers les principaux chapitres de son livre, et que je m'arrête, dans ces chapitres, aux points culminants qui fixeront de préférence l'attention de ses lecteurs : LA RETRAITE DE PRAGUE ; *les velléités de gouvernement personnel suggérées à la voluptueuse indolence de Louis XV par la mort trop tardive du cardinal de Fleury ;* LA MISSION DE VOLTAIRE A BERLIN ; LOUIS XV A L'ARMÉE ; *sa maladie ;* sa conversion éphémère, son prompt retour à ses vieux péchés ; si bien que, contre toutes les vraisemblances médicales, sa guérison fut une rechute !

Quel talent, quel art discret, mais consommé, n'a-t-il pas fallu pour donner tout l'intérêt du drame le plus *corsé* à cette retraite du Prague, précédée de si longs préliminaires, que, pour continuer notre comparaison théâtrale, l'historien risquait de ressembler à ces auteurs qui, à force de prolonger leur exposition, ont l'air d'écourter leur dénouement !

Cet épisode nous offre une *curiosité* (dans le bon sens de ce mot si compromis) que l'on rencontre sans doute bien rarement dans les livres d'histoire. Deux maréchaux sont en présence, et, par malheur, ne

sont presque jamais d'accord sur les moyens de se tirer d'un mauvais pas. L'un des deux s'appelle le maréchal de Broglie. Quelle tentation pour son descendant! Tentation d'autant plus pardonnable que son collègue, son rival, — presque son ennemi, — le maréchal de Belle-Isle, est celui sur qui pèse la responsabilité la plus lourde. S'il répare en partie ses fautes par des prodiges d'énergie, en luttant contre d'atroces souffrances et en dominant sa maladie par sa volonté, ce n'est, en somme, qu'un débris d'armée qu'il arrache à l'inhospitalière Bohême, et si cette armée, après avoir subi toutes les rigueurs d'un blocus, a été décimée par la faim, par le froid, par des privations et des misères de toute sorte, c'est à lui qu'elle peut s'en prendre, puisqu'il l'a lancée, avec sa fougue et sa présomption habituelles, dans cette dangereuse et fatale aventure; « ayant tenu, nous dit le duc de Broglie, à garder en main aussi bien la conduite des armées que le fil des négociations, il ne pouvait se dissimuler qu'à ces deux points de vue, politique et militaire, la situation où il avait lui-même, presque lui seul, amené sa patrie, était également périlleuse et à peu près désespérée. »

Eh bien, on ne saurait assez admirer le soin scrupuleux qu'a mis l'éminent historien à ne pas surfaire le maréchal de Broglie aux dépens de son impétueux antagoniste. « Leur vieille inimitié, excitée par l'ennui d'un tête-à-tête incommode, se donnait car-

rière avec plus de vivacité que jamais, et faisait de la vie commune un véritable enfer. »

Pour surcroît de malheur, leurs attributions étaient en sens inverse de leurs aptitudes. « Aucun rôle ne convenait moins à l'activité fougueuse, à l'imagination toujours en campagne de Belle-Isle, que celui de subordonné et spectateur. N'étant appelé à diriger aucun plan d'ensemble, il frémissait, en quelque sorte, dans le harnais; il entassait projets sur projets, dont les difficultés l'arrêtaient d'autant moins qu'il n'avait pas à compter avec leur exécution. Broglie, de son côté, dont l'esprit d'une nature plus lente, était encore alourdi par l'âge, suffisait mal à la variété et à la promptitude des résolutions que demande le commandement actif... »

Ici, je hasarde une remarque : Broglie est vieux, et une fausse attaque d'apoplexie l'avait, depuis plus d'un an, frappé d'une atteinte irréparable. « Belle-Isle était repris de violentes douleurs sciatiques, de fièvres intermittentes, accompagnées de fréquentes syncopes. » — S'il est vrai, comme on l'a dit, qu'il faut à la guerre de vieux soldats et de jeunes généraux, ceci expliquerait pourquoi, pendant toute cette période du XVIIIe siècle, les succès de nos armes furent presque toujours douteux, incomplets, achetés trop cher et entremêlés de nombreux échecs. Aux maréchaux de Belle-Isle, de Broglie, de Noailles, de Coligny, etc., vieux, fatigués ou malades, comparez ces deux groupes rayonnants de verve guerrière et

de jeunesse, Condé et ses lieutenants à Rocroy, Bonaparte et ses aides de camp au pont d'Arcole; peut-être cette comparaison suffirait-elle à faire comprendre le contraste de tant de victoires avec tant de revers, quand même vous n'auriez pas à y ajouter bien d'autres causes : les influences dissolvantes de l'esprit de Cour, le désordre ou l'amollissement des mœurs, les fautes de la politique et le gouvernement des maîtresses.

Le temps marche. Le vieux cardinal de Fleury se décide enfin à mourir. M. Scribe, dont l'esprit n'est pas aussi démodé qu'on le prétend, puisqu'il triomphait naguère à l'Académie sous les palmes vertes de M. Pailleron, disait d'un mari qui n'avait su rendre sa femme heureuse qu'en la rendant veuve : « L'excellent homme s'est enfin déterminé à faire quelque chose pour sa femme : il est mort. » On pouvait en dire autant du cardinal de Fleury vis-à-vis du roi et de la France. Son invraisemblable longévité avait indéfiniment prolongé la sommolence de Louis XV, qui, se considérant comme son élève, ajournait sa tiède envie de gouverner par lui-même jusqu'au moment où il ne serait plus exposé à confondre son ministre avec son précepteur. Pour un caractère nonchalant, enclin à voir dans la royauté les plaisirs qu'elle représente plutôt que les devoirs qu'elle impose, rien de plus commode que la durée de ce provisoire qui permet à la paresse de vivre au jour le jour, et à la conscience de se reposer sur le lende-

main. Que serait-il arrivé, si le cardinal Fleury était mort dix ans plus tôt, alors que Louis XV, dans toute la fraîcheur de sa première jeunesse, n'ayant encore que le germe de ses vices, aurait pu trouver des inspirations généreuses et viriles ailleurs que dans l'intimité d'une favorite, forcée de prélever sur sa vertu de quoi subvenir à sa gloire? Je me hâte de couper court à ces conjectures; car il faudrait nous figurer aussi Louis XV épousant une femme plus séduisante que la pauvre Marie Leczinska, et cette histoire conjecturale nous mènerait trop loin.

Beaucoup trop loin surtout, si elle nous détournait du livre du duc de Broglie. Je vais, pour me dédommager, en citer une admirable page : Belle-Isle a réussi sa retraite au prix de mille sacrifices, de mille souffrances pour son armée et pour lui-même; mais enfin, il a réussi. « Éclairés, ajoute le duc de Broglie, par nos tristesses récentes, nous pouvons, mieux peut-être que les contemporains, mesurer l'étendue du service que Belle-Isle rendit à son roi, à sa patrie, à ses compagnons d'armes; car les douleurs qu'il leur épargna, nous en avons, nous, connu l'amertume. Si, parmi ceux qui jetteront les yeux sur ces pages, il est des combattants de nos dernières guerres qui aient subi le supplice d'un siège soutenu sans espérance et terminé par une capitulation sans conditions; s'il en est qui aient été traînés captifs et désarmés sur les rives glacées de l'Elbe ou de l'Oder, ceux-là, j'en suis sûr, estimeront heureuse l'armée qui avait trouvé un général décidé à la soustraire,

n'importe au prix de quels hasards, à ces dernières insultes de la fortune. En mémoire de ce qu'ils ont souffert, ils accorderont à la résolution virile qui sauva, ce jour-là, l'honneur des armes françaises, un retour de justice et presque de reconnaissance.

» Je prie qu'on me pardonne le rapprochement. Je sais que la sévère discipline de l'histoire doit se les interdire, et qu'ils pèchent d'ailleurs toujours par quelque côté. Qu'y faire cependant? La force de certaines situations l'emporte, et les comparaisons reviennent involontairement sous la plume de l'écrivain, comme à la pensée du lecteur. Avouerai-je, par exemple, que, dans le cours de ces études, rencontrant parfois, entre des dépêches insignifiantes, de petites lettres, datées de Prague, écrites d'un caractère imperceptible sur un papier frêle et transparent, je me suis arrêté saisi d'une soudaine émotion? L'illusion pour un instant a été complète. J'ai cru tenir entre les mains quelqu'un de ces envois furtifs qui nous arrivaient naguère, sous une forme toute semblable, de Metz ou de Paris, pour porter dans nos familles l'espérance ou le deuil, et j'ai vu la feuille jaunie se mouiller, malgré moi, d'une larme arrachée par le souvenir d'angoisses patriotiques et d'alarmes paternelles!... »

Ah! cette larme! Laissez-la tomber, noble duc! Laissez-la s'incruster dans votre écrin de famille! Il n'aura pas de joyau plus précieux!

La suite n'est ni moins belle, ni moins vraie. Oui,

l'histoire est une *recommenceuse*, comme la vie. Vouloir scinder en deux parties le destin d'un grand peuple, dire à la seconde que rien n'a existé avant elle, qu'elle a le droit de ne pas connaître la première, de la traiter en étrangère ou en ennemie, et de chercher dans cette rupture absolue sa grandeur et sa force, c'est impiété, mensonge et folie. C'est demander aux générations nouvelles de ressembler à ces enfants qui, n'ayant connu ni leur père ni leur mère, ou assez pervertis pour les renier, errent sans guide dans le monde, sans foyer qui les abrite, sans souvenir qui les oblige, sans lien qui les retienne, sans tradition qui les éclaire, en attendant qu'ils aillent grossir le nombre des déclassés et des *outlaws*. C'est le fait des peuples en révolution. Les meneurs les isolent de leur passé pour être maîtres du présent. Voilà pourquoi l'esprit révolutionnaire est le contraire du sentiment patriotique; voilà pourquoi les pays révolutionnaires, suspendus dans le vide, appartiennent aux factions qui les déchirent, aux intrigants qui les exploitent, aux affamés qui les dévorent, aux tribuns qui les égarent, aux sophistes qui les abusent, aux charlatans qui les trompent, aux corrupteurs qui les pourrissent, aux étrangers qui les démembrent, aux dictateurs qui les oppriment. Voilà pourquoi ce misérable Gambetta a des statues, et pourquoi le duc de Broglie n'en aura pas.

Vous venez de voir l'écrivain accompli, le patriote, le père de famille. Le moraliste n'est pas inférieur. Ici, une autre remarque. C'est un immense avantage

pour un historien de pouvoir appuyer ses récits et ses jugements sur un fond moral assez solide pour que le point d'appui ne faiblisse jamais, et pour que jamais on ne puisse dire ce que La Harpe dit de Salluste : qu'il n'est qu'un parleur de vertu. L'auteur de *Frédéric II et Louis XV* moralise l'histoire, qui en a souvent bien besoin. Lisez les pages délicieuses qu'il consacre, en passant, à la douce et lumineuse mémoire de Vauvenargues. C'est comme un pur rayon d'aurore dans ce ciel d'orage. Lisez le merveilleux portrait du maréchal de Richelieu. Là, le moraliste est justicier. Si nous ne voulons pas discréditer nos anathèmes contre la Révolution et ses crimes, n'ayons pas deux poids et deux mesures. Si nous voulons garder le droit de maudire ceux qui y ont fait tomber les têtes, ne ménageons pas ceux qui les leur ont livrées. Richelieu fut le coadjuteur de Voltaire dans ce diocèse de réprouvés, — *in partibus infidelium*, — dont *la Pucelle* fut l'Évangile : « Grâce à cette liaison de hasard, nous dit excellemment le duc de Broglie, et aux compliments du grand dispensateur de la faveur publique, Richelieu a pu devenir le plus vicieux et demeurer le plus impertinent des grands seigneurs, sans perdre une popularité de faux brillant qui est arrivée jusqu'à nous. Ce type achevé de tous les travers et de toutes les insolences qui ont perdu l'aristocratie de l'ancien régime ; cet académicien par droit de naissance, qui ne sut jamais l'orthographe ; ce héros, ce vétéran de débauche qui, en cheveux blancs, se faisait gloire de troubler les humbles ménages ; ce

guerrier dont la bravoure même a toujours un air de parade et dont les exploits conservent jusque sur le champ de bataille je ne sais quelle tournure d'opéra-comique ; ce conquérant qui a déshonoré la victoire par l'ostentation du pillage ; c'est lui, c'est vraiment lui qui figure parmi les correspondants préférés de Voltaire, entre les précurseurs des temps modernes et les réformateurs attitrés de la morale publique et sociale. »

L'exécution est de main de maître. Les flétrissures arrivent de plusieurs côtés, — même imprévus, — aux *crocodiles* de 93. Gardons un petit bout de fer rouge pour en marquer l'épaule des pourvoyeurs de ces monstres ; de ce grand seigneur de qui on ne peut dire s'il fut le plus malfaisant des séducteurs ou le plus séduisant des malfaiteurs ; placé entre Voltaire et Louis XV pour encourager l'impiété de l'un et le libertinage de l'autre ; sans cesse occupé à distiller le venin de son siècle pour en extraire une essence à son usage, et s'en parfumer matin et soir.

Voltaire ! on assure que, malgré tout son esprit, il n'a jamais su faire une bonne comédie ; on se trompe : il en a fait une, et des plus piquantes. Seulement, au lieu d'en être l'auteur, il en a été le *héros*, comme Arnolphe est le héros de *l'École des Femmes*. Voltaire mystifié ! Voltaire berné ! Voltaire *emportant sa veste,* comme on dit en argot de théâtre et de boulevard ! Rien de plus bizarre, n'est-ce pas ? —Non ! rien de plus explicable. A côté de ce prestigieux

esprit que nous ne prétendons pas contester, Voltaire a eu, à un degré extraordinaire, un tempérament d'homme de lettres. Or, il est convenu que, dans notre République, nous sommes tous plus spirituels les uns que les autres. Cet esprit devrait nous servir à éviter les pièges que nous tend la vanité, et c'est justement lui qui se fait complice de la vanité pour nous faire tomber dans tous les pièges. Il faut voir avec quelle finesse exquise, avec quelle délicate malice — sans avoir l'air d'y toucher, — le duc de Broglie nous conte cette mésaventure.

Le gouvernement français voulait savoir à quoi s'en tenir sur les véritables intentions du roi de Prusse, qui, pendant ces deux années, — de 1742 à 1744, — garde une attitude expectante, toujours prêt à trahir ceux qu'il a l'air de caresser. Il voulait aussi, autant que possible, décider les États de Hollande à observer la neutralité entre l'Angleterre et la France. On choisit Voltaire; mais, pour rendre sa mission plus facile, on le déguisa en mécontent, presqu'en persécuté, fuyant son pays avec une somme assez ronde de griefs et de rancunes pour que les plus méfiants n'hésitassent pas à lui livrer leurs secrets. Le premier de ces griefs est bien curieux, et nous montre Voltaire sous toutes ses faces, dont la plupart ne sont pas belles. La mort du cardinal de Fleury a laissé un fauteuil vacant à l'Académie française, et Voltaire a envie de s'y asseoir. L'opposition est vive de la part des évêques-académiciens, notamment de Languet, archevêque de Sens, et de Boyer, évêque de Mirepoix.

Voltaire, encore plus fertile en palinodies qu'en bons mots, Voltaire, dont l'odieux poème, terminé depuis dix ans, circule de main en main, écrit à ces prélats des lettres où le désaveu de paternité atteint ses dernières limites, et qu'aurait pu signer le catholique le plus fervent. Si, malgré mon extrême vieillesse, j'étais repris de la *fièvre verte*, et si je demandais à Mgr Perraud son patronage, mes lettres seraient moins dévotes et moins obséquieuses. Tout au plus lui écrirais-je :

Roquette dans son temps et Perraud dans le nôtre
Furent tous deux prélats d'Autun.
Tartufe est l'image de l'un,
Massillon l'image de l'autre.

L'opposition des évêques est secondée par Louis XV, qui eut, faute de mieux, le mérite de ne jamais aimer Voltaire, et qui, comme l'observe bien finement le duc de Broglie, aurait volontiers fait du rigorisme de l'Académie la rançon de ses propres péchés. En dépit de l'éclatant succès de *Mérope*, Voltaire est éconduit, de Luynes élu à l'unanimité. *Inde iræ.* Afin de grossir ce premier grief, on frappe d'interdit provisoire *la Mort de César*. Plus de doute : le poète, qui a déjà donné la mesure de son patriotisme, va secouer sur le seuil du palais de Versailles la poussière de son cothurne et arriver chez Frédéric comme Coriolan chez les Volsques. Mais la race irritable des poètes s'entend mal aux discrétions diplomatiques. Voltaire imite ces acteurs qui, à force de se pénétrer

de leur rôle, finissent par confondre la fiction avec la réalité. Il oublie qu'il ne doit être furieux et molesté qu'officiellement. Il fait rage, il se dégonfle en prose et en vers dans sa correspondance, datée de La Haye, avec le roi de la Prusse. Celui-ci, plus rusé que lui, soupçonne la vérité. Il a une police secrète à Versailles et à Paris. Pour vérifier ses soupçons, il envoie toutes les épigrammes, toutes les diatribes du prétendu proscrit à ses affidés, qui sauront les faire parvenir aux intéressés. Dans ce paquet gorgé de verjus et de fiel, le Roi lui-même n'est pas épargné. Donc, si les victimes de ces railleries à l'emporte-pièce faisaient la sourde oreille, si la personne sacrée du monarque restait impassible, si le coupable n'était pas foudroyé, c'est qu'il jouait un double jeu, et dès lors Frédéric n'avait qu'à regarder dans ses cartes. Quelle aubaine, pouvoir tricher Voltaire, qui a passé sa vie à tricher même le bon Dieu!

Une fois renseigné, Frédéric a son rôle tout tracé, et il s'en acquitte à merveille. Le roi s'amuse. Il remplace les confidences par des compliments; il cache sa méfiance sous des gerbes de fleurs. L'ambassadeur est tenu en échec; mais le poète est porté aux nues. Voltaire ne saura rien de ce qu'on l'a chargé de savoir; les affaires sérieuses, les projets du roi de Prusse, les diverses pièces de l'échiquier diplomatique, passent par-dessus sa tête; mais cette tête, empaquetée de lauriers et de roses, n'a plus d'yeux pour voir, ni d'oreilles pour entendre. Les fêtes se

multiplient, et la vanité du héros de ces fêtes est si bien grisée, qu'il ne s'aperçoit pas qu'on se moque de lui. C'est surtout à Bayreuth que le triomphateur pour rire fait presque autant de bruit qu'en fera, cent trente ans plus tard, l'orchestre de Richard Wagner. La margrave Frédérique-Wilhelmine, sœur du Roi, est une princesse spirituelle, lettrée, éprise d'art et de poésie; elle accueille Voltaire comme un dieu descendu de l'Olympe, ou au moins du Parnasse. Une autre sœur, la princesse Ulrique, moins savante, mais plus jolie que Frédérique, eut l'honneur d'inspirer le célèbre madrigal :

Toujours un peu de vérité...

que le duc de Broglie cite avec raison comme la perle du genre, mais où je crois, sans en être sûr, qu'il a légèrement altéré le cinquième vers :

Je vous aimais *alors*, et j'osais vous le dire.

Il me semble que ce mot *alors* rejette trop dans le lointain un songe qui date à peine de quelques heures. N'y a-t-il pas dans le texte :

Je vous aimais, *Princesse*, et j'osais vous le dire!

Heureux livre où l'on ne peut chicaner, dans huit cents pages, que deux syllabes... d'une citation!

Si la mission de Voltaire fut vraiment une jolie

comédie, le duc de Broglie n'était pas homme à en méconnaître le côté sérieux. « Les voyages répétés de Voltaire à Berlin ont été sans résultat pratique, sans action directe sur la politique des Cabinets et les incidents du jour. Mais, vues de plus haut et de plus loin, ces apparitions brillantes ont-elles été sans influence, sinon sur le cours immédiat des événements, au moins sur la révolution d'idées qui a si profondément modifié, depuis lors, les relations de la France et de l'Allemagne? »

Et, en quelques traits d'une merveilleuse justesse, l'illustre écrivain nous rappelle cet échange où nous avons fini par tout perdre. Voltaire gagne la première manche. Il civilise, il dégourdit le génie allemand, dont on raillait la lourdeur et la lenteur. A son tour, ce génie, une fois libéré de son appareil gothique, profite de notre facilité d'assimilation pour franchir nos frontières et s'associer à notre grand mouvement romantique. Voltaire a préparé Gœthe, à qui, par parenthèse, il aurait bien dû communiquer un peu de sa clarté. Tous deux sont les précurseurs et, d'avance, les collaborateurs de madame de Staël et de son livre, où Napoléon, de son œil d'aigle, aperçut le prologue d'une invasion. La suite est trop douloureuse pour que j'y insiste. Ne vous semble-t-il pas voir un dogue jouant avec un carlin qui lui enseigne toute sorte de gentillesses? Quand la leçon est suffisamment apprise, le dogue étrangle le carlin.

J'ai eu le tort de glaner dans le livre du duc de

Broglie, plutôt que de le serrer de près. Chaque page méritérait une étude terminée par un point d'admiration. D'ailleurs, je n'ai encore rien dit de ces chapitres si émouvants : LOUIS XV A L'ARMÉE. — LA MALADIE DU ROI.

II

Je n'ai encore rien dit de la reine de Hongrie, qu allait être et qui reste dans l'Histoire la grande Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche, mère de notre reine Marie-Antoinette. Elle òccupe pourtant une large place dans le livre du duc de Broglie.

Hélas! elle y figure surtout à titre d'ennemie de la France; ennemie acharnée, implacable, exaspérée de l'invasion de ses États, rêvant d'effroyables représailles, profitant de la situation déplorable où l'imprudence du maréchal de Belle-Isle avait placé notre armée pour exiger des conditions telles que Bismark et de Moltke ne nous en ont pas infligé de plus cruelles et de plus humiliantes. Aujourd'hui, à cent quarante ans de distance, nous sommes tentés de traiter de contresens ces hostilités périodiques ou permanentes entre la France et l'Autriche. Les intérêts des deux peuples semblaient si clairement indiqués! les événements ultérieurs ont si bien prouvé quels étaient leurs véritables ennemis! Marie-Thérèse elle-même n'en avait-elle pas le pressentiment, quand elle

disait à un de ses conseillers : « Voulez-vous que je fasse moi-même la prépondérance de la Sardaigne en Italie et de la Prusse en Allemagne? »

C'est là, en effet, qu'existait le danger, et qu'il n'a pas cessé d'exister. Les voisins les plus redoutables sont ceux que l'on ne redoute pas d'abord, parce que leurs origines et l'étendue de leur territoire paraissent les condamner à un rôle secondaire, mais qui, par cela même, tendent sans cesse à s'agrandir jusqu'à ce qu'ils aient entamé ou absorbé leurs voisins.

N'importe! s'il est vrai que nous ne pouvons admirer le génie de Frédéric II que comme nous admirons l'esprit de Voltaire, — sans l'aimer, — si les énormes vices de Catherine II nous gâtent ses merveilleuses qualités de gouvernement, et si nous ne pouvons, en conscience, malgré notre culte pour la Royauté française, amnistier Louis XV, nous devons oublier nos rancunes nationales et saluer, en la personne de l'impératrice Marie-Thérèse, la plus pure et la plus grande figure de cette partie du siècle. Évidemment le duc de Broglie, l'incomparable juge, est de notre avis : « Dans le grand conflit, nous dit-il, qui s'engage au dix-huitième siècle entre l'incrédulité et la foi, l'Allemagne chrétienne fut mieux partagée que la France. Car, si Frédéric prêtait à l'ascendant croissant de l'irréligion l'appui de la puissance doublée du génie, en face de lui la foi mâle de Marie-Thérèse s'offrait à tous les regards dans une auréole de gloire et de vertu, et nul n'avait à rougir de servir avec elle le Dieu qu'elle invoquait. Mais quel est en

France le croyant qui aurait osé lever les yeux sur la Royauté très chrétienne, personnifiée dans Louis XV? »

Louis XV! Je dirais que le second volume de ce bel ouvrage lui appartient, s'il ne se hâtait de perdre dans les dernières pages deux fois plus de terrain qu'il n'en avait gagné dans les autres.

On ne peut être bien sévère pour les péchés dont on vit. Chevet serait fort attrapé si l'on supprimait la gourmandise, et les immeubles de M. Duhamel auraient tout à perdre à l'abolition de la luxure. Le roman a des indulgences intéressées pour les fautes que l'amour fait commettre. S'il y découvre des circonstances atténuantes, il met à les embellir autant d'empressement que M. Jules Grévy à les imaginer pour signer la grâce des assassins. Parmi les nombreuses favorites de Louis XV il y en eut une qui sut mêler à sa tendresse plus ou moins sincère pour le monarque une ambition plus noble : celle d'user de son empire pour éveiller en lui, d'abord le désir de régner par lui-même, puis l'envie — aurait dit un poète du temps — de cacher ses gerbes de myrte sous quelques feuilles de laurier. Madame de la Tournelle — plus tard duchesse de Châteauroux, — arrivait au bon moment. Louis XV était fatigué de sa paresse, comme d'autres le sont de leur activité. Tenu longtemps en tutelle par le vieux cardinal de Fleury, assez intelligent pour comprendre que ce cardinal n'était ni un Richelieu, ni même un Mazarin, lisant sur le visage des jeunes gentilshommes de son âge la

critique railleuse des actes de faiblesse de ce ministère tombé en enfance, il avait parfois été partagé entre l'égoïste plaisir de n'avoir pas à s'occuper d'affaires sérieuses et l'ennui de se sentir inutile sous un maître incapable d'utiliser cette inutilité. Il n'abdiquait pas, il s'ajournait; il n'acceptait les bénéfices de l'*intérim* qu'à la condition que cet *intérim* ne changerait pas de nom et ne deviendrait pas définitif. Il éprouvait, sinon des nostalgies, du moins des velléités d'action personnelle et de gloire.

Tel était l'état crépusculaire de cette âme indécise, quand commença le règne de madame de Châteauroux. Elle l'exploita en femme habile, ambitieuse, orgueilleuse, non moins avide d'influence que de pouvoir, ayant tout juste assez de sens moral pour deviner que, en relevant le caractère de Louis XV aux yeux de ses sujets, elle se ferait pardonner d'être sa maîtresse. L'Histoire peut-elle souscrire à ce pardon? Le duc de Broglie en doute, et nous en doutons comme lui.

Les courtisans, les poètes de Cour, évoquèrent le souvenir d'Agnès Sorel. Ce n'était pas la même chose. Le moyen âge avait eu des immunités, et, pour ainsi dire, des grâces d'état, que le siècle de Voltaire ne méritait plus. La foi enveloppait le pécheur d'une atmosphère qui ne purifiait pas, mais simplifiait le péché. Il existait; mais nul, autour de lui, ne songeait à s'en faire une arme contre la religion qu'il offensait. On eût dit que le parfum des voluptés coupables s'exhalait dans un nuage d'encens, et que l'ange gar-

dien était là tout près, pour couvrir les amants de ses ailes. La liaison de Louis XV avec la future duchesse de Châteauroux offrait des complications fâcheuses. Avant de lui jeter le mouchoir fleurdelisé, il en avait, on le sait, dépareillé la douzaine en l'*honneur* de deux ou trois sœurs de la duchesse (car on perd aisément le compte exact dans cette nouvelle tour de Nesle, chargée de fournir, non pas des cadavres à la Seine, mais des maîtresses au Roi). A cette date, Louis XV, bien qu'il eût à peine trente-quatre ans, n'avait déjà plus cette fleur de jeunesse qui communique son éclat aux belles folies de l'amour et de la guerre. Il était déjà, sinon flétri, du moins fané; sinon gâté, au moins faisandé. Le latin n'a qu'un mot pour exprimer la vertu et le courage. L'amollissement causé par le manque de vertu prépare mal à l'héroïsme. C'est, sans doute, ce que signifiaient les propos malins de M. de Maurepas, railleur impitoyable : — « Est-il sûr que le Roi soit brave? disait-il. On assure qu'il veut emmener son confesseur, et il a raison; car il ne sera pas plus tôt dans la tranchée, qu'il aura envie de l'appeler. »

Rapprochement singulier! Rayez le confesseur, et pour cause : vous aurez à peu près les mêmes plaisanteries, débitées en 1854, à propos du prince Napoléon en Crimée : « Alarmé d'y être (à l'armée). Pris de tranchées, dès qu'il y entre. »

D'autre part, la future duchesse de Châteauroux

avait-elle vraiment qualité pour moraliser Louis XV, pour lui inspirer la noble passion de l'honneur, un généreux appétit de gloire? Elle en perdait le droit par les moyens mêmes qu'elle employait pour l'exercer. L'Histoire, moins complaisante que le roman, est obligée de la placer entre deux scandales : son insistance pour aller rejoindre le Roi, comme si sa présence ne devait pas détruire l'excellent effet produit sur les populations et les troupes par la résolution belliqueuse et la martiale attitude de Louis XV; — et son retour offensif dans ce faible cœur que la maladie, la vision d'une mort imminente, la foi réveillée par la peur, les pieuses exhortations d'un saint évêque, lui avaient momentanément repris pour les rendre à l'épouse, à la patrie et à Dieu. Écoutons le duc de Broglie :

« L'intrigue avait réussi à souhait, et Richelieu avait tout l'honneur d'avoir pourvu à tout et préparé, sans rien dire, toutes les facilités matérielles. Mais ce que l'adroit courtisan, dans l'atmosphère factice et corrompue où il vivait, n'avait pu prévoir, c'était la réprobation publique qui se manifesta aussitôt et le murmure général qui s'éleva aussi bien dans le camp que dans la cité. Si Tencin et Richelieu s'étaient imaginé que Louis XV, en mêlant l'amour à la guerre, prendrait aux yeux des peuples quelque chose de l'allure héroïque et romanesque de Henri IV, ils ne durent pas tarder à reconnaître combien les temps étaient changés et combien le prestige royal, déjà

affaibli, était désormais impuissant à prévenir les justes sévérités de l'opinion. Le blâme fut universel; les tristes détails de la vie passée du Roi, qu'on s'efforçait d'oublier, revinrent aussitôt en mémoire... »

Disons aussi que ce n'était plus la même manière de faire la guerre et l'amour, et que ce changement pouvait contribuer à la diminution du prestige. Henri IV, toujours à cheval, payant de sa personne, bataillant sans autre apparat que son panache blanc et son épée, sans autre cortège que le groupe de ses braves lieutenants, acceptant en soldat toutes les privations, tous les périls, toutes les fatigues du métier, pouvait enjoliver d'amours, de caprices ou d'amourettes les étapes de sa vie guerrière, sans encourir d'autre blâme que celui de la religion et de la morale; ce qui est déjà bien assez. Il eut d'ailleurs une excuse : les *légèretés* presque publiques de sa première femme, de cette Marguerite de Valois dont mon noble ami Hector de la Ferrière vient de nous raconter avec tant de jeunesse et d'entrain l'aventureuse histoire. Mais, franchement, comment se résigner à élargir sa manche en faveur de ce roi qui s'avise tout à coup de courir après la gloire, en carosse, à petites journées, sans rien changer à ses habitudes, sans rien retrancher à ses plaisirs, emmenant avec lui sa Cour, empêtré de toute une escorte de belles dames, de galants, de cuisiniers, d'officiers de bouche, en attendant celle de la renommée? Se battre entre deux soupers assaisonnés d'une maîtresse,

c'est le moyen, non pas de mal souper, mais de mal se battre.

Louis XV tombe malade, et Dieu veuille que cette maladie n'ait pas été provoquée par le désir de mener de front ce que les véritables hommes de guerre ont toujours regardé comme incompatible! Le voilà en danger de mort. Ses médecins désespèrent de le sauver. L'honneur, le repentir, la religion, le pardon de ses fautes, apparaissent à son chevet sous les traits de la pieuse Reine et de l'évêque de Soissons. Mais voici que, contre toute vraisemblance, il est guéri par un empirique, nommé Dumoulin. Ce Dumoulin était-il bien réellement un empirique? Je me souviens de deux mauvais vers d'une comédie de ce temps-là :

« Ainsi que le disait le fameux Dumoulin,
La diète et l'eau sont le meilleur médecin... »

Si c'est le même, on peut supposer, ou qu'il avait quelque célébrité, ou que la guérison presque miraculeuse du Roi le mit en vogue et le fit monter en grade.

La rechute, hélas! suivit de près, et l'illustre historien la caractérise avec une autorité incomparable. — « Ce qui a contribué plus que toute chose, nous dit-il, à envelopper l'ensemble des faits dont Metz avait été le théâtre dans un blâme rétrospectif, ce fut la précipitation scandaleuse avec laquelle on vit Louis XV, à peine rendu à la vie, se plonger de nou-

veau dans les désordres que, de sa bouche mourante, il avait si sévèrement condamnés. C'est ce honteux lendemain qui a jeté son reflet sur la veille. Louis XV, corrigé, rappelé au sérieux de la vie par les avertissements de la mort, métamorphosé, comme Shakspeare nous dépeint Henri V d'Angleterre, ou comme le fut notre Charles VII après Jeanne d'Arc, eût donné un exemple respecté de tous et fait honneur à la grande autorité morale qui aurait su réveiller sa conscience et lui faire souvenir qu'il était roi. Mais, quand on le vit plus humilié de son repentir que de sa faute, quel est même le chrétien sincère qui put regarder sans dégoût une dévotion intermittente, née de la peur et disparaissant avec elle, et l'espoir du salut éternel négocié au rabais par un ignoble marché de la dernière heure, toujours résiliable et conditionnel? » Est-il possible de mieux dire?

Tout concourut à la fois à amener ce triste dénouement et à le rendre plus funeste. Si l'évêque de Soissons — Mgr de Fitz-James — avait eu autant de sagacité que de vertu, il se serait dit qu'il ne fallait pas faire sonner si haut la conquête de cette conscience trop malade pour qu'il n'y eût pas lieu de ménager sa convalescence. Il lui eût paru plus sage, non pas, grand Dieu! de transiger avec ses devoirs, mais de ne pas donner trop de retentissement à une conversion qui risquait de devenir fatale si elle n'était pas durable. Il arriva ce que l'on aurait dû prévoir. Plus le triomphe avait été bruyant, plus la défaite fut accablante. Dans tous les temps, l'impiété

guette ces témoignages de la fragilité humaine; tout ce qui afflige l'Église réjouit ses ennemis, soit qu'ils réussissent à compromettre ses ministres en prouvant qu'ils ne sont pas à l'abri de nos faiblesses, soit qu'ils trouvent prétexte à se moquer d'une religion incapable de prévaloir contre les passions qu'elle condamne; si accommodante tout ensemble et si débile, qu'on la rappelle quand on a peur, et qu'on la congédie lorsque l'on est rassuré. Jugez ce que dut être cette revanche du libertinage de l'esprit et des sens, à cette date où la philosophie antichrétienne traitait avec l'Église de puissance à puissance, où les croyances s'en allaient avec les mœurs, où un Roi vertueux aurait horriblement gêné son entourage, et où Voltaire et Richelieu — Méphistophélès et don Juan — menaient la ronde du Sabbat!

Et la favorite? L'héroïne de roman? L'amour coupable, ne pouvant se justifier, n'a qu'un moyen de s'ennoblir : c'est de se doubler de dévouement. Le dévouement touche de près à l'abnégation. Or on n'en trouve pas trace dans la conduite de la duchesse de Châteauroux pendant cette crise décisive. Si elle avait été réellement la conseillère d'honneur, elle aurait, s'oubliant elle-même, reconnu que son rôle était fini. De deux choses l'une : ou Louis XV allait mourir, et alors la faute devenait crime, si, à cette heure suprême où la foi fait peur, elle l'avait disputé à la pénitence et à Dieu; ou le Roi guérirait, et alors, si elle s'efforçait de le reconquérir, elle détruisait

son propre ouvrage. Elle changeait en malédictions l'enthousiasme populaire, le sentiment national, encore assez vivace pour que la France retentît d'acclamations d'abord, puis de vœux, de cris d'angoisse et de prières, et pour qu'un poète des halles, Vadé, « imaginât de joindre au nom de Louis l'épithète de Bien-Aimé, surnom qui devait lui rester toute sa vie, alors même que la différence du mot et de la réalité en fît une étrange dérision. » — Accolé au nom de l'amant de madame Du Barry, ce surnom ne fut plus qu'un sobriquet.

« Ce n'est pas l'Histoire, dit excellemment le duc de Broglie, c'est le roman ou le drame qui pourrait peindre d'assez sombres couleurs l'état de rage et de désespoir où était plongée l'orgueilleuse favorite, emportée ainsi, avec une hâte ignominieuse, loin de l'amant qui la couronnait la veille, dont elle s'était crue chérie, et qui la laissait chasser sans un regret, sans un regard, sans un mot de compassion. Jamais voyage ne fut plus affreux... Son imagination se monte alors. Le Roi se guérira ; il l'aime encore ; il lui saura gré d'être restée à portée de son appel. Elle sera vengée, ses persécuteurs seront chassés à leur tour. Pourvu cependant que la Reine, dont on annonce la venue, ne reprenne pas possession du cœur de son époux, ou n'amène pas avec elle quelque dame qui puisse arrêter les regards du convalescent ! »

Vous le voyez : colère, orgueil, ambition, espoir

d'une prochaine revanche, crainte égoïste d'être supplantée par cette pauvre reine dont la concurrence ne pouvait être dangereuse que comme complément de mortification et de pénitence; rien de plus. Le caractère se dessine encore mieux dans les lettres au duc de Richelieu, digne confident de ces amours frelatées : « Je ne peux pas me mettre en tête qu'IL en meure; il est impossible que ce soient ces *monstres* qui triomphent... Je crois bien que, tant que la tête du roi sera faible, il sera dans la grande dévotion; mais, dès qu'il sera un peu remis, je parie que je lui trotterai furieusement dans la tête, et que, à la fin, il ne pourra pas résister..... S'il en revient, cher oncle, que ce sera joli! Vous verrez; je suis persuadée que ceci est une grâce du Ciel et que les méchants périront... Si nous nous tirons de cela, vous conviendrez que notre étoile nous conduira bien loin... »

Ces méchants, ce sont, avant tout, *le Soissons*, comme elle l'appelle respectueusement, et la reine Marie Leczinska, dont l'illusion dura ce que durent les convalescences. « Faut-il ajouter, dit l'auteur, comme l'affirme dans ses mémoires, avec une indécence malicieuse, la vieille duchesse de Brancas, que la pauvre reine, tout heureuse de se croire aimée de nouveau, se donnait le tort de jouir avec trop peu de discrétion de son triomphe, s'en laissait féliciter tout haut par ses dames, et qu'elle fut même assez mal inspirée pour essayer d'attester cette reprise de possession par je ne sais quel air de rajeunissement

dans son extérieur et de coquetterie dans sa toilette, qui prêtait un peu à rire? »

Ce qui ne prêterait pas moins à rire, — si ce n'était si triste, — c'est de voir la maîtresse impénitente, aspirant aux récidives, et, écrivant à Richelieu, parler d'une *grâce du Ciel* qui la rappellera de son exil. Peu s'en faut qu'elle n'ajoute que, dans ses prières du soir et du matin, elle demande à Dieu cette grâce. Ici, la noble pécheresse imite, à son insu, les mères d'actrices, qui *font* un cierge pour que leur fille choisisse un amant riche. Faute pour faute, j'aime mieux la sœur aînée, madame de Mailly, s'abîmant dans son repentir, devenant dévote pour être plus sûre de mourir chrétienne, et si, avide d'humiliations, que, entrant dans une église où elle dérangea quelques chaises pour arriver à sa place, elle fit cette réponse bien connue à un petit bourgeois qui murmurait : « Voilà bien du bruit pour une c....! — Mon ami, puisque vous me connaissez si bien, priez pour le pardon de mes fautes!... »

Je m'aperçois un peu tard que j'ai trop sacrifié le récit d'ensemble à l'épisode, le drame à l'épilogue. C'est que le récit d'ensemble est d'une trame si forte, que l'analyse n'aurait pu y pénétrer sans risquer ou de ne pas être assez claire ou de dépasser la limite qui m'est assignée. C'est que le drame est immense, les personnages innombrables. Je me suis méfié de ma faiblesse. Il a fallu le merveilleux talent du duc de Broglie pour leur donner le mouvement, la couleur,

la vie, pour les faire circuler librement sur ce vaste théâtre qui s'appelle l'Histoire, où se croisent et s'entremêlent les machines de guerre et les manœuvres diplomatiques, où les changements à vue sont plus compliqués et plus rapides que sur nos théâtres de Paris. Si nous nous bornons aux grandes lignes, disons, avec l'illustre écrivain, que l'énergique résolution de Louis XV, sa présence à l'armée, l'enthousiasme qui éclata sur son passage et qui se communiqua aux officiers et aux soldats, sa ferme attitude au milieu des premiers succès qu'il obtint, auraient pu produire des effets considérables, rajeunir le sang de la France guerrière et changer le cours des événements. Frédéric était le moins sûr des alliés comme le plus redoutable des ennemis. Mais son intérêt pouvait lui tenir lieu de bonne foi. Son orgueil se serait peut-être complu à l'idée d'avoir le roi de France pour élève dans cet art de la guerre qu'il préparait avec astuce et exerçait avec génie. L'impératrice d'Autriche, catholique, ambitieuse, vaillante, méditant tour à tour revanches, représailles et conquêtes, devait lui apparaître comme sa véritable ennemie, par cela même qu'elle était sa plus proche voisine. Car les États ressemblent, en ceci, aux propriétaires, et le mur mitoyen est plus fertile en procès que les querelles à distance. Évidemment, ses antipathies personnelles étaient acquises à Marie-Thérèse bien plus qu'à ce roi de trente-trois ans, trop voluptueux pour être bien à craindre, assez esclave de ses plaisirs pour justifier le scepticisme, et qui ne lui dispu-

tait ni la Silésie ni l'amitié de Voltaire. La Providence en décida autrement; et ici je place la seule critique qui puisse s'adresser à l'auteur de ce beau livre : « Le champ du combat, nous dit-il en finissant, s'élargit et s'étend à toute l'Europe. En même temps, toutes les positions étant prises et toutes les puissances entrant en guerre à la fois, la parole est surtout aux événements militaires et les relations diplomatiques perdent de leur intérêt et de leur importance. C'est un tableau bien différent de celui qui a passé sous nos yeux, et, pour le mettre dans tout son jour, d'autres couleurs seraient nécessaires, PEUT ÊTRE LA MAIN D'UN AUTRE PEINTRE. »

Par ces derniers mots, le duc de Broglie semble exprimer une méfiance de lui-même que nous n'admettons pas. Quand on possède, à un tel degré, toutes les qualités de l'historien, on peut les appliquer à tout, aux événements militaires comme aux relations diplomatiques, aux batailles comme aux traités. Le noble duc nous doit la suite de ces admirables Études. Qui oserait le remplacer? Qui pourrait écrire comme lui, raconter comme lui nos victoires et nos revers, la guerre pour la Succession d'Autriche et la guerre de Sept ans? M. Thiers, bourgeois de la tête aux pieds, bourgeois d'origine, d'éducation, de manières, n'a-t-il pas *réussi* sa campagne d'Italie mieux que sa République bourgeoise, honnête et modérée? Si le duc de Broglie ne possède pas *de visu* la spécialité des faits de guerre, il la retrouvera à toutes les pages de ses papiers de famille. Alfred de Vigny a dit

de ses ancêtres, moins illustres que les trois maréchaux de Broglie :

« Si j'écris leur histoire, ils descendent de moi ! »

Le duc de Broglie pourra dire à plus juste titre :

« Raconter leurs combats, c'est combattre avec eux ! »

M. JULES SIMON

Une Académie sous le Directoire.

Moins heureux que Tityre, ce n'est pas précisément à un dieu que M. Jules Simon doit ses loisirs; — pas même à une déesse; car, même en abusant du symbolisme païen, il est difficile de diviniser la République de M. Jules Grévy. Nous sommes loin du temps où le bon Casimir Delavigne s'écriait : « Peuples, c'est la déesse pour qui mourut Léonidas ! » — Aujourd'hui, Léonidas ne meurt pas; il vit grassement; il reste chez lui comme M. Choufleury. Il envoie ses Spartiates mourir au Tonkin, et il se tient loin du brouet noir.

Il y a, au théâtre, des demi-chutes. Pourquoi n'y aurait-il pas, dans la littérature, la philosophie et la politique, des demi-rechutes? Les mécomptes de M. Jules Simon semblaient l'avoir rapproché de nous. Doublement victime du 16 mai; d'abord, le maréchal Mac-Mahon l'avait remercié de ses services, comme trop républicain. Six mois après, le lamentable *fiasco*

de ce microscopique et homéopathique coup d'État ayant donné des ailes — pour mieux voler — à la République radicale, elle se trouvait à cent lieues au delà de M. Jules Simon, qui était resté à la même place. Dans cette dernière épreuve, et dans les turpitudes qui ont suivi, il pouvait voir, pour la millième fois, tout ce qu'il y a de chimérique à croire que l'on peut arrêter la Révolution sur sa pente fatale, lui faire accepter une dose égale d'autorité et de liberté, et l'obliger à se laisser museler par les hommes sincèrement libéraux, aux dépens des prédicateurs d'anarchie et du despotisme de l'aveugle multitude.

Maintenant, le moment était-il bien choisi pour nous raconter l'histoire d'une académie que l'on pourrait appeler le musée Grévin de l'athéisme? Une des fautes, un des malheurs des premières années de la Monarchie de Juillet, fut de reconstituer l'Académie des sciences morales et politiques, dont le besoin ne se faisait nullement sentir; ce qui l'amenait forcément, non pas à ressusciter, mais à exhumer de désastreuses momies, telle que Sieyès, Lakanal, etc., etc... On les croyait morts; on leur faisait l'aumône de l'oubli; et tout à coup on les voyait reparaître, fantômes échappés des catacombes de la première Révolution, pour applaudir à la seconde et lui infliger des traits de ressemblance avec son aînée; revenants de l'autre monde d'où ils rapportaient au monde des vivants leurs souvenirs comme autant d'*invités* à un *renouveau* révolutionnaire; ossifiés dans leurs erreurs,

leurs sophismes et leurs mensonges, dont ils avaient fait un reliquaire, désespérant d'en faire un code; spectres dont il suffisait de contempler les silhouettes macabres pour recomposer en idée tout un passé tragique qui les avait eus pour précurseurs, pour coopérateurs et pour complices. Ils n'avaient plus de sang dans les veines, mais ils en avaient aux mains, comme lady Macbeth. Les plus innocents avaient côtoyé le crime de si près, qu'il fallait des yeux de lynx pour les distinguer des meurtriers et des régicides. Les plus méprisables étaient descendus un jour du haut de leurs utopies superbes et de leurs serments de haine à la royauté pour s'aplatir sous la botte du plus absolu des despotes; par une dérision du hasard, ils avaient le temps, avant de mourir, de profiter, pour redevenir des personnages, de la chute du plus bienfaisant, du plus débonnaire, du plus paternel des gouvernements.

Aucune leçon, aucune expérience ne leur avait manqué, et l'on eût dit que ces expériences et ces leçons ne servaient qu'à les endurcir dans le *silex* de leurs doctrines matérialistes et athées. Dieu avait sillonné de coups de foudre leur longue existence, et ils niaient Dieu. Ils auraient, en traversant la place de la Concorde, vu se redresser l'échafaud de Louis XVI; leur cœur pétrifié n'aurait pas eu un battement de plus. Mirabeau, Danton, Robespierre, Barras, Bonaparte, les deux invasions, les deux boucheries successives de chair à guillotine et de chair à canon, avaient passé sur ces demeurants de l'Ency-

clopédie et du salon de madame Helvétius, sans qu'il leur vînt à l'esprit qu'ils avaient bien pu se tromper, que l'homme de la nature s'était hâté de briser le moule fabriqué dans leurs laboratoires, que chacun de ses éclats avait fait des milliers de victimes, et que, dans chaque crime de la Terreur, dans chaque excès du despotisme, il était facile de reconnaître un verset de leur Évangile.

Eh bien, il me semble que M. Jules Simon, écrivain éminent, philosophe platonicien, libéral sincère et persuasif, républicain désabusé ou assagi, réconcilié par le malheur des temps et le déplacement des points de vue avec ses adversaires de 1871 et de 1876, recommandé à notre estime par son antipathie contre le néfaste Gambetta, n'aurait eu qu'à regarder autour de lui, à voir refleurir, sous le règne de nos seigneurs et maîtres, l'athéisme des Naigeon, des Cabanis, des Lakanal, des Helvétius, des d'Holbach, pour se dire : « Ne puis-je pas mieux employer mon loisir qu'en me faisant l'historiographe d'une académie spécialement chargée de continuer les traditions les plus hostiles, l'esprit le plus diamétralement contraire à l'esprit du christianisme ; — du christianisme, si intimement uni aux origines, aux destinées, au génie, à la grandeur, aux véritables intérêts de la France ! »

— Mais, me dira-t-on, M. Jules Simon est secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques ; on ne peut s'étonner qu'il ait voulu plaider *pro domo sua*, arracher à l'oubli les anciens locataires

de sa maison, prouver qu'ils n'avaient pas été tout à fait inutiles. Ce n'est pas une raison suffisante. Si j'étais sénateur, je ne me croirais pas forcé d'écrire l'histoire du Sénat, ni surtout de démontrer son utilité. Voyons! raisonnons, non pas en cléricaux, mais simplement en bonnes gens. Quand on me dit : « Académie française, » je m'incline chapeau bas, tout en regrettant que Molière n'en ait pas été, et, à l'instant, je vois passer dans un rayon de gloire Bossuet, Corneille, Racine, La Bruyère, Fénelon, Montesquieu, Chateaubriand, Lamartine. Si l'on nomme devant moi l'Académie des sciences, je n'ai pas besoin d'être un grand savant pour comprendre que les découvertes scientifiques, descendues du puissant cerveau des Monge, des Lavoisier, des Fourcroy, des Berthollet, des Gay-Lussac, des Cuvier, des Ampère, des Claude Bernard, dans le monde des travailleurs et des industriels, ont rendu d'immenses services. Je serais peut-être un peu plus récalcitrant avec l'Académie des inscriptions et belles-lettres. J'admets pourtant qu'il manquerait quelque chose à l'ensemble des connaissances d'un grand pays, si quelques-uns de ses enfants n'étaient en mesure de nous dire les mystères du sanscrit, du syriaque et du thibétain, la couleur des cheveux de la reine de Saba, la hauteur des pattes de l'Ibis sacré et le sens de quatre mots illisibles, gravés sur le fût d'une colonne, au milieu des ruines de Balbek. Et l'Académie des beaux-arts! Oh! celle-là, si on lui demande à quoi elle est bonne, elle répond en nous montrant un

tableau de Delacroix, un opéra de Gounod, une statue de Paul Dubois, une gravure d'Henriquel-Dupont, une architecture de Charles Garnier, une symphonie de Berlioz.

Mais l'Académie des sciences morales et politiques? Essayez donc de traduire l'étiquette en réalités, la théorie en pratique, l'idée en œuvres! Singuliers moralisateurs qui, pour enseigner la morale, commencent par en saper toutes les bases, par supprimer Dieu, l'âme, la conscience, la vie future, ne donnant pour correctifs et pour contrepoids aux *immoralités* de notre faible nature que la loi, l'orgueil et le gendarme! Étranges politiques, qui ont vu constamment les programmes de leur folle sagesse déjoués par les événements, dévorés par les révolutions, piétinés par le peuple, déchirés par les dictatures; si bien que chacun de leurs efforts pour nous améliorer nous a rendus pires, et que chacune de leurs tentatives pour nous rendre plus heureux a centuplé nos misères!...

Le seul *mérite* de cette Académie postiche des sciences morales et politiques, — et c'est ce qui achève de me brouiller avec elle, — c'est qu'elle a été le produit le plus exact, sinon le plus clair, de la philosophie du XVIIIe siècle. Ce n'est pas de cette Académie que l'on a pu dire : *Prolem sine matre creatam.* — Elle est bien la fille de sa mère. On la reconnaît à ces traits de ressemblance qui, d'une génération à l'autre, grossissent et changent la beauté du Diable! — oh! oui, du Diable! — en lai-

deur authentique et réfrigérante. Là où la mère coupable avait mis de la passion, de la verve, l'enthousiasme des idées nouvelles, un déisme approximatif et complaisant, une revanche de la nature contre les iniquités sociales, la fille apporte l'impassibilité glaciale d'un inventaire après décès, la froide religion du néant. Elle s'ingénie à matérialiser les paradoxes et les mensonges de sa mère. Là où celle-ci avait dit, avec plus ou moins de franchise :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer!

celle-là s'écrie :

J'affirme, sur l'honneur, que Dieu n'existe pas!

On dirait des fossoyeurs travaillant à l'enfouissement civil des croyances tuées par leurs devanciers; on dirait un cimetière où les tombeaux porteraient, au dehors, des épitaphes superbes, et, au dedans, seraient vides.

Et quelle intolérance! Ces apôtres de la négation absolue en remontreraient aux plus farouches prédicateurs de la Ligue. Voici une des pages les plus significatives du livre de M. Jules Simon :

« Ce qui dominait dans la classe, ce n'était pas l'athéisme, car on n'y comptait d'athées déclarés que Cabanis et Naigeon; mais bien les complaisants de l'athéisme, qui, pour épargner les scrupules d'une

minorité puissante (?), foulaient aux pieds ceux d'une majorité trop facilement et trop lâchement résignée. La même faiblesse coupable se retrouvait dans les actes et le langage du gouvernement. On avait pris son parti de ne plus parler de Dieu. A l'impiété débordante et sanglante de 1793 avait succédé la période de l'impiété *par prétérition*. Les concurrents, fidèles aux doctrines qui avaient cours dans les écoles et dans les documents officiels, persuadés, d'ailleurs, non sans raison, que l'Institut était l'Encyclopédie vivante, n'avaient parlé que d'une morale résultant du Contrat social, ou de la nature de l'entendement (?), ou de l'intérêt bien entendu de l'homme et de la société ; en un mot, d'une morale indépendante, non seulement de tout dogme positif, mais de toute idée religieuse. Ce fut, pour Bernardin de Saint-Pierre, une raison d'en appeler hautement à l'idée de Dieu, et d'appuyer la morale humaine sur la morale divine. Il alla même jusqu'à rappeler, dans son rapport, les preuves de l'existence de Dieu... Le passage de son rapport où il proclamait sa foi philosophique (?) fut accueilli par des murmures, et il ne tarda pas à être interrompu avec violence. Naigeon regardait ces déclarations comme des attaques personnelles à lui adressées. Volney se départait de son calme accoutumé. Cabanis, ordinairement si maître de lui, ne pouvait plus se contenir : « Je jure, s'écria-t-il, que Dieu n'existe » pas ! » Devant ce serment d'une nouvelle sorte et le tumulte qui s'était produit, Bernardin de Saint-Pierre se retira... On avait proposé de ne jamais prononcer

le nom de Dieu, « par respect pour la liberté de » conscience » ; — car la conscience délicate des athées se trouve blessée par toutes les manifestations de la conscience des autres. »

Ne vous semble-t-il pas qu'il y a des noms prédestinés? Naigeon! Ce nom nous fait froid dans le dos et dans le cœur. Voici un premier rayon d'avril qui a réveillé les végétations endormies; à ce souffle attiédi s'épanouissent pâquerettes, anémones et primevères; à ces fraîches harmonies de la terre le ciel ajoute ses douces harmonies. De jeunes âmes, réchauffées par la parole divine, s'ouvrent à la foi, à la prière, à l'espérance, à l'amour. Tout à coup, du fond d'une académie pétrifiée par l'athéisme, sort une voix rauque, qui dit : « Neigeons! » Le lendemain, les fleurs terrestres sont fanées; les fleurs de l'âme sont flétries.

Et remarquez que Bernardin de Saint-Pierre n'était pas chrétien; déiste, rien de plus; une religiosité vague, se dispensant de croire à une religion révélée. Pour qui sait lire, *Paul et Virginie* et surtout *la Chaumière indienne* nous le montrent réfractaire au dogme et à l'Église. Comme c'est bien là la progression fatale, châtiment de l'orgueilleuse raison humaine! On croit en Dieu: on l'adore, on le salue dans sa création. Mais, pour mieux l'adorer, on l'isole, on le suspend dans le vide; on le destitue de tout ce qui le rendait accessible à notre intelligence, de tout ce qui le mettait en contact avec sa créature. On ne veut que lui. Eh bien, on ne l'aura pas! Survient un logicien impla-

cable, qui vous dit : « Ah ! voilà ce que vous avez fait du Dieu de Béthléem et du Calvaire, du Dieu qui a peuplé dix-huit siècles de ses martyrs, de ses saints et de ses miracles? Il nous apparaissait, gardé par les Évangiles comme par de fidèles satellites, escorté par ses apôtres et ses confesseurs, dans toute la majesté de ses mystères, dans toute la puissance de ses sacrements, dans toute l'autorité de ses ministres, dans toute l'immutabilité de ses dogmes, dans toute la grandeur de ses promesses. A présent, vous me le livrez seul et sans défense; je n'ai plus qu'un espace vide à traverser pour l'atteindre : je m'en empare et je le supprime ! »

Cette progression, on la retrouverait en politique. — Traitons de gré à gré avec l'esprit révolutionnaire. Tâchons qu'il soit content pour qu'il soit raisonnable. Consentons à lui sacrifier le principe d'autorité, à condition qu'il respectera l'ordre. Renonçons, pour lui complaire, au luxe d'une monarchie, d'une cour, d'une pairie, de dignitaires et d'officiers de la couronne. C'est cher, c'est encombrant, c'est suspect à la liberté, et c'est inutile. Il veut la République ; soit ! faisons-lui cette concession, afin qu'il se tienne tranquille et s'applique à fonder avec nous une République sage, modérée, spirituelle, économique, attique, balsamique, attentive à ne récompenser que le mérite, à ne proscrire que les gens tarés, à n'user de sa liberté que pour mieux se gouverner elle-même. Nous aurons ainsi l'autorité, dégagée de ses scories,

élevée à sa plus pure expression, et la liberté servant de point d'appui à l'autorité. — M. Jules Simon sait, aussi bien que nous, ce qui arrive en pareil cas. En cherchant bien, on découvrirait dans son livre de quoi prouver que la leçon n'est pas perdue, de quoi nous indemniser des hommages rendus aux *mânes* (c'est ici le mot propre) de piteux personnages, tels que Garat, Ginguené, Mentelle, Lakanal, Larévellière-Lépeaux, Le Breton, Deleyre, Villars, Mercier, Grégoire, Naigeon, Garran-Coulon, Baudin des Ardennes, Champagne, etc., etc. Nous qui devons, autant que possible, ramener nos sujets à la littérature, n'oublions pas, n'oublions jamais que, si la littérature de notre siècle a été provisoirement sauvée, si elle a eu, même après les maîtres et les modèles des siècles antérieurs, sa physionomie, son originalité, son génie, ce fut à l'aide d'une réaction énergique contre les doctrines représentées par les hommes dont je viens d'écrire les noms; ce fut parce que le spiritualisme chrétien dispersa de sa chaude haleine cet amas de feuilles sèches, renouvela sous l'écorce aride de ces arbres morts la sève et la vie, et se releva de cette sépulture en affirmant tout ce que ces hommes avaient nié. S'ils avaient gardé le haut du pavé, si les générations nouvelles avaient pris pour oracles ces rabâcheurs de philosophie sensualiste, matérialiste et athée, c'en était fait; notre littérature, répétant les vieux airs de Voltaire, aurait fini par être l'orgue de Barbarie de cette musique.

N'importe! un livre de M. Jules Simon ne saurait

réussir à ne pas être intéressant. Dans cette galerie de portraits, si les originaux nous déplaisent, nous pouvons du moins apprécier le talent du portraitiste, goûter avec un vif plaisir la charmante causerie du cicérone. D'ailleurs, il serait facile de cueillir à travers ces pages ce que j'appellerai volontiers l'anthologie des aveux. Vous avez vu ce que l'éminent écrivain nous dit de l'intolérance des athées et de la liberté de conscience, telle que l'entendaient Cabanis et Naigeon. Voici quelques autres traits que je relève au hasard :

— « C'est l'âge des métamorphoses. Des régicides passent altesses. Des jacobins se prosternent ventre à terre. Bonaparte est plus hautain que Louis XIV. Chénier lui présente son rapport sur les travaux de l'Institut. L'Empereur répond : « J'attache du prix à » vos travaux. Ils tendent à éclairer mes peuples et » sont nécessaires à la gloire de ma couronne. »

— « Le grand amour des encyclopédistes pour l'unité et la généralité, qui se liait dans leur esprit à une certaine idée de table rase et à un certain mépris pour l'histoire et la tradition, avait abouti dans la pratique à des incendies de châteaux, d'églises et de bibliothèques. »

— « On avait recours à la guillotine pour établir l'égalité entre les citoyens et au canon pour établir l'égalité entre les peuples. »

— « Treilhard, qui était destiné à devenir le comte Treilhard quelques années après, et qui était alors

grand ennemi de toute royauté et de toute dignité. »

— « Avant tout, il fallait prêter serment de haine à la royauté ; c'était l'entrée en matière indispensable, et l'on ne pouvait être savant qu'à cette condition. »

Le citoyen Mentelle — que l'on pourrait surnommer : Ment-il? — trouve moyen de traiter Jésus-Christ d'imposteur dans un livre de géographie. Évidemment, il avait perdu la carte. — « Ce qui aggrave ses torts, nous dit M. Jules Simon, c'est qu'il fut ensuite un des panégyristes de Napoléon, et finit par obtenir de Louis XVIII la croix de la Légion d'honneur. »

— « Fourcroy, qui devait, peu d'années après, accepter un titre de comte, ne rougissait pas d'ouvrir la série des épurations. »

— « Les philosophes et les encyclopédistes étaient bien en possession de leur majorité, puisqu'ils étaient impertinents. »

On a cité le portrait de Garat. Il est charmant, mais trop débonnaire : « C'était un de ces hommes qui sont toujours de bonne foi au moment où ils parlent, et qui traversent toutes les opinions et tous les partis en s'apercevant à peine de leur propre mobilité. Ce qui leur manque, c'est le caractère... C'est lui qui a lu à Louis XVI son arrêt de mort. Il a publiquement déclaré qu'il approuvait sa condamnation ; il est certain qu'il en a été consterné... Il avait combattu le 18 brumaire, sans toutefois s'exposer outre mesure ; et il en écrivit l'apologie, par ordre, dès le lendemain. On pourrait dire de lui comme de

son neveu le chanteur, qu'il ne fit jamais que des roulades... »

C'est fin, ingénieux, d'une lecture agréable, mais d'une ironie trop émoussée; l'élégante houssine qui secoue la poussière au lieu du vigoureux balai qui nous venge de la boue. Nulle part le cri d'indignation que devaient provoquer ces grands coupables, Merlin de Douai, Sieyès et consorts. Nulle part ce sarcasme, cette satire à l'emporte-pièce, dont un écrivain vraiment libéral et franchement spiritualiste aurait dû flageller ces demeurants du matérialisme, fanfarons de toutes les audaces, assouplis à tous les servilismes, d'autant plus obséquieux qu'ils avaient été plus violents, prompts à achever dans un compliment à l'Empereur leur blasphème contre le Ciel. Il fallait entendre M. Cousin parler de ce même Garat, et, généralement, de toutes ces misérables épaves déposées au bord de notre siècle par le grand naufrage philosophique et révolutionnaire. Quel magnifique dédain! De quel geste superbe il les rejetait dans le néant, patrie de leurs intelligences! Comme il prouvait que la lâcheté de leur caractère se confondait avec la pauvreté de leur esprit, et que la religion du vide avait fini par mettre dans leur cerveau le même vide que dans leurs doctrines! M. Jules Simon se résignera-t-il donc toujours à n'être que le clair de lune de M. Cousin?

Quand il nous dit à propos de Cabanis: « Ce que Cabanis appelle le moral n'est autre chose qu'une

manière d'être du physiqne. L'influence du moral sur le physique, c'est l'influence du physique représenté par le cerveau sur le physique représenté par tous les organes. Le cerveau est un organe particulier destiné spécialement à produire la pensée, de même que l'estomac et les intestins à opérer la digestion, le foie à filtrer la bile, les parotides et les glandes maxillaires et *sublinguales* à préparer les sucs *salivaires*, etc., etc. » Comment ce hideux étalage de matérialisme sur une table de dissection n'a-t-il pas inspiré à M. Jules Simon d'autres pensées que celles-ci : « L'auteur, chaque fois qu'il donne une direction ou un conseil, parle en homme de bien et en sage. Ce matérialiste aime tout ce qui est généreux ; il a l'âme sensible et fière. On comprend, en le lisant, qu'il a été droit et bon, et il l'a été toute sa vie à un degré supérieur... »

Faudra-t-il donc répéter à propos de M. Jules Simon :

Servat odorem
Testa diù.....

Oui, pourvu qu'on se hâte d'ajouter qu'ici, *testa* signifie le contraire de *cruche*.

Oh ! Philinte ! Philinte ! Ç'a été, c'est encore l'écueil de cet éminent et charmant esprit, suave, exquis, délicieux, plein de déférence pour nos évêques quand il était ministre, émollient et doux pour les encyclopédistes, les conventionnels, les régicides et les

athées, quand il écrit l'histoire d'*une Académie sous le Directoire*. Il y a pourtant, dans ce livre, une page où les encyclopédistes sont traités comme ils le méritent : « Cette secte, en matière de politique, resta toujours en dessous des droits du peuple. En matière de morale, elle alla beaucoup au delà de la destruction des préjugés religieux ; ses coryphées déclamaient quelquefois contre le despotisme, et ils étaient pensionnés par les despotes ; ils faisaient tantôt des livres contre la cour, et tantôt des dédicaces aux rois ; des discours pour les mécontents et des madrigaux pour les courtisanes ; ils étaient fiers dans leurs écrits et rampants dans les antichambres. Cette secte propagea avec beaucoup de zèle l'opinion du matérialisme, qui prévalut parmi les grands et parmi les beaux esprits ; on lui doit en partie cette espèce de philosophie pratique qui, érigeant l'égoïsme en système, regarde la société humaine comme une guerre de ruse, le succès comme la règle du juste et de l'injuste, la probité comme une affaire de goût ou de bienséance, le monde comme le patrimoine des fripons adroits. »

A la bonne heure !... Mais que vois-je?... Des guillemets !... Horreur !... Cette page est de Robespierre ! !

LE V[te] GUY DE BRÉMOND D'ARS

Le père de madame de Rambouillet. — Jean de Vivonne, sa vie et ses ambassades.

Si la mode était encore aux sous-titres, j'appellerais volontiers ce livre : *Jean de Vivonne, ou le Royalisme au seizième siècle*, et je lui donnerais pour épigraphe le mot de madame Swetchine : « Le royalisme est le patriotisme simplifié ; » — mot charmant, que M. de Brémont d'Ars a très heureusement rappelé, et que le patriotisme excessivement compliqué de nos républicains rend plus actuel et plus vrai.

Royaliste ! il y avait quelque mérite à l'être pendant cette phase turbulente, sanglante, humiliante, qui va du règne imperceptible de François II à l'avènement de Henri IV. On dirait que Charles IX et Henri III étaient chargés de discréditer la royauté française, si l'on pouvait oublier qu'ils furent surtout les fils de leur mère, que Catherine de Médicis avait infusé dans leurs veines assez de sang italien pour que leur physionomie fût d'un autre pays que leur royaume. Avec

eux, il ne s'agissait pas de rester fidèle à son Roi, quoiqu'il eût interprété trop largement l'article 14 d'une Charte, ou bien qu'il se hâtât trop lentement d'accorder à son peuple la réforme électorale. Soit par leur faute, soit celle de leur éducation ou de leur temps, ils vivaient dans une atmosphère où l'assassinat, le poison, le mensonge, l'astuce, la trahison, le sacrilège, s'épanouissaient comme s'épanouissent les plantes vénéneuses dans les marécages empestés. La cour était le jardin d'acclimatation de tous les crimes et de tous les vices. Mieux encore que la mère de Philippe-Égalité, Catherine aurait pu s'appeler l'Oisiveté. Rien n'était négligé de ce qui pouvait déconcerter la conscience humaine. L'honnête homme était condamné à mépriser le prince qu'il était obligé de servir. On ne savait pas si la figure que l'on avait devant soi était un visage ou un masque; si le bras qui se tendait vers un ami ne cachait pas un poignard sous la manche; si, derrière la porte que l'on allait ouvrir, on ne trouverait pas un espion et un assassin. Tout se falsifie et se corrompt sous ces mortelles influences : la religion, la bravoure, l'amour, le sentiment chevaleresque, qui refleurira, quarante ans plus tard, chez la fille et la petite-fille de Jean de Vivonne, marquis de Pisany. La bravoure est toujours vivace, mais elle semble moins française; elle louche, elle préfère le duel à la bataille, la dague à l'épée, le stylet à la rapière. L'amour se désoriente, et, dans cette jolie langue de la Renaissance, craint de se tromper en disant : *Ma mignonne!* — La religion! Ah! comme il faut qu'elle

soit forte pour avoir résisté à une pareille crise! comme il faut qu'elle soit immortelle pour n'être pas morte dans les effroyables étreintes de ces défenseurs, plus dangereux que des ennemis! Elle sert de passeport à toutes les intrigues, de sauf-conduit à toutes les haines. On l'abandonne quand elle embarrasse; on lui revient quand elle protège. Les sacrements servent à dissimuler les meurtres que l'on médite. Le pain de vie devient le pain de mort; on s'approche de la sainte table côte à côte avec l'homme que l'on égorgera ce soir. Tout semble légitime et de bonne guerre, — de guerre sainte! — si l'on peut mêler à des torrents de sang quelques gouttes d'eau bénite.

C'est dans ce milieu que Jean de Vivonne sut conserver intactes ces croyances, ces entêtements de foi royaliste, qui, au déclin de sa vie, le rendirent digne d'être l'ami d'Henri IV, le type de ces fidèles qui faisaient passer le roi avant tous leurs autres créanciers, et que le roi payait en leur écrivant : « L'argent est chose rare entre gentilshommes tels que vous et moi. » — M. le vicomte Guy de Brémond d'Ars a le droit d'être fier de se rattacher par une alliance de famille à ce noble et intrépide serviteur des rois de France et de la France de nos rois. Jean de Vivonne, à son tour, s'il revenait au monde, regretterait de ne pas être plus lettré pour mieux apprécier les qualités de ce charmant ouvrage, et reconnaîtrait qu'on n'est pas toujours trahi par les siens. Son historien le raconte sans le surfaire : « Jean de Vivonne, nous dit-il, seigneur de Saint-Gouard, marquis de Pisany,

n'est pas un grand homme. Cependant on ne peut guère écrire sur la seconde moitié du XVIe siècle sans que son nom s'offre à la plume. » — Rien de plus vrai. On peut même ajouter qu'il se trouva en contact — parfois en conflit — avec deux des plus grandes figures de son époque, Philippe II et Sixte-Quint, sans en être écrasé. Il mit, à leur tenir tête, son âme française et sa verve gasconne; il défendit vaillamment les intérêts de son roi et de son pays, alors même que Philippe faisait mine de projeter sa grande ombre par-dessus nos frontières, et que Sixte-Quint, malgré de secrètes antipathies, était forcément entraîné vers l'Espagne par les scandales de la Cour des Valois, la tragédie des États de Blois, la politique de Henri III et, plus tard, la religion de Henri IV. Il y eut, hélas! des moments où l'honneur de la France et de la couronne fut moins bien sauvegardé au Louvre qu'à Madrid et à Rome.

M. le vicomte de Brémond d'Ars s'est borné à esquisser Philippe II, mais en maître. Philippe II est à Charles-Quint ce que Zurbaran est à Vélasquez. Les grandes lignes sont maintenues, mais poussées au noir; les signes de race ne s'effacent pas, mais s'enlaidissent. Je me figure un œuf d'aigle couvé par une orfraie. Philippe est un grand homme nocturne et sépulcral, rêvant la monarchie universelle entre un cloître et un cimetière. Sa gloire, — si gloire il y a, — ne s'éclaire plus aux rayons du soleil, mais à la pâle lueur des torches funèbres ou à la lueur sinistre des bûchers. Il personnifie, concentre, absorbe le

génie espagnol et l'enferme dans un reliquaire. On croirait que Charles-Quint, avant de mourir, a enveloppé son successeur de sa robe de moine de Saint-Just, ou du linceul que, par un lugubre caprice, il voulut essayer de son vivant. On croirait que le sombre époux de Marie Tudor a gardé, de sa courte et froide union avec cette reine dévote et maladive, un je ne sais quoi qui tient le milieu entre le fanatisme et l'hypocondrie. M. de Brémond d'Ars l'a spirituellement surnommé le VICE-DIEU, comme l'on avait surnommé M. Rouher le VICE-EMPEREUR. Ce surnom caractérise à merveille l'inconséquence de ce monarque hypercatholique, qui, exagérant le droit divin, assimilant la majesté royale à la majesté divine, aurait volontiers empiété sur les prérogatives du vicaire de Jésus-Christ, supplanté le Souverain Pontife à force de le suppléer, et créé un schisme en poursuivant l'extinction de l'hérésie.

Si un poète a pu dire que la monarchie de 1830 était un gouvernement au grand jour et au grand air, on doit dire exactement le contraire du gouvernement de Philippe II. Il sent le renfermé. Ce souverain d'un immense empire voudrait que sa puissance fût sans lumière comme sans limites. Il ne lui déplairait pas de se promener, une lanterne sourde à la main, dans le vieux et le nouveau monde, dont il serait le maître. Sa grandeur lui paraîtrait d'autant plus certaine qu'elle serait plus taciturne. Impénétrable, invisible, inflexible, il remplace l'action qui ferait trop d'éclat par l'écriture qui ne fait pas de

bruit. Dans son palais, où, selon l'expression de Saint-Simon, on entendrait une souris trotter, il faut tendre l'oreille pour ouïr sa plume dont chaque grincement sur le papier va trancher une vie, admonester un général, gourmander un ministre, décider du sort d'une province, endoctriner les espions, approvisionner les bourreaux. Sa politique aurait voulu monter au faîte et sa religion s'élever au ciel — par un souterrain.

On comprend ce que Jean de Vivonne, avec sa nature essentiellement française, son esprit ouvert, ses allures aussi franches que peut l'être un diplomate doublé d'un soldat, dut souffrir pendant sa première ambassade, dans cette Cour vouée à la tristesse, au mystère, à la méfiance, au mutisme, à l'ennui, dans cette ville et au milieu de cette population qu'il savait hostiles à la France, en face de ce sphinx couronné dont on pouvait dire comme du sphinx antique, que chacune de ses énigmes allait frapper une victime. Il s'en tira pourtant, non sans gloire. M. de Brémond d'Ars a su, d'une main fine et légère, débrouiller cet écheveau qu'embrouillaient à l'envi Philippe, Charles IX et Catherine. Entre l'Espagne et la France, la paix n'était, à ce moment, qu'une formalité et l'amitié un cérémonial. Sous ces amicales apparences, la guerre et la haine couvaient comme des tisons sous la cendre. « Les deux rois ressemblaient à deux adversaires face à face, les yeux dans les yeux, réunissant leurs forces pour l'attaque, et

cependant dissimulant encore leurs intentions sous un air d'amitié et sous des paroles doucereuses. » — C'est ce qu'une métaphore populaire appelle *deux chiens de faïence.* Seulement, ici, l'un des deux chiens était un tigre, l'autre un renard.

Philippe, se considérant comme le délégué du bon Dieu au profit de l'orthodoxie catholique, fronçait le sourcil et grommelait sourdement lorsqu'il voyait ou croyait Charles sous l'influence huguenote de l'amiral de Coligny. La Saint-Barthélemy le rasséréna. Il rit! n'est-ce pas le cas de s'écrier avec le poète :

D'une bouche qui rit on voit toutes les dents.

Ce prince impassible, substitut de la Fatalité plutôt que de la Providence, ne rit et ne pleura qu'une fois dans toute sa vie. La Saint-Barthélemy le fit rire, parce qu'il crut que cet épouvantable coup d'éclat lui livrait la politique de la France : il se trompait. La perte de sa célèbre flotte, de son *invincible Armada,* le fit pleurer, parce qu'il pressentit que ce désastre altait déplacer la prépondérance et donner à l'Angleterre tout ce qu'y perdait l'Espagne : il ne se trompait pas.

On respire, lorsqu'on voit cet aimable Jean de Vivonne sortir de ce sombre Escurial que le génie tortueux de Philippe transformait en labyrinthe dont il était le Minotaure, pour aller à Rome, non plus lutter, mais jouter avec Sixte-Quint. Nous devons remercier

M. de Brémond d'Ars d'avoir fait justice de la fameuse légende des béquilles, supercherie indigne d'un grand pape, et qui eût inauguré par un mensonge de comédie le pontificat d'un des plus illustres mandataires de la religion de vérité. Montalto dut son élection à un de ces revirements qui abondent dans l'histoire des conclaves. M. de Brémond d'Ars le dessine avec une respectueuse justesse qui n'exclut pas les critiques de détail. Avec ses immenses qualités et ses légers défauts, le nouveau pape devait plaire à l'ambassadeur français, qui, s'il avait parfois à le combattre comme un contradicteur, n'avait pas du moins à le résoudre comme une énigme. Par malheur, Henri III créait sans cesse des embarras à ce diplomate dont il consternait l'inaltérable fidélité et à ce souverain pontife dont il déjouait les secrètes préférences. Tout entier à ses devoirs et à ses droits, Sixte-Quint avait trop de génie, et un génie trop clairvoyant, pour ne pas préférer tout bas le pécheur efféminé et maniaque qui n'affligeait que sa conscience de prêtre au colosse envahisseur qui, jusque dans son domaine, le menaçait d'une concurrence. Mais comment faire? Tant que Henri III n'avait que des vices, c'était à démêler entre son confesseur et lui. Tant qu'il n'exécutait ou n'assassinait que des laïques, on pouvait encore s'entendre. Son défenseur auprès du Saint-Siège était autorisé à dire que nécessité n'a pas de loi, et qu'il ne tuait que pour sauver sa vie. Mais un cardinal? Ceci rentrait dans le nombre des cas réservés, forçait Rome d'intervenir et ne pouvait se

passer de l'excommunication ou de l'absolution papale. Jean de Vivonne, que nous appellerons désormais le marquis de Pisany, se distrait de ses embarras diplomatiques en se mariant. La distraction peut sembler un peu violente pour un homme de cinquante-sept ans. Mais ce quinquagénaire est du bois dont on fait les Lesseps. « Encore frais et dispos, il avait, malgré les longues fatigues de sa carrière, malgré ses blessures, l'apparence d'un homme dans la force de l'âge. Le contraste entre sa verdeur d'esprit et de corps et ses cheveux grisonnants piquait et plaisait. Les femmes trouvaient bon air encore à ce Gascon alerte, sémillant, spirituel, ouvert... »

Le mariage du marquis de Pisany n'est pas l'épisode le moins curieux de ce livre si intéressant. M. de Brémond d'Ars vient de nous parler d'un contraste. En voici un autre où mon imagination se complaisait, à mesure que j'avançais dans cette attachante lecture. Nous sommes à l'hôtel de Rambouillet, dans la mémorable chambre bleue. Tous les habitués sont à leur poste. On discute, avec tous les raffinements de la casuistique chevaleresque et galante, telle que les peindra mademoiselle de Scudéry dans ses romans. La préciosité, saupoudrée de bel esprit, rédige la carte du Tendre, ébauche le dictionnaire du beau langage, élimine toutes les locutions capables d'effaroucher les oreilles chastes, édifie sur une pointe d'aiguille tout un programme d'amours éthérées, de vertus héroïques, de sentiments immatériels, de pas-

sions supérieures aux terrestres faiblesses. C'est comme un reproche ou un défi que cette société exquise lance aux habitudes cavalières et peut-être un peu grossières de l'entourage de Henri IV. Tout à coup, comme on se lasse des meilleures choses, même des sucreries, un des familiers de la maison dit à demi-voix : « Si, pour changer de sujet, nous racontions une histoire de brigand? »

— Je m'en charge, réplique l'incomparable Arthénice. Il y avait une fois un très grand seigneur romain, qui se nommait Ludovico Orsini. Dans une émeute populaire, au milieu d'une scène de meurtre, il tua le lieutenant du gouverneur, puis il sortit de Rome, se mit à la tête d'une troupe de bandits, et promena la désolation dans la campagne. Son cousin, Paolo Giordano Orsini, vint à mourir, léguant toute sa fortune à sa femme, la belle, la fatale Virginia Accoramboni. Ce n'était pas le compte du fougueux Ludovico. Il va trouver la jeune veuve, la terrifie, lui prend ses bijoux. La victime fuit à Padoue près de ses frères. Elle y est poursuivie par une vendetta mystérieuse et tragique. Des assassins à gages escaladent les murs de son palais et l'égorgent ainsi que l'un des Accoramboni. Ludovico est dénoncé comme le coupable; il a contre lui des charges accablantes. Il appelle à lui ses bandits sans même daigner quitter le théâtre de ses crimes. On canonne le palais Contarini, où il s'est réfugié. Finalement, il est pris, désarmé, condamné, incarcéré et étranglé.

— Grand Dieu! s'écrie Voiture, quel est cet effroyable personnage?

— Le premier mari de ma mère, répond la marquise de Rambouillet.

Que dites-vous de ce contraste? De 1585 à 1608, de l'Italie du seizième siècle à la France qui allait être la France du grand siècle, voilà le chemin parcouru.

Si un malheur n'arrive jamais seul, pourquoi n'en serait-il pas de même du bonheur, sinon parce qu'il est infiniment plus rare? Marié à une femme belle, bien douée, entourée des hommages de ses contemporains, le marquis de Pisany eut bientôt un roi selon son cœur. Henri IV! il semble que, à ce nom magique, l'horizon se dépouille du nuage qui couvrait les destinées de la France. L'air est plus vif, le ciel plus bleu, le soleil plus chaud. C'est comme un gai printemps qui succède à de lourdes et orageuses saisons. Entre Henri IV et Pisany, le Béarnais et le Gascon, il y a un aimant, ce que la philosophie allemande appellerait des affinités électives. Jean de Vivonne, rajeuni, redevient homme de guerre, monte à cheval, se bat comme s'il avait vingt ans, émerveille le roi, fin connaisseur en bravoure, en belle humeur et en troisième ou quatrième jeunesse. Mais, avant d'en arriver là, il a fallu doubler encore deux écueils, traverser deux crises: la Ligue et l'abjuration. M. de Brémond d'Ars parle de la Ligue avec une mesure parfaite; il lui fait deux parts : l'une détestable, l'alliance avec l'étranger, le mépris des droits légitimes,

les mains françaises tendues à l'Espagnol, qui nous aurait escamoté notre patrie, sous prétexte de sauver notre religion, et aussi ce fanatisme violent, féroce, implacable, que son caractère démocratique et révolutionnaire ne nous rend pas plus aimable; l'autre meilleure, respectable, un sentiment national au fond de ce bénitier aux ébullitions furieuses, le mérite d'avoir préservé la France d'un schisme qui eût défiguré son génie et d'avoir été cause que le plus populaire de nos rois n'a pas inauguré une dynastie protestante. M. de Brémond d'Ars dit excellemment : « A la suite des tristes figures de monarques qui viennent de défiler sous nos yeux, il est doux de saluer d'amour la physionomie franche et fière du plus cher de nos rois, du plus Français des rois de France, de par ses qualités comme de par ses défauts mêmes. Il est passé, le règne des princes de l'école machiavélique de Florence, le temps des roueries, des subtilités, des mesquins compromis, des trahisons cruelles, des négociations cauteleuses et de la couardise ! Voici venir le soldat à l'allure libre et ronde, le politique habile et loyal, le spirituel compagnon au cœur sur la main... »

Il ne faudrait pourtant pas trop exagérer cette loyauté, cette franchise, *ce cœur sur la main*. Puisque Henri IV ne haïssait pas les familiarités de langage, on pourrait l'appeler familièrement *un rusé compère*. Il eut le mérite et le bonheur, étant aussi spirituel que brave, d'employer sa bravoure et son esprit à se faire pardonner d'être habile. Un bon mot, un sou-

rire, une caresse, le souvenir, adroitement évoqué, d'un péril bravé en commun, lui permirent de n'être pas toujours sincère et d'être quelquefois ingrat. A Dieu ne plaise que, par cette réserve, je cherche à l'amoindrir! Si l'on m'accorde que son avènement fut un immense bienfait pour la France, on doit bénir son habileté qui seule put l'aider à triompher de difficultés inouïes. En pareil cas, l'habileté, c'est l'anoblissement de la ruse.

Quant au *fond* des croyances religieuses de Henri IV, M. de Brémond d'Ars a parfaitement raison : « C'est encore et ce sera toujours un mystère. » — Disait-il, comme le capitaine Georges, dans la *Chronique du règne de Charles IX* : « Les atrocités de nos guerres civiles ne suffisent-elles pas pour déraciner la foi la plus robuste? » — Ses passions se mettaient-elles sans cesse en travers de sa foi — ou de ses doutes? Se bornait-il à pratiquer, deux cents ans avant Béranger, le culte du Dieu des bonnes gens? Se fiait-il, sans trop insister, à la doctrine théologique d'après laquelle, de l'aveu des ministres protestants, on pouvait se sauver dans le catholicisme, tandis que les théologiens catholiques répétaient : « Point de salut hors de l'Église! » — Son confesseur, le Père Cotton, presque aussi spirituel que lui, se réjouissait de le voir moins raisonneur que pécheur. Pécheur, il le fut jusqu'au bout, et ceci m'amène à l'épilogue du livre de M. de Brémond d'Ars.

La carrière de Jean de Vivonne n'était pas finie. Il fut nommé gouverneur du petit prince de Condé. Cet

enfant, né dans l'orage, fils d'une mère accusée d'avoir empoisonné son mari, élevé tout d'abord dans la religion protestante, eut un moment la chance d'être l'héritier de la couronne, tant que Henri IV, époux malheureux de Marguerite de Valois, n'était pas décidé à prendre une revanche (elle fut médiocre), et autorisé par le Saint-Siège à briser son premier mariage pour en contracter un second. La suite est connue. Réduit, par le mariage de Henri IV avec Marie de Médicis et par la naissance de Louis XIII, à n'être plus que prince du sang, Condé se dédommagea en épousant la belle des belles, Charlotte de Montmorency, et en donnant à la France le grand Condé et à M. Cousin madame de Longueville. Ce que l'on voudrait pouvoir oublier, c'est que Henri IV, de trente-cinq ans plus âgé que l'élève de son fidèle Pisany, se prit d'une passion juvénile — ou sénile — pour la belle Charlotte, et que, dans sa poursuite amoureuse, ce roi chevalier ne fut plus du tout chevalier pour être beaucoup trop roi ; coupable folie de la Saint-Martin, tragiquement tranchée par le poignard de Ravaillac !

Dans cette œuvre charmante du vicomte Guy de Brémond d'Ars, je n'ai trouvé à critiquer qu'une phrase ridicule, qui, Dieu merci ! est de feu M. Henri Martin, membre de l'Académie française, et un adverbe inexact. Voici la phrase : « Tour à tour, le *spectre de la famine* déployait sur la cité *son lourd manteau léthargique*, puis la *piquait des aiguillons du*

vertige. » — Voici l'adverbe : « Jean de Vivonne, fidèle aux principes *aveuglément* royalistes de toute sa vie... » — Je propose *obstinément.* En saluant avec enthousiasme l'avènement de Henri IV, Jean de Vivonne put se rendre cette justice qu'il avait vu très clair, lorsqu'il avait « fait de son royalisme une forme de son patriotisme ».

J'ai lu je ne sais où que *Jean de Vivonne* était aussi intéressant qu'un roman. C'est bien de l'honneur pour les romans. Si j'en rencontre un dont la lecture soit un véritable régal, qui instruise et qui amuse, qui se déroule dans un récit clair et rapide, dont le style sobre, vif, dégagé, admirablement d'accord avec les caractères qu'il retrace, soit le style d'un gentilhomme excellemment lettré, un roman qui ne ressemble ni à *Germinal*, ni à *Olivier Maugant*, je dirai : « Il est presque aussi intéressant que l'*Histoire de Jean de Vivonne*, par le vicomte Guy de Brémond d'Ars. »

M. LOUIS VEUILLOT

- Sa Correspondance (tome III). — Lettres à sa sœur. II.

Sauf quelques détails sur lesquels je reviendrai tout à l'heure, ces Lettres sont délicieuses. Pour en apprécier le charme, il suffit de rappeler ce qu'a été pour Louis Veuillot, pour sa famille, pour la tenue de sa maison, l'incomparable sœur Élise. Mais que pourrait-on dire d'elle, qui ne pâlît à côté des lignes suivantes, citées par M. Auguste Roussel, dans son remarquable avant-propos?

« J'esquisserai ici ton noble et doux visage, embelli à nos regards comme aux regards des anges par les soucis qui l'ont fatigué avant le temps, ô toi qui, par amour de Dieu, t'es refusée au service de Dieu, et qui, par charité, te sèvres des joies de la charité. Tu n'as pleinement ni la paix du cloître, ni le soin des pauvres, ni l'apostolat dans le monde, et ton grand cœur a su se priver de tout ce qui était grand et parfait comme lui. Tu as enfermé ta vie en de pe-

tits devoirs, servante d'un frère, mère d'orphelins. Là, tu restes, comme l'épouse la plus attentive et la mère la plus patiente, te donnant tout entière et ne recevant qu'à demi. Tu as donné jeunesse, liberté, avenir; tu n'es plus toi-même, tu es celle qui n'est plus, l'épouse défunte, la mère ensevelie; tu es une vierge veuve, une religieuse sans voile, une épouse sans droits, une mère sans nom. Tu sacrifies tes jours et tes veilles à des enfants qui ne t'appellent pas leur mère, et tu as versé des larmes de mère sur des tombeaux qui n'étaient pas ceux de tes enfants. Et dans ce travail, et dans cette abnégation, et dans ces douleurs, tu cherches et tu trouves pour repos d'autres infirmités encore à secourir, d'autres faiblesses à soutenir, d'autres plaies à guérir!... Oh! sois bénie de Dieu comme tu l'es de nos cœurs!... »

Pas une syllabe à retrancher de cette page immortelle. Ajoutons seulement que cette sœur a dû se croire bien souvent récompensée de ses sacrifices et dédommagée de ses abnégations en recevant les lettres du grand frère. Louis Veuillot nous y apparaît sous un triple aspect : éloquent, avec cette pointe de malice qui rappelle le redoutable athlète de *l'Univers;* — affectueux, attendri, où, comme on eût dit dans le bon temps, *sensible;* enfin... comment diraije? — Nettoyez Rabelais, opération qui serait, je l'avoue, assez compliquée. Vous aurez quelque chose de ce tempérament gaulois, de ce cru bourguignon, doué du merveilleux privilège de se *couper* d'eau bé-

nite et de n'en avoir que plus de bouquet, de saveur et de montant. Lorsque l'attendrissement et l'enjouement se combinent, l'effet est irrésistible. Exemple : De concert avec sa sœur, Veuillot vient d'habiller un pauvre. Il écrit : « Ton récit du pauvre Ollivier culotté, camisolé, coiffé, est vivant. Ça me ferait donner ce qui me reste de vêtements, si la décence le permettait un peu. Il est évident que les saints, grands donneurs de culottes, sont des chercheurs de plaisir et des délicats qui entendent fort bien l'art d'être heureux. Quand on a donné sa dernière culotte, que la bise doit être douce sur l'endroit qu'elle vient envelopper! Je n'en essayerai pas, mais j'en ai une idée supérieure... » N'est-ce pas charmant?

En lisant ces Lettres, on s'explique aisément l'immense popularité de Louis Veuillot dans le monde clérical, et l'avantage qu'il eut sur ses adversaires, les catholiques *libéraux*, malgré d'admirables talents, d'éminents services, de grandes situations, de beaux écrits et de bonnes raisons. Mais, avant d'aller plus loin, je veux qu'il soit bien entendu que je ne prends point parti dans ces dissidences. Deux hommes, dont l'un occupe la place la plus haute dans nos respects, l'autre la plus basse dans nos mépris, Léon XIII et Jules Ferry, y ont mis bon ordre; l'un en déclarant que l'Église ne peut être qu'affligée des querelles entre catholiques, l'autre en donnant son étiquette jacobine au gouvernement impie, athée, corrupteur et persécuteur qui doit nous unir tous contre l'ennemi com-

mun. D'ailleurs, si j'avais quelque scrupule, je rencontre dans ce recueil trois noms bien propres à me rassurer : l'aimable et spirituel comte d'Esgrigny, que sa vive amitié pour Louis Veuillot n'empêchait pas de vivre dans les meilleurs termes avec *le Correspondant* et ses principaux rédacteurs ; Mallac, le beau Mallac, qui fut mon directeur (pas de conscience), et qui, tout en acceptant, en matière de discipline et de pratique religieuse, l'autorité de Veuillot, n'en restait pas moins dans notre journal — *l'Assemblée nationale,* — l'interprète un peu fantaisiste des opinions de MM. Guizot, Duchâtel, Salvandy, de Falloux, de Broglie, Molé, Cochin, de Montalembert ; et enfin, le marquis de Ségur lui-même, dont le beau nom revient presque à toutes les pages de ces Lettres, et qui, — je ne saurais l'oublier, — en me faisant l'honneur de m'offrir son beau drame de *Sainte Cécile,* eut soin de me dire que ce drame avait obtenu le suffrage de l'illustre évêque d'Orléans. C'était un moyen excellent de s'assurer le mien.

C'est donc en dehors de toute nuance de doctrines, de tout désaccord de personnes, que le lecteur de ces Lettres touchantes, amusantes, peut juger les positions respectives. Ce jugement, je le retrouve dans mes propres impressions. Veuillot voyage ; il va aux Eaux ; il prend gîte dans le château d'un ami. Sa célébrité l'a précédé ; *l'Univers* est le journal favori de tous ces groupes en soutane violette ou noire, en habit, en veston, en blouse, en sabots, en caleçon de bain, dont l'infatigable publiciste est le commensal

et l'hôte. Quelle aubaine pour les curés, et même pour les évêques, de se trouver face à face avec l'homme qui leur donne, chaque matin, des revanches si foudroyantes et parfois si plaisantes contre les voltairiens du *Siècle* et les farceurs du *Charivari;* le consolateur qui leur prouve que le successeur de Nonotte a bien de l'esprit et que les héritiers de Voltaire n'en ont plus! Mais ce contentement devient de l'enthousiasme, quand ils reconnaissent que leur oracle est aussi un bon enfant, un gai compagnon, un joyeux convive; qu'il sait se faire tout à tous, aussi cordial dans ses familiarités que formidable dans ses colères. Point d'apprêt, point de pose, rien qui fasse sentir sa supériorité et mesurer les distances. Je ne puis pas dire, quoique j'en aie bien envie, qu'il fait des calembours; mais il les tolère. Il les raconte à sa sœur. Il ne prend pas un air de dignité offensée et s'abstient de froncer le sourcil ou de pincer les lèvres quand l'ami V..., entendant Arthur Loth parler de son dernier procès et expliquer le cas, s'écrie : « *Quel cas, Loth, hein!* » Par politesse, Arthur sourit. « *Loth rit!* J'ai *vaincu Loth!* » reprend l'impitoyable V..., dont je voudrais bien connaître le vrai nom, pour l'inscrire sur mon livre d'or. Il y a là un abbé Cochet, qui paraît sans doute trop sérieux, et on lui dit : « *Ris, Cochet!* »

Tout cela est conté avec tant de bonne humeur que le lecteur le plus grave ne saurait s'en effaroucher. Songez que ces paillettes alternent avec les beaux articles où la badine redevenait une massue, et dont

la plupart ont mérité de survivre aux intérêts et aux passions de circonstance. Songez que ce même homme retrouvait, quand il le voulait, les plus éloquentes inspirations de la foi la plus vive, qu'il causait de plain-pied avec quelques-uns de nos plus illustres évêques, qu'il partait pour Rome comme un bourgeois de Paris part pour Bougival, et que, là, aux pieds de Pie IX, type de sainteté et de bonté, il goûtait la pieuse joie de gagner toutes les indulgences, excepté celle de ses adversaires, et d'acquérir tous les droits, excepté celui de se tromper. Au retour, quelle auréole aux yeux de ces bons prêtres qui n'ont vu et ne verront jamais Rome que dans leurs rêves et le Pape que dans leurs prières! Il leur semble que ce pèlerin, qui a écrit un beau livre, — *le Parfum de Rome,* — en rapporte avec lui les senteurs mystiques, et qu'elles s'exhalent avec la fumée de l'encens dans leur humble église où il entend leur messe. A Royat, les baigneurs disent : « Il paraît que c'est un monsieur crânement comme il faut, celui-là! On dit que c'est l'ami du *Maître des curés.* » Et les servantes, sachant qu'il revient souvent de Rome, le croient cardinal. — Lui n'en est pas plus fier, et, entre deux douches, il se repose en de jolis badinages tels que celui-ci : « Pendant que tout cela se passait, j'ai manqué la visite d'un poète, qui n'est autre que le maire de Royat, « secrétaire perpétuel de l'Académie de Clermont ». Il m'a laissé son volume, avec une lettre où il me dit, entre autres choses, qu'il a pris pour devise : *Ama nesciri et pro nihilo reputari.* Alors, il me semble

que ce que je peux faire de mieux est de ne pas lire son volume et de ne pas lui répondre. Oui, mais le traître ajoute : « Puissent nos eaux être salutaires à « une santé précieuse à la religion comme aux let- « tres! » Ah! ah! qu'est-ce que tu ferais! »

Tout le volume est plein de ces aimables badinages où la charité chrétienne trouve moyen de sourire sans mordre et d'être piquante sans être blessante.

Maintenant, prenez ces braves curés de Saint-Flour, de Royat, d'Aurillac, de Mauriac; transportez-les en plein faubourg Saint-Germain, dans un hôtel aristocratique où l'on a tout autant de vertus, de piété et de talent, mais où l'on est trop fils des Croisés pour se colleter avec les fils de Voltaire. Expliquez-leur, si vous le pouvez, — moi, je ne m'en charge pas, — la présence, dans ces salons tapissés de tableaux préraphaéliques et de portraits d'ancêtres, de MM. Grégory Ganesco, Prévost-Paradol, Eugène Pelletan; tâchez de leur faire comprendre que la religion et l'Église, en hainc du tyran Napoléon III, s'accommodent de ces étranges amalgames; dites-leur qu'il est impossible d'être libéral sans être catholique, et catholique sans être libéral. Les pauvres gens ouvriront de grands yeux, et seront fort embarrassés de leur contenance et de leur bréviaire. Ils se sentiront gênés dans leurs gros souliers de montagne, mal à l'aise dans cette atmosphère, aux prises avec je ne sais quoi qui, malgré l'égalité évangélique, les tient à distance. Moi-même, qui ne suis ni curé, ni même

Auvergnat, j'ai, sans m'en rendre bien compte, éprouvé cette différence. Je garde, après un quart de siècle, un souvenir exquis des dîners intimes, au troisième étage de ce n° 44 de la rue du Bac, qui est resté pour moi le véritable nid de Louis Veuillot. Le maître du logis nous animait tous de sa verve sans intimider personne. Je contemplais dans l'exercice de ses *fonctions* cette sœur si attentive, si intelligente, si digne de donner la réplique à son frère, relevant par une simplicité de chrétienne primitive ce type unique où s'associaient, comme il l'a si bien dit, l'épouse, la sœur et la mère. Je crois avoir exprimé ailleurs la sensation de bien-être que je partageais avec tous les convives, lorsque, les fenêtres ouvertes, jouissant, comme s'il était nôtre, du beau jardin de la marquise de C... où gazouillaient les rossignols et les merles, d'où montait jusqu'à nous le parfum des lilas et des roses, le charmeur me faisait oublier le lutteur. Un peu plus loin, un peu plus haut, dans la même rue, dans la zone des comtes et des duchesses, j'admirais encore, mais le cœur n'y était plus. Tant il est vrai que, dans notre malheureux siècle, il faut toujours que le sentiment démocratique se rattrape par quelque côté!

On sait avec quelle facilité de millionnaire et quelle sobriété d'homme d'esprit Louis Veuillot a semé dans ses divers ouvrages, non pas ces grosses descriptions, d'un luxe ruineux pour tout le reste, mais de légers croquis, d'aériennes échappées qui peuvent servir à composer tout un paysage. C'est ainsi qu'il écrit à ses

sœurs : « Bonjour, mes chéries. Je voudrais bien vous envoyer les odeurs de beau temps dont le soleil me régale ici du matin au soir. Toute la terre sent bon. Il y a le parfum de l'herbe, le parfum de la feuille de chêne, le parfum du pin, le parfum du labour, le parfum des pommes. Le soleil fait cuire tout cela dans l'or, et un vent frais le distribue de tous côtés. O cuisine du bon Dieu! Voilà ce que le soleil ne porte pas dans Paris! Il y a trop de fricotiers qui préparent trop d'autres ragoûts... Ce matin, je me suis levé un moment avant le petit jour. J'ai vu l'étoile de nos filles, la belle étoile du matin. Elle était à sa place, à deux pas de la lune, qui semblait une faucille d'or. Dans l'or de la lune, elle jetait des rayons d'acier bleu. Ah! dame, c'était beau. Je suis sorti : rosée d'argent, brouillard gris perle, mais lumineux; soleil levant à grands feux rouges, grands arbres verts, grands gazons jaunissants, grand silence. On a tout cela tous les matins. »

Pour moi, un des plus vifs agréments de ces lettres a été d'y retrouver des noms qui se rattachent à mes propres souvenirs. J'ai déjà nommé le comte d'Esgrigny, M. Mallac, les Ségur, la famille du bon Dieu, les Ségur, de qui Pie IX aurait pu dire comme des La Ferronays : *Sono tutti santi.* — Plus loin, je salue mon doux et pieux camarade, Alfred Thureau, qui, grâce au Ciel, vit encore, digne père de Paul Thureau, si cher aux lecteurs du *Correspondant* et du *Français;* plus loin, sans la moindre velléité d'épi-

gramme, l'excellent Latour de Saint-Ybars, le seul de nos poètes tragiques qui ait eu l'honneur d'avoir trois fois pour interprète la grande Rachel, — dans *Virginie*, dans *le Vieux de la Montagne* et dans *Rosemonde;* — Camille Doucet, le secrétaire perpétuel de l'Académie française, qui vient de publier une nouvelle édition in-18 de ses jolies comédies : *le Fruit défendu*, qui eut, comme *Théodora*, la gloire de donner son nom au chef-d'œuvre du confiseur à la mode; *les Ennemis de la maison*, qui sont restés les amis de la maison de Molière; *la Considération*, *le Baron de Lafleur*, etc., etc., charmants sourires d'une Muse aimable et facile qui n'avait pas à partager ses succès avec une armée de décorateurs, de machinistes et de costumiers. Il y a quelque temps, lorsque je rompis une lance courtoise en l'honneur de Léontine Fay (madame Volnys), je ne m'attendais pas à trouver dans les Lettres de Louis Veuillot mes pièces justificatives. Il est à Nice (1873) et il écrit : « J'ai vu madame Volnys, très humble, très animée, très touchante. Elle m'a lu des lettres d'actrices converties. Le bon Dieu fait bien des miracles que l'on ne connaît pas... Il y eut une certaine Jenny que je me rappelle avoir vue dans ma jeunesse (moi aussi), elle était le scandale des coulisses. Elle a fini sa vie en sainte Marie égyptienne, avec une éloquence, une sincérité et une humilité de vertu qui atteignent le plus beau de l'histoire des saints. Madame Volnys, QUI N'A JAMAIS ÉTÉ LÉGÈRE, n'est pas loin elle-même de l'héroïque... Une rapide entrevue avec madame Volnys, qui m'appelle Veuil-

lot... » Et ailleurs : « J'ai vu aussi mon admirée madame Volnys, âgée de soixante-quatre ans. Elle a commencé son état de comédienne à quatre; elle l'a laissé après un demi-siècle d'exercice. Je ne l'avais pas vue depuis 1831, et je l'aurais reconnue. Elle est charmante dans son genre. Elle a un esprit vif et une bonne humilité... Elle m'a raconté sa première communion... »

Je crois bien la reconnaître, cette Jenny qui scandalisait les coulisses; ce qui est peut-être un peu fort — pour les coulisses, — et qui mourut comme une sainte. De son nom tout entier, elle s'appelait Jenny Vertpré. On l'avait surnommée la *Mars du boulevard*. Dans cette inimitable troupe du théâtre de Madame, protégée par la bonne duchesse, elle était la coquetterie, la gentillesse, l'entrain, la finesse, la grâce un peu mignarde , mais parfaitement ajustée à son cadre, tandis que Léontine Fay personnifiait l'amour romanesque, l'émotion contenue, le drame tempéré, toutes les nuances de la *sensibilité*, telle que l'entendait et la pratiquait M. Scribe. Jenny Vertpré, plus tard madame Carmouche! *la Reine de seize ans! la Demoiselle à marier! la Marraine!* madame Pinchon! Louis Veuillot se rappelle l'avoir vue dans sa jeunesse. Qui sait? J'étais peut-être, ce soir-là, à ses côtés, au parterre du théâtre de Madame, sans me douter que mon voisin serait un jour un des plus grands écrivains de mon temps, et cette délurée madame Pinchon une sainte du Paradis.

A ces noms aimables et aimés, ajoutons Charles Gounod. Veuillot a pour lui beaucoup de sympathie. Peut-être se presse-t-il un peu trop de le déclarer repentant et *rentrant* après une *sortie*, c'est-à-dire, j'imagine, converti après une équipée. La lettre est de 1868, et, depuis lors, je crois bien que, pendant quelque temps, Gounod fut trop anglican pour être bon catholique. N'importe! tout est bien qui finit bien, et Gounod nous est revenu, le plus poétique et le plus religieux de nos compositeurs.

N'y a-t-il rien à critiquer dans ces ravissantes Lettres? Au lieu d'une chicane, j'ai recours à une parabole. Il vous est sans doute arrivé, comme à moi, de faire visite à une famille tendrement unie ou dans un groupe d'amis intimes. On rit aux éclats, et vous voilà dépaysé. On vous met au courant; mais vous n'êtes pas au diapason; vous riez de confiance, d'un rire tant soit peu forcé, un peu bête, en murmurant tout bas : « Ça doit être très drôle! » — Veuillot, comme madame de Sévigné, dont il a si admirablement parlé, mettait à sa plume la bride sur le cou. L'union était telle entre ces cœurs d'élite, que la sœur souriait, j'en suis sûr, quand elle lisait ceci : « Ce pauvre curé de Chaumes! Dis-lui que ce sont mes grandes occupations qui m'empêchent de *chômer.* » — Ou ceci : « Le bon abbé, qui est venu me recevoir en l'absence de Monseigneur, m'a dit délicatement, après m'avoir introduit dans mon magnifique appartement : « Vous serez peut-être content de » connaître les êtres, » et il m'a montré la porte que

L... connaît le mieux après celle du cœur d'A... » C'est ce qu'on appelle en langue vulgaire une descente sur les lieux. Ce sont là de ces familiarités que l'intimité accepte, que l'écriture supporte, mais que l'impression récuse. Louis Veuillot, écrivant à sa sœur des lettres qui s'adressent aussi à ses filles, varie à l'infini ses formules finales. Il y en a d'exquises : « Je vous aime étonnamment, sans le moindre étonnement. » — « FRA PATER. » — Il y en a de moins heureuses. En somme, ce sont là des vétilles. A dater de la page 240, le volume, qui en a 435, contient des lettres écrites, non plus à la sœur, mais à la vicomtesse de Simard de Pitray, née de Ségur, avec laquelle Veuillot entretenait une sorte de fraternité spirituelle (dans tous les sens du mot). J'y remarque un passage qui ne pouvait manquer de m'intéresser encore plus que tout le reste. Il s'agit de la dernière maladie et de la mort de Béranger (11 juillet 1857).

« Que puis-je vous dire, chère Madame et chère sœur, des gracieusetés qu'échangent notre impératrice et notre Béranger! Béranger a fait quelques-unes des choses les plus sales qui existent dans la langue française, et des plus impies; notre impératrice a fait une des plus déplorables platitudes qui se puissent reprocher aux têtes couronnées. Il est vrai que c'est une impératrice coiffée en cheveux par Félix. »

Ici, Veuillot me semble injuste, non pas pour Bé-

ranger,— ce qui, d'ailleurs, me laisserait froid,— mais pour l'impératrice, et cette injustice de 1857 devient, en 1885, la plus inopportune des cruautés. L'impératrice ne connaissait certainement pas les chansons les plus impies et les plus licencieuses de Béranger, qui ne sont pas authentiques et qu'il a toujours désavouées. Elle voyait en lui, — et franchement elle était dans le vrai, — l'homme qui avait le plus contribué à maintenir intacte la légende napoléonnienne, à la fondre dans le sentiment populaire, à en faire un article de foi du libéralisme, et, par conséquent, à rendre possible le second Empire qui avait posé, quatre ans auparavant, la couronne d'impératrice sur la noble tête de la comtesse Eugénie de Montijo. Après un pareil service, il était permis d'oublier *le Sénateur*, pour ne songer qu'aux *Souvenirs du peuple :*

« ... Il s'est assis là, grand'mère!
Il s'est assis là! »

Ah! n'oublions jamais que cette veuve, que cette mère doit désormais nous être sacrée, et, si, dans un écrit antérieur à la date fatale, nous rencontrons quelques lignes qui soient de nature à lui serrer le cœur, si grand que soit le nom qui les a signées, effaçons-les!

Peut-être l'éditeur aurait-il dû effacer aussi la lettre XVIII où Louis Veuillot parle de sa collaboration, heureusement fort courte, à un journal intitulé

le Réveil, qui se donnait pour mission de moraliser les masses, de régénérer la littérature et de réagir contre notre décadence. Louis Veuillot se trouvait là en plein demi-monde littéraire, pêle-mêle avec M. Véron, éditeur responsable du *Juif-Errant* d'Eugène Sue ; avec M. Vivier, *dit* le bouffon de l'Empereur ; avec les frères Escudier, marchands de musique, etc. ; singuliers réformateurs, que le public se hâta de prendre au mot et de mettre à la réforme. Le premier numéro débutait par ce cri de guerre : *Silence à l'orgie!* L'orgie de 1857 ! une tasse de camomille, comparée aux alcools de 1884 !

En revanche, les pages admirables abondent dans cette partie de la *Correspondance*, où Veuillot, nécessairement, s'est maintenu dans une gamme plus grave. Que c'est beau, la première communion de sa fille Agnès !

« ... Sur le grave visage d'Élise je lisais les mêmes pensées. Elle murmurait intérieurement des noms toujours présents entre nous, et que nous ne prononçons jamais, afin de nous épargner mutuellement des larmes. Agnès parut en ce moment, dans les voiles et sous la couronne que nous donnons en esprit à nos anges. Elle était pâle, et ses voiles nous rappelaient aussi des linceuls. Nous baissâmes la tête en même temps. Ne nous plaignez pas. Ces linceuls furent aussi des vêtements de première communion. Je le sentis par une douceur de Dieu. Une vision naquit dans mon cœur. Je vis, — de mes yeux ouverts, je ne l'au-

rais pas vu plus clairement, — je vis la mère et les autres enfants assister à la fête. C'était un groupe, s'il se peut, plus attentif et plus tendre, dans cette foule céleste au milieu de laquelle la foi nous fait comprendre que nous vivons, et qui, accompagnant Dieu partout, lui fait un plus joyeux cortège, lorsqu'il répand avec plus d'abondance sur nous sa miséricorde et son amour. Les premières communiantes étaient charmantes : Agnès ne le cédait à aucune... »

Ces Lettres tour à tour piquantes, attendries, gaies, émouvantes, éloquentes, familières, sérieuses, ne peuvent que raviver nos regrets. Les miens vont se traduire en chiffres. Il y a à peu près six ans que Louis Veuillot cessa d'écrire. Mettons, en compte rond, deux mille jours. Eh bien, plus de deux mille fois, à mesure que la République faisait de nous un peuple à son image, effroyable mélange de corruption et de barbarie, j'ai répété matin et soir : « Ah ! comme il nous manque ! »

M. GUIZOT

Lettres à sa famille et à ses amis.

I

S'il m'est parfois arrivé de blâmer la publication posthume des lettres de nos contemporains célèbres, voici un volume qui me donne un heureux démenti. J'ai trop tardé à en parler; mais il n'est jamais trop tôt ni trop tard pour vous recommander les ouvrages qui désinfectent notre littérature. Dieu merci! avec M. Guizot, nous sommes sur un terrain solide où nous n'avons pas à redouter les sous-sols et les chausses-trapes. Pas n'est besoin de comparer nos souvenirs à notre lecture, et de nous rappeler les épisodes ou les confidences qui nous font sourire au moment où l'auteur semble le plus décidé à se prendre au sérieux. Les mots signifient ce qu'ils disent. Les hommes sont bien les maris de leurs femmes et les pères de leurs enfants. Les femmes n'ont pas

vécu avec leur second mari avant le décès du premier. Quand on nous parle d'un saint, nous savons qu'il ne s'agit pas de Barbès. Quand on salue un grand homme, nous sommes sûrs qu'il n'est pas question du prince Napoléon.

La première de ces lettres est datée de 1810; la dernière de 1874 : soixante-quatre ans, qui peuvent compter double, si l'on songe à cette prodigieuse variété d'événements et de catastrophes qui suffiraient à défrayer cent volumes d'histoire; 1810, c'est-à-dire Napoléon Ier, arbitre de l'Europe, à l'apogée de sa puissance et de sa gloire, épousant une archiduchesse d'Autriche; 1874, c'est-à-dire l'avortement de nos espérances monarchiques, et un vote déplorable de l'Assemblée nationale amenant la démission du duc de Broglie; dans l'intervalle, le rapide déclin de l'Empire, Napoléon frappé du vertige des conquêtes, Moscou, Leipsig, la campagne de France, la rentrée des Bourbons, le retour de l'île d'Elbe, Waterloo, les deux invasions, la Restauration et ses bienfaits, la Révolution de juillet et ses maléfices, la Monarchie de 1830, la Révolution de février, la seconde République, le coup d'État, la présidence à vie, le second Empire, la guerre de 1870, les désastres de la France, la troisième invasion, la troisième République, l'Alsace et la Lorraine perdues, la rançon, les milliards, la Commune... Ah ! que de fois, pendant les quatre dernières années de sa vie, M. Guizot octogénaire n'a-t-il pas dû s'écrier :

Voir mon rêve détruit et mon pays vaincu!...
Heureux ceux qui sont morts! Hélas! j'ai trop vécu!

M. Guizot — qui l'ignore? — a eu les deux longévités : celle qui consiste à vivre longtemps, et celle, infiniment plus rare et plus précieuse, qui défie le nombre des années en maintenant intactes toutes les facultés d'une haute intelligence. Je me souviens de l'avoir vu, en 1873, dans une maison amie, chez un de ses plus spirituels collègues de l'Académie française. Sa taille était droite, sa voix nette et sonore; son beau regard avait encore ce je ne sais quoi de dominateur et d'imposant, inoubliable pour quiconque l'avait vu à la tribune ou entendu aux séances de réception académique. On causait d'un poète académicien, que M. Guizot n'aimait guère, parce que sa candidature avait été patronnée par M. Thiers. On lui reprochait d'en prendre trop à son aise, depuis son élection, avec l'illustre compagnie, et, notamment, de n'être pas venu au précédent mois de décembre pour un vote important. J'essayais de défendre mon poète, et je dis qu'il aurait été forcé, dans cette mauvaise saison, de venir sans sa femme, et qu'il n'en avait pas eu le courage. — « Oh! alors, je comprends! » dit M. Guizot, et, à l'instant, son visage changea d'expression; sa voix eut un ineffable accent d'attendrissement et de douceur; un sourire rayonna sur ses lèvres; c'est que ce vieillard, éprouvé par tant de deuils de cœur et de famille, venait de regarder la maîtresse de la maison, type incompa-

rable de tout ce que la grâce a de plus exquis, de tout ce que le dévouement a de plus suave, de tout ce que l'esprit a de plus charmant, — et sans doute il se disait que son collègue et ami, à la place du poète, n'aurait pas eu plus de courage.

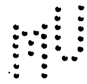
Si je cueille ce détail dans le vaste champ de mes souvenirs, c'est qu'il va me servir de transition pour arriver à cette *Correspondance*. Assurément, elle contient toute une partie de jugements politiques, d'appréciations, de prévisions, de pressentiments, de pensées, où l'on reconnaît, avec quelques tributs payés aux vieilles idoles, l'élévation, la droiture, la sagacité, le tact de cet homme éminent qui conserve dans ses lettres familières son admirable style, et à qui il n'a manqué, pour être un grand homme d'État, qu'un point d'appui moins fragile pour son génie et son éloquence. Néanmoins, ce qui m'attire le plus, dans ces lettres, c'est le Guizot intime, familial, expansif, se révélant tour à tour dans sa piété filiale, dans son amour conjugal (je ne puis me résigner à mettre cet amour au pluriel) et dans ses tendresses paternelles. Ses admirateurs lui ont souvent prodigué des épithètes glorieuses : « austère, éloquent, savant, incorruptible, illustre, magistral, grand orateur, grand ministre, grand penseur, grand historien, grand écrivain. » Le mot *aimable* a dû être plus rare. Eh bien, ici, M. Guizot est aimable; aimable, parce qu'il aime et qu'il est aimé. — On n'a pas, jusqu'à présent, trouvé de meilleur moyen. — Ceux qui le voyaient à la Chambre ou dans son salon

ministériel, sous ses aspects de gravité un peu froide, un peu hautaine, et, pour tout dire, doctrinaire, ne pouvaient se douter de ce qu'il y avait de feu sous cette enveloppe cachetée par la politique. Sainte-Beuve a appelé Chateaubriand un épicurien à imagination catholique. M. Guizot, tel qu'il nous apparaît dans ces lettres, était un puritain à tempérament passionné. Mais la passion, chez lui, s'accordait admirablement avec le devoir et la dignité de la vie. Elle ne livrait pas à la conscience un de ces combats inégaux où la conscience paye presque toujours les frais de la guerre. On a souvent raconté la touchante histoire, le chaste roman de son mariage avec mademoiselle Pauline de Meulan; ses lettres nous prouvent à quel point il l'aima. Longtemps, bien longtemps après, lorsqu'il écrivit son livre intitulé *l'Amour dans le mariage*, je me demandai si, en nous parlant de cette vaillante lady Russell, de neuf ans plus âgée que son mari, il n'avait pas eu constamment présente à l'esprit la douce image de cette Pauline, compagne de ses jours difficiles, associée aux travaux et à la noble pauvreté de sa jeunesse, morte assez tôt pour que la différence d'âge n'eût pas le temps d'attiédir les premiers enthousiasmes et de rétablir les dates que l'amour avait effacées.

M. Guizot écrit à sa femme des lettres ravissantes où rayonne la *sécurité des affections éternelles,* où le bonheur partagé se rehausse d'une confiance absolue, d'une harmonie parfaite de sentiments et d'idées. Quand il l'a perdue, — septembre 1827, — sa dou-

leur se contient et se révèle à la fois dans des pages adressées à son digne ami M. de Barante. L'homme s'y peint tout entier, avec son étonnante faculté de se dédoubler, de ne rien perdre de ses aptitudes au travail, à la lutte, à la politique militante, l'œil fixé sur son but, tandis que la plaie saignante se creuse et se fixe au dedans. — « C'est le dedans, dit-il excellemment, qui ne subsiste plus. Vous savez ce que c'est pour un honnête ouvrier qui a fini sa journée, que de rentrer chez lui, de retrouver sa femme, ses enfants, sa chambre, son feu; de se reposer au sein de cette existence à la fois personnelle et sympathique où l'homme ne songe plus à rien, excepté à lui-même, à ses affections et à son bonheur. Je ne finirai plus ma journée, je ne rentrerai plus chez moi, je ne retrouverai plus la sympathie dans la vie intérieure de l'âme. Je vivrai toujours au dehors, toujours en travail. Là aussi, le vide sera immense; car, là aussi, je n'étais pas seul. Là aussi, la sympathie me suivait, amenant avec elle le bonheur. »

L'émotion profonde dont on ne peut se défendre en lisant cette page prouve une fois de plus de quelle ressource se privent nos modernes en comptant pour rien l'idéal de beauté morale. Et pourtant! Cette lettre est du 27 septembre 1827; et, le 25 août 1828, ce veuf inconsolable, déjà consolé, fait part à un ami de son bonheur, c'est-à-dire de son second mariage. Il écrit à mademoiselle Élisa Dillon, qui va devenir madame Guizot : « Mon Élisa! » — et plus tard :



« Ma bien-aimée! » — Cette remarque n'est, à Dieu ne plaise! ni un blâme, ni une malice. On voudrait que ces pures et nobles amours fussent uniques; c'est demander l'impossible à notre faible nature. J'ai parfois entendu des femmes romanesques se récrier en pareille circonstance, et cribler d'épigrammes l'homme qui, après avoir été très amoureux et très heureux dans un premier mariage, convole en secondes noces. Je ne suis pas de leur avis. Le veuf, jeune encore, de mœurs graves et austères, qui a passionnément aimé sa femme et qui se remarie, n'est pas infidèle ; il est logique, il ne profane pas le souvenir du bonheur passé; il le consacre, au contraire, en essayant de le recommencer. Ce n'est pas une apostasie, c'est un hommage à ce qu'il a perdu. Ce n'est pas un second volume, c'est une seconde édition. L'amour dans le mariage, très rare et d'autant plus enviable, a cela d'admirable, qu'il peut se prolonger au delà de son objet, qu'il s'applique à l'institution tout entière et que, plus un mari a adoré sa première femme, plus il est digne et capable de chérir la seconde. N'oublions pas, d'ailleurs, que mademoiselle Élisa Dillon était la nièce de madame Guizot, née Pauline de Meulan, et que M. Guizot rencontrait en elle non seulement une compagne, mais une seconde mère pour son fils, ce jeune François Guizot, que j'ai connu au collège Saint-Louis; si charmant, si sympathique, si studieux, réservé, semblait-il, à un si bel avenir, — et mort à vingt-deux ans!

J'ai écrit le mot *austère,* qui rappelle un mot fort contestable de Royer-Collard. Cette austérité, qui ajoutait encore au charme discret des affections domestiques, se révélait jusque dans les moindres détails. Ici, l'incorrigible vieux critique rouvre le tiroir aux souvenirs. Un soir, sous l'Empire, j'étais allé *faire visite* à M. Guizot. Je trouvai chez lui quelques personnes, toutes plus distinguées et plus graves les unes que les autres. Les femmes étaient assises autour d'une table. Les hommes se tenaient debout. C'était, en somme, moins gai que *le Chapeau de paille d'Italie.*

J'étais alors un tout jeune homme de cinquante-cinq ans. Je m'assis, sans songer à mal, à côté d'une femme excessivement spirituelle, d'un âge mûr-mitoyen, que je connaissais depuis mon enfance, et dont la vertu indiscutable s'étoffait d'une forte doublure de dévotion protestante. Au bout d'une demi-minute, elle me dit : « Ne restez pas ainsi près de moi; ce n'est pas bien vu dans la maison. » — Je me le tins pour dit; je me levai comme une poupée à ressorts, avec le seul mouvement de fatuité qui m'ait chatouillé dans ma vie. J'allai finir ma soirée chez une femme charmante, que je ne nommerai pas, parce qu'elle vit encore. Là, c'était un autre genre. On jouait au *chat perché,* au *cheval fondu,* au *gage touché.* On s'appelait par ses noms de baptême. Les dames et les demoiselles s'asseyaient sur les genoux des messieurs, et réciproquement. Je sortis en murmurant : « Ce pauvre Louis-Philippe, qui avait cru pouvoir fonder le juste milieu ! »

Ceci me ramène aux lettres où M. Guizot, écrivant à des hommes tels que le duc de Broglie, MM. de Barante, Charles de Rémusat, Piscatory, Vitet, le maréchal Bugeaud, lord Aberdeen, etc., exprime son opinion sur les événements et les hommes à mesure que les événements se précipitent et que les hommes entrent en scène. Il y a telle de ces lettres que je préfère aux *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps,* parce que, dans les *Mémoires* écrits à distance de ce qu'ils retracent, l'auteur le plus sincère ne peut s'empêcher d'arranger son récit de façon à dégager sa responsabilité et à sauvegarder son orgueil. Avec moins de solennité, les *Mémoires* restent quelque chose comme une histoire où l'historien est aussi le héros. Dans la *Correspondance* de M. Guizot, nous avons le premier jet de sa pensée, sa pensée prise à sa source même, sans préoccupation, ni du public qui le jugera, ni de la postérité qui réformera peut-être les jugements du public. Il se trompe souvent; — qui de nous ne s'est pas trompé? — Mais, souvent aussi, on aimerait mieux avoir tort avec lui que raison avec ceux dont le succès dément ses prévisions. En général, l'illustre écrivain apprécie mieux les hommes que les événements; c'est que, à aucune époque, on ne vit un contraste plus irritant, une contradiction plus dérisoire, entre les événements et les hommes. Ceux-là n'ont cessé de déjouer toutes les probabilités humaines; ceux-ci se sont vus constamment annihilés dans leur sagesse et couronnés dans leur folie. D'un côté, le bon sens, le talent, la vertu,

la science, les grandes situations, l'autorité morale, le calcul des vraisemblances, la bonne politique, — et la défaite. De l'autre, l'extravagance, l'incapacité, le vice, l'ignorance présomptueuse, la convoitise grossière, la bohème affamée, le sophisme, l'utopie, la parole creuse, l'audacieux défi lancé au vraisemblable et au vrai, — et le succès. Les malfaiteurs ont eu leur moment, le bienfaiteur n'a pas eu le sien. Il y a eu une phase, une année, une saison, un jour, une heure, où M. de Persigny a eu raison contre M. de Falloux, Ledru-Rollin contre Berryer, Caussidière contre Guizot, Louis Blanc contre le duc de Broglie, Proudhon contre Montalembert; où la politique d'estaminet est devenue notre Charte et notre Code; où les hommes d'État ont été battus, aplatis, pulvérisés par les hommes d'aventure ou de proie. Nous avons eu le règne de Flocon, de Sobrier, de Boichot, de Delescluze, de Rochefort, de Raoul Rigault, de Gambetta, de Labordère; nous avons le règne de Jules Grévy, de Jules Ferry, de Tirard; nous n'avons pas eu celui d'Henri V. Bientôt, toutes nos rues et toutes nos places publiques porteront le témoignage de cette insolente victoire des événements sur les hommes. Partout des noms exécrables rappelleront aux passants que désormais les récompenses nationales, les honneurs officiels, les simulacres de gloire, sont distribués en sens inverse du mérite et de la dignité. Partout des personnages néfastes seront taillés en marbre ou coulés en bronze pour exciter l'émulation du mal et enseigner aux jeunes gens sur

quel chemin les attendent les jouissances de l'ambition et de la vanité !

Je ne choisirai, dans les lettres de M. Guizot, qu'un exemple. L'intérêt de ces lettres redouble pendant les années critiques qui vont de la révolution de Février aux lendemains du coup d'État. Quelque temps après le 2 décembre, M. Guizot, rencontrant M. Mallac, lui dit : « Cela ne durera pas trois semaines ! » — A quoi je répliquai : « Serait-il un Lamartine en prose? » — Il se trompait, comme il s'était trompé en février, de concert avec son Roi, en refusant de tenir compte des avertissements sinistres de MM. de Rambuteau et Gabriel Delessert. Mais, en revanche, avec quelle supériorité de vues et quel instinct prophétique il juge Napoléon III ! avec quelle sûreté il prédit les embarras, les dangers, les revers de médaille, les fautes inévitables, la décadence, le dénouement ! « Le président, conspirateur habile et hardi, conspire toujours et ne gouverne pas. Il prépare de nouvelles aventures ; il a des passions et des rêves ; il n'a pas du tout cet esprit élevé, sensé, mesuré, tempéré, clairvoyant, qui est l'esprit de gouvernement... » — Et, plus loin : « Jusqu'ici, il n'a remué qu'au dedans, et, là, il peut casser à peu près tout ce qu'il voudra ; s'il porte son humeur remuante au dehors, ce sera autre chose... » — « Il est dominé par deux idées fixes : imiter son oncle et plaire au peuple ; mais, comme il n'a ni grand talent à déployer ni grandes choses à faire, il tâtonne... » « Il est très secret et très persévérant au milieu d'un

peuple très indiscret et très mobile; il appliquera ces deux qualités à la politique extérieure comme il les a appliquées à la politique intérieure; il ne renoncera pas plus à LA LIMITE DU RHIN qu'il n'a renoncé au coup d'État... » — « On peut bien, quand on est fataliste, lutter quelque temps contre la destinée à laquelle on se croit appelé; mais tôt ou tard on y cède et on y pousse soi-même. Il faudra bien d'ailleurs faire quelque chose pour occuper et amuser la France. Notre pays est en proie à deux besoins contradictoires : le besoin du repos et celui des émotions vives et nouvelles. Il veut à la fois qu'on rassure ses intérêts et qu'on parle à son imagination. Pour ce second but, Napoléon Ier avait la guerre; nous avions la tribune... » — « Le nouvel Empereur rentrera, sinon en conquérant, du moins en conspirateur, dans les traditions de cet Empire dont il relève en ce moment le drapeau. Ne le voulût-il pas, c'est là son avenir. »

En adressant à madame Austin cette lettre si remarquable, M. Guizot ne pouvait encore prévoir un genre de diversion essayé par le gouvernement de Napoléon III pour distraire l'imagination française du silence de la tribune et de la presse : les grandes villes, et même les petites, bouleversées, transformées à grand renfort de millions; la métamorphose du bois de Boulogne, les prodiges de M. Haussmann, qui ne se doutait pas que son nom allait commencer la fortune de M. Jules Ferry. Hélas! cette fièvre de

démolitions pour édifier et d'édifications pour démolir, ces expropriations gigantesques, le vieux Paris disparaissant pour faire place à un Paris nouveau, rien de tout cela n'a suffi. On sait le reste.

Rapprochez de cette page de M. Guizot ces lignes de Lamartine, que je ne connais que depuis quelques heures : « L'unité de l'Allemagne serait la crise incessante et le danger de mort perpétuel de la France... Nous descendons doucement vers la cataracte du Niagara. Dans deux ans, sauve qui peut! Vous savez ma pensée sur l'unité italienne, prélude de l'unité allemande; deux stupidités et deux trahisons en une par des Français! Jamais le *dementat quos vult perdere* n'a été aussi évident. Le Dieu veut perdre le libéralisme par le sacrilège contre le patriotisme. » Ici, au lieu de *libéralisme,* j'écrirais volontiers *révolutionarisme*, si le mot était français.

Le sujet est trop riche pour que je puisse l'épuiser en un seul article. Aujourd'hui je me contenterai de signaler, pour une prochaine édition, d'abord, (pages 112) une *coquille* monstrueuse, comparable au conseil des *monstres* et à la *dérision* ministérielle : « M. Al. Rocca, PÈRE de Madame la duchesse de Broglie » (au lieu de *frère utérin);* puis quelques dates inexactes, Ainsi, M. Guizot n'a pas pu écrire, le 22 janvier 1868 : « Voilà ce pauvre Cousin mort en quelques heures, à Cannes. » — M. Cousin était mort le 14 janvier de la même année; par conséquent,

M. Guizot n'a pas pu lui écrire le 21 janvier de la même année, la lettre qui commence par ces mots : « Je compte bien comme vous, mon cher ami... » — Enfin, il n'a pu écrire qu'en 1867, et non pas le 28 septembre 1868 : « J'attends avec impatience les nouvelles de Garibaldi. Après tout ce ridicule bruit, il est bien difficile qu'il ne tente pas un coup. Je voudrais bien qu'il fût aussi ridicule à Rome qu'à Genève... »

Avant de finir, je m'empare de deux trouvailles dont l'une me justifie, dont l'autre me réhabilite. Quelques lecteurs m'accusent d'avoir été un peu trop dur à l'égard d'une femme célèbre qui avait fini par devenir une femme respectable. Il paraît que ce respect laissait encore, en 1836, quelque chose à désirer. M. Guizot écrit à madame la duchesse de Broglie : « Peut-être vous aurait-on parlé des succès de M. Alfred de Musset auprès de la princesse Belgiojoso ou du procès de madame Sand avec le propriétaire de la maison qu'elle habite, parce que tous les autres locataires sont venus déclarer qu'ils donneraient congé si elle restait. »

L'autre trouvaille me va au cœur. M. Guizot écrit à madame Lenormant (5 juin 1853) : « Jasmin est une preuve de plus de l'extrême difficulté des transplantations. J'ai dans mon jardin des ormes d'Amérique, gigantesques, dit-on, dans leur pays, et qui ici ne grandissent que languissamment. Si cela arrive aux *ormes,* que voulez-vous que deviennent les

jasmins? Guillaume ne me pardonnerait pas ce calembour... »

Miséricorde! M. Guizot, un calembour!! Et l'on me reproche les miens! Voyez pourtant le guignon : mes nombreux calembours m'ont mis en mauvaise odeur auprès de mes confrères; M. Guizot n'en a commis qu'un seul dans toute sa vie, — et il sent bon!

II

Ce qui m'a décidé à écrire un second article sur les lettres de M. Guizot, c'est l'espoir d'y recueillir çà et là des traits qui nous aideront à recomposer cette physionomie si originale, et d'autant plus intéressante qu'elle a été moins populaire. N'oublions pas le mot de Royer-Collard : « Il y a cette différence entre M. Guizot et M. Thiers, qu'à M. Thiers on passe tout et qu'à M. Guizot on ne passe rien. » — C'est aussi le plaisir de retrouver sous sa plume l'expression de ses sympathies, de son dédain, de sa mésestime, de son ironie ou de ses rancunes envers tel ou tel de ses contemporains célèbres.

Les premières lettres, datées de 1810, sans aucune portée politique, sont peut-être les plus touchantes. Nous ne saurions les négliger, puisque nous y apprenons que *le Publiciste* vient de se réunir à la *Gazette de France*, et que, par conséquent, M. Guizot fut, à un certain moment, notre collaborateur. Il est pauvre; mais il a, pour adoucir et embellir sa pauvreté, la jeunesse, l'espérance et le travail. Il écrit à sa mère,

à cette mère qu'il aimait si tendrement, qui devait survivre à tant d'autres objets de ses affections, et dont nous avons si souvent admiré le portrait, chef-d'œuvre d'Ary Scheffer, entre le portrait de son illustre fils, peint par Delaroche et le *Saint Jean-Baptiste* de Murillo. Un des charmes de l'amour filial, c'est qu'il n'exclut pas l'autre amour; il y prépare, au contraire, et ce qu'il y a de féminin dans les tendresses maternelles n'a qu'à se compléter et à se rajeunir sous les traits de la fiancée. Ces lettres de M. Guizot à sa mère sont pleines de mademoiselle Pauline de Meulan. Je n'exagérais rien, l'autre jour; comme il l'a aimée! Nul n'ignore le prologue de ce roman : cette noble jeune fille réduite par le malheur des temps à vivre de sa plume, tombant malade, recevant d'une main inconnue des articles destinés à remplacer les siens, et, lorsque l'auteur de ces articles se fait enfin connaître, cette collaboration mystérieuse aboutissant au mariage, qui est aussi, quand on s'aime, la plus douce des collaborations : — « Cette excellente Pauline est bien heureuse de m'avoir ici, et sa tendresse me va à l'âme au delà de ce que je puis dire. J'ai besoin de t'en parler, comme du bonheur le plus grand et le plus sûr de ma vie; j'ai peine à m'imaginer que tu ne connais pas comme moi ce caractère si élevé et si simple, cette âme si tendre et si forte, cette humeur si active et si douce... Depuis que je la connais, — et il y aura bientôt cinq ans, — j'ai senti chaque jour mon estime et mon affection pour elle s'accroître à mesure que je la voyais davan-

tage. Elle est de ce petit nombre d'êtres dont on ne peut jamais épuiser, en vivant avec eux, les qualités et les vertus... »

Détail remarquable! Dans ces lettres de 1810, ce jeune homme de vingt-trois ans, qui sera un jour ambassadeur, président du conseil des ministres, membre de trois Académies, aborde franchement la question d'argent : « Mademoiselle de Meulan avait au *Publiciste* 350 francs par mois pour faire douze articles, et moi 150 pour en faire six; elle aura, à la *Gazette de France,* 200 francs pour faire six articles, et moi 180 pour en faire cinq... » — Ces chiffres modestes, qui feraient aujourd'hui rire aux éclats le dernier des *reporters* et qu'un fils annonce simplement à sa mère, nous attendrissent au lieu de nous offusquer, et grandissent l'homme au lieu de l'amoindrir. Pourquoi cette impression, et pourquoi ce sentiment pénible, lorsque nous lisions récemment, dans la *Correspondance* de madame Sand, ce chiffre bizarre de 41 fr. 25 c. demandés au directeur d'un journal? C'est que nous sommes ici en face d'un jeune homme laborieux et pauvre, à qui cet argent est nécessaire pour vivre à Paris, épouser celle qu'il aime et préparer son avenir. Pauvre! il le sera une fois encore — et ce n'est pas sa moindre gloire — le jour où une révolution insensée l'aura précipité du faîte des honneurs et du pouvoir. Je n'ai jamais oublié l'émotion profonde que je ressentis, en 1849, lorsque, entré dans un magasin de la rue Caumartin, j'aperçus par

hasard sur le comptoir une lettre où M. Guizot informait la marchande, madame Vanier, qu'il était en mesure de lui payer une petite dette arriérée (il venait de publier son livre : *De la Démocratie en France*). Lorsqu'on voit, au contraire, une femme célèbre, presque septuagénaire, parvenue à son quatre-vingt-unième roman (en librairie), discuter le prix de sa *copie*, on se souvient de sa réplique à M. Buloz : « J'ai vingt mille livres de rente; si je veux en dépenser soixante, il faut que j'en gagne quarante mille. »

Nous passons brusquement de 1810 à 1821. M. Guizot est à Nîmes; le voilà devenu un personnage quasi officiel, associé à la politique modérée de MM, Decazes, Pasquier, Royer-Collard, ou plutôt de Louis XVIII, qui n'était pas moins sage. Il écrit à son ami M. de Barante. Ici, deux remarques assez curieuses. M. Guizot s'applaudit d'avoir trouvé à Nîmes, sa ville natale, les partis distribués autrement que dans les villes voisines, Montpellier, Avignon, Aix, Toulouse. Là, la société est *coupée horizontalement*, ou, en d'autres termes, l'extrême droite forme le dessus du panier, et, pour trouver les libéraux, il faut descendre d'un cran. A Nîmes, la coupure est *verticale*, ce qui signifie qu'une moitié de la classe supérieure est libérale. Pourquoi? Par une raison toute simple : c'est que cette moitié est protestante, et compose une aristocratie réfractaire aux ardeurs royalistes. Oui, mais qu'est-il advenu? Royalistes ou libérales,

nos populations méridionales sont imprégnées d'esprit démocratique. Peu à peu, le Nîmes populaire et catholique avait pris en grippe cette aristocratie protestante qui, à dater de 1830, occupa toutes les hautes fonctions. La Révolution de février y fut accueillie avec un absurde enthousiasme, qui garda un caractère inquiétant pour les gros bonnets légitimistes. Le suffrage universel fit du royalisme comme il aurait fait de l'émeute, et, en avril 1849, dans une séance préparatoire qui réunissait l'élite du département en vue des prochaines élections, nous fûmes envahis, injuriés, menacés, hués et finalement expulsés par de braves *bourgadiers*, qui trouvaient que nous tardions trop à leur rendre Henri V. Ils criaient : « A bas les nobles! » Je parierais que les survivants s'enrôleraient volontiers parmi les *Blancs d'Espagne*.

Plus loin, M. Guizot se montre hostile à la centralisation, qui devait tour à tour lui donner et lui retirer le pouvoir ; car, sans la centralisation parisienne, jamais, jamais la province n'aurait accepté ou subi les révolutions de juillet et de février. — « Il est fou de prétendre expédier du pouvoir sous bande... Nous avons beau broyer et faire fermenter à Paris des députés et des ministres ; il ne sort de ce laboratoire unique ni chaleur ni lumière... La Providence n'a pas mis au milieu du monde un grand réservoir d'où partent des canaux ; elle a placé en mille endroits des sources vives qui coulent par leur propre vertu ; il est vain de prétendre à porter partout la vie politique

et morale par un système de navigation administrative qui ne reçoive l'eau que de Paris. » — Hélas! c'est cette eau qui nous a noyés.

Il faut lire et relire la lettre 5, écrite par M. Guizot à sa femme, née Pauline de Meulan, pour se faire une idée de la supériorité avec laquelle il traitait les questions d'art et de littérature. Comme c'est au-dessus de M. Thiers, à qui on accordait pourtant des aptitudes encyclopédiques, et qui était homme à *monologuer*, six heures durant, *de omni re scibili, et quibusdam aliis!* — « Nous nous sommes souvent demandé, tu t'en souviens, ce qu'était, d'où provenait cette singulière disposition, ce mélange de sensibilité et d'indifférence, de sympathie et de personnalité, qui fait le génie de l'artiste; tantôt il sort de lui-même pour s'identifier, se confondre avec ses personnages; il se transporte dans leur situation, partage tous leurs sentiments; tantôt il se sépare d'eux, les voit passer devant lui et leur distribue sans hésitation, sans pitié, comme à des étrangers dont il ne se soucie en rien, toutes les chances, toutes les épreuves de la destinée humaine. Un moment, ce sont pour lui des êtres réels, qui vivent là, sous ses yeux, autour de lui, et dont la vie devient sa vie; une heure après, de purs fantômes dont il dispose comme de la création chimérique de sa pensée, et qu'il fait à son gré sentir, souffrir, mourir... »

Il y a là trois pages vraiment admirables. Elles contiennent tout le secret non seulement de la com-

position des œuvres d'imagination, de sentiment et de passion, mais du tempérament de l'artiste, de l'état psychologique du comédien, de l'acteur de tragédie et de drame, qui est forcé, sous peine de périr, tantôt de s'émouvoir pour agir puissamment sur le public, tantôt de s'abstraire, de se séparer de son émotion et de son personnage, de l'étudier comme dans un miroir, de devenir son propre spectateur, afin que cette émotion se communique à toute la salle sans être trop corrosive pour lui-même. « Nous autres comédiens, nous mourons deux fois, » — disait mademoiselle Contat, faisant allusion aux années de retraite. Elle aurait pu dire tout aussi bien : « Nous vivons deux fois, » — de la vie réelle et de la vie factice, qui, de huit heures du soir à minuit, sont obligées de se confondre au point d'*illusionner* l'auditoire et souvent l'artiste lui-même, qui risque d'y perdre l'équilibre de ses facultés. C'est pour cela que je ne voudrais pas voir des jeunes gens de talent *éreinter* ces pauvres comédiens, qui, j'en conviens, sont souvent impatientants par leurs prétentions, leur vanité et leurs exigences, mais qui peuvent alléguer pour leur excuse que, ayant tous les soirs à s'identifier avec des créations qui absorbent leur *moi*, il leur est bien difficile, en cessant d'être le personnage imaginaire, de redevenir tout à fait eux-mêmes.

Quelle pure et noble jouissance, pour un homme supérieur, de pouvoir communiquer ses idées à une compagne qui le comprend, qui pourrait, au besoin,

lui donner la réplique, et qui, dans cet intime contact, serait renseignée par son amour, quand même son intelligence n'y suffirait pas!

A côté de cet amour si doux — et si hindou, puisqu'il eut son *avatar*, — quelles belles amitiés! Quelle harmonie parfaite dans ce groupe où le duc Victor de Broglie occupe évidemment la place d'honneur! Je n'ai fait qu'entrevoir le duc de Broglie, et je ne me serais pas permis de le juger. Peut-être fut-il, lui aussi, de ceux à qui on peut appliquer le mot du cardinal de Retz à propos du grand Condé : « Il n'a pas rempli tout son mérite. » — Il avait tout, excepté la grâce et le charme. Ses talents, ses vertus, son incomparable autorité morale, furent parfois paralysés par un fond de timidité et de gaucherie, sur lequel il fut facile de se méprendre; car on ne pouvait admettre qu'un homme, comblé de tous les dons de la fortune et de la naissance, fait pour honorer les plus hautes situations, fût timide comme un novice bredouillant son *maiden speech*. Dans notre pays si passionnément égalitaire, sous la Restauration et même sous Louis-Philippe, un duc libéral, savant, assidu aux cours de la Sorbonne, ne devait être compris et apprécié que par une élite extrêmement restreinte. Suspect à la droite, impopulaire à gauche, il dut se contenter des succès d'estime, qui suffisaient d'ailleurs à la fierté contenue et voilée de son caractère, enclin à se replier sur lui-même et à vivre de sa pensée, lorsque les événements et les hommes déjouaient sa sagesse par leur folie. Au milieu de nos vicissitudes,

le duc de Broglie eut le bonheur, comme son ami M. Guizot, d'être le mari d'une femme admirable, que tous les contemporains ont saluée de leurs respects, et dont le nom apparaît souvent dans ces lettres. Fille de madame de Staël, la duchesse de Broglie fut belle et vertueuse, avec un peu moins de génie que sa mère, mais avec ces grandes qualités de l'esprit, de l'âme et du cœur qui créent les influences balsamiques et ont le privilège d'ennoblir, de fixer et de purifier les amitiés.

Quel groupe que celui que l'on devine en lisant les lettres de M. Guizot, et où se trouvaient réunis le duc et la duchesse de Broglie, Auguste de Staël, Doudan, M. et Madame Guizot, Charles de Rémusat, centre droit par son premier mariage avec une nièce de Casimir Périer, centre gauche par le second avec une petite-fille de La Fayette, M. de Barante, M. Piscatory, etc., en attendant M. d'Haussonville ! Et que de jolis mots au courant de la plume de cet *épistolier* que l'on aurait cru trop grave pour daigner être spirituel ! Le lingot d'or savait se monnayer. — « Victor (de Broglie), écrit-il, est charmé de se voir dans un lieu d'où il ne sortira plus, sauf les révolutions; mais je ne crois pas que celles qui chassent les hommes (*j'entends les sujets*) de leurs maisons soient à craindre. »

Et comme, dans cet éblouissement de l'esprit, cet esprit sage refuse de se laisser éblouir ! — « Je vais dîner chez madame de Broglie avec Constant (Benjamin), le plus clairvoyant et le plus impuissant des

hommes, qui fera ce qu'il ne veut pas, par ordre de gens qu'il méprise. « Il faut que tout cela s'use, » dit-il, et il est lui-même plus usé que tout. »

Ne quittons pas cette noble femme sans transcrire les lignes suivantes : « Je le crois bien, que madame de Broglie est fière de nous avoir donné un garçon ; c'est une très belle chose qu'un garçon. » — Oui, une très belle chose, quand ce garçon doit s'appeler un jour le duc Albert de Broglie !

Je glisse rapidement sur les années où M. Guizot, ministre, ambassadeur, et enfin président du Conseil, essaya de faire triompher sa politique, mais commit la faute de se coaliser avec toutes les oppositions pour renverser le ministère Molé. Je ne relèverai qu'une phrase de la lettre du 26 juin à M. de Barante : « Dans tout ce qu'on a dit de M. Molé, même vous, il n'y a pas eu un vif mouvement de cœur, pas un vrai regret d'ami. Ce très aimable homme n'avait pas d'amis. » — Ce très aimable homme avait donné, dans sa vie, trop de place aux amitiés féminines. Lorsqu'un homme recherche trop passionnément et obtient trop facilement le fugitif bonheur d'être aimé du beau sexe, il est rare qu'il soit aimé par l'autre. On suppose que son cœur s'use ou se dépense tout entier dans ces galanteries mondaines, et qu'il ne lui en reste pas pour un sentiment plus sûr et plus calme. L'amitié est ombrageuse ; elle n'exige pas la part léonine ; mais elle ne s'accommode du voisinage de l'amour que lors-

que cet amour est légitime. C'est encore là un des précieux avantages de la tendresse et de la fidélité conjugales.

M. Guizot m'intéresse bien plus lorsqu'il devient — ce que j'ai été toute ma vie, — un vaincu. J'insiste sur ce mot. Après la Révolution de février, il fut bien convenu que la carrière politique de M. Guizot était irrévocablement close. En effet, sauf une velléité de candidature, en 1849, qui n'eut pas de suite, il se le tint pour dit, et la littérature y gagna cette série de beaux ouvrages qui contribueront, plus que ses années de pouvoir, à immortaliser son nom. Et cependant! Si vous vous souvenez, dans tous ses détails, de la néfaste journée du 24 février, vous ne pouvez avoir oublié que M. Thiers, nommé ministre *in extremis* et se flattant d'arrêter le *crescendo* révolutionnaire, fut conspué, berné et sifflé sur le boulevard. Donc, M. Guizot fut un *vaincu*, rôle qui peut encore avoir sa grandeur. M. Thiers fut un *mystifié*, rôle ridicule, qui aurait dû le rendre désormais plus impossible que son rival. Nous assistâmes à un résultat contraire. La bourgeoisie parisienne, mystifiée comme M. Thiers et sourdement irritée contre une révolution qu'elle ne voulait pas, refusa de pardonner à M. Guizot de ne pas l'avoir prévue, et elle n'aurait pu en vouloir à M. Thiers de ne pas l'avoir étranglée au passage sans se condamner elle-même. D'ailleurs, c'est toujours le cas de revenir à ce propos d'un sceptique spirituel, à qui je me plaignais des licences accordées à tel ou tel

romancier radicalement immoral, tandis que nous autres, écrivains vertueux, nous étions sévèrement réprimandés à la moindre peccadille : « Mon cher, la société est une femme qui pardonne tout à son amant, rien à son mari. » — M. Thiers a été l'amant de l'intelligente et libérale bourgeoisie française au dix-neuvième siècle. Elle aurait pu mieux choisir.

Quoi qu'il en soit, M. Guizot, à dater de 1848, ne fut plus, comme il l'a dit lui-même de Royer-Collard, qu'un grand spectateur, qui aurait pu être un sage conseiller. Lisez sa lettre du 9 juillet 1850 à M. de Barante, et, mieux encore, la note de novembre 1850 sur la *fusion*, note communiquée au comte de Chambord par le duc de Noailles. Il y a de cela trente-quatre ans, et des circonstances douloureuses rendent à ces pages une actualité d'arrière-saison. Louis-Philippe, avant de mourir, a eu le temps de se déclarer favorable à cette *fusion*, pour laquelle je voudrais bien trouver un synonyme d'un meilleur français; mais il y a mis cet esprit de temporisation et d'ajournement, habituel chez les vieillards fatigués d'illusions perdues, qui sentent que l'avenir leur échappe et n'ont plus que l'ambition du repos. La vérité vraie, c'est que la veuve du duc d'Orléans, endoctrinée par M. Thiers, fut hostile à la *fusion*, qui n'était pas seulement nécessaire, mais urgente, et que chaque jour de retard allait paralyser au profit du troisième larron. Quelle sagacité prophétique dans ces lignes de M. Guizot ! — « Il faut du temps! »

avait dit le vieux roi, qui n'avait plus que quelques semaines à vivre. — « Voilà son langage, répond M. Guizot, si le temps ne manque ni à la France, ni à lui, il aura raison; mais j'ai peur qu'il ne faille plus de temps que Dieu n'en donne, même dans ses faveurs. La crainte de la responsabilité, l'aversion de faire et de tenter soi-même les événements, le parti pris de n'être qu'instrument de la nécessité, c'est la disposition générale et la grande impuissance de notre temps. » — Par malheur, il y eut ailleurs une disposition particulière, exceptionnelle, qui ne craignit pas de faire, de tenter, et même de forcer les événements, — et qui réussit.

Comment rappeler cette note si judicieuse sans la rapprocher de la réponse du comte de Chambord, qui figure aussi dans ce volume, et qui ne le dépare pas? J'ai cherché vainement dans ces belles pages cette politique absolutiste et mystique, ces idées d'ancien régime, cette résistance aux conseils de réconciliation et de transaction, si souvent exploitées par les révolutionnaires pour maintenir les méfiances entre la France et le Roi qui l'eût sauvée. Henri V accepte, sur presque tous les points, l'opinion de M. Guizot. S'il effleure de sa main royale les vieilles blessures, c'est pour les cicatriser et les guérir, non pour les envenimer. Il est prêt à faire une large part, non seulement à la classe moyenne, cette favorite ingrate du gouvernement de Juillet, mais au peuple, à ce pauvre peuple, que les révolutions ne cessent de

solliciter et de pervertir par le contraste de sa puissance d'un jour et de ses misères d'un siècle. Si, dans cet écrit mémorable, M. le comte de Chambord laisse à l'écart les questions de personnes, était-ce à lui à prendre l'initiative et à s'expliquer, quand on ne s'expliquait pas? Et puis, si l'on me permet d'oublier cette odieuse politique pour redevenir purement et simplement littéraire, quel style! quelle langue, dans cette réponse au duc de Noailles, comme dans toute la correspondance du Prince que nous avons perdu! Même à côté de la prose de M. Guizot, cette prose supporte à merveille la comparaison. Henri V aurait été très probablement un grand roi. Il a été très certainement un grand écrivain.

Il y aurait encore à faire une riche cueillette dans ce volume, qui ajoute à tous ses mérites celui de la variété, où de jolies et piquantes lettres succèdent à des pages éloquentes. Par exemple, la lettre du 11 février 1862 à madame de Witt : « J'ai passé la soirée hier en présentations... Théophile Gautier, que je n'avais jamais vu; la tête de Vitellius, un gourmand enfoncé dans sa graisse et dans sa barbe, figure de gros épicurien spirituel et moqueur... Je me suis rassis. Un jeune homme s'est assis à côté de moi. Autre présentation : M. Gustave Doré, l'artiste des *Contes de Perrault*. Je lui ai parlé de la joie de mes petits-enfants à voir ses images. Le compliment lui a paru médiocre. Je lui ai parlé alors de ses dessins sur le Dante. Il était plus content. Je lui ai demandé s'il

ne ferait pas une série de dessins sur Shakspeare, et je lui en ai suggéré quelques-uns sur *Macbeth, Hamlet, le Roi Lear, la Tempête.* Ceci l'a charmé. » Gounod et Berlioz figurent aussi dans cette lettre, où cet esprit supérieur, qui passait pour un peu raide et hautain, se montre admirablement compréhensif, liant et accessible. Songez que, à cette date, M. Guizot avait soixante-quinze ans.

Mais il faut savoir se borner, surtout lorsque, grâce aux rigueurs inexplicables des éditeurs, on a été obligé d'emprunter le volume dont on rend compte. Je veux, avant tout, rester honnête, et, je le sens, ces Lettres de M. Guizot m'ont tellement charmé, que, si je les gardais deux jours de plus, je serais tenté de ne jamais les rendre.

VICTOR HUGO

Par PAUL DE SAINT-VICTOR.

La lecture du *Victor Hugo* de Paul de Saint-Victor me prouve que l'on peut admirer un écrivain, un critique, sans être de son avis.

Mais opposer ici d'énormes réserves à des louanges excessives, ce n'est pas assez. J'aimerais à chercher quelles mystérieuses influences rapprochèrent dans un embrassement passionné deux esprits qui ne sont évidemment pas de la même famille. L'imagination charmante de Paul de Saint-Victor était sœur des abeilles plutôt que des aigles. Il préférait le chef-d'œuvre au tour de force, le beau au gigantesque, Phidias à Michel-Ange, le Parthénon à Notre-Dame de Paris, le plus svelte des Grecs au plus colossal des barbares. Il possédait des délicatesses aristocratiques qui l'auraient mis au supplice s'il avait essayé de la politique, et s'il eût été forcé de fraterniser avec le populaire. S'il est vrai, comme l'a dit, en des temps meilleurs, M. Victor Hugo lui-même, que la popula-

rité soit la gloire en gros sous, cette masse de gros sous aurait trop chargé l'auteur d'*Hommes et Dieux*, qui n'eût pas tardé à vider ses poches. Comme Théophile Gautier, son précurseur plutôt que son maître, il s'absorbait trop complètement dans les jouissances que donnent les choses exquises, pour se préoccuper d'un rôle quelconque, d'une mission humanitaire et sociale où l'apôtre eût gêné le dilettante, où le sybarite eût trouvé des épines mêlées à ses roses, où son miel se serait égoutté dans la marmite plébéienne.

Le trait caractéristique de M. Victor Hugo, dans sa dernière manière, — celle qui l'a mis le plus en contact avec Saint-Victor, — c'est de *faire grand* à tout prix, sauf à confondre dans cet idéal de grandeur, le gros, le faux, le démesuré, le difforme et l'insensé. Son génie est une sorte de verre grossissant où les objets ne se reflètent qu'à la condition de s'exagérer, de perdre toutes leurs proportions, toutes leurs harmonies et de nous apparaître comme les créations ou les créatures d'un autre ouvrier que le bon Dieu, d'un autre monde que le monde réel. Mais, en même temps, comme le sacerdoce impose charge d'âmes, comme on n'est pas pour rien pontife, hiérophante, évangéliste, missionnaire, porteur de la bonne nouvelle, messie de l'avenir, distributeur des bienfaits qui assurent à la France de M. Jules Ferry une telle supériorité sur la France de nos rois, ce perpétuel souci de grandeur s'entremêle de perpétuelles concessions à tout ce qu'il y a de plus vulgaire, de plus bas, de plus populacier, dans l'esprit dès

nouvelles couches, en fait d'impiété, de préjugés contre le passé, de venin révolutionnaire, de lieux communs socialistes, d'obstination à prendre constamment le parti du mal contre le bien sous prétexte de plaider la cause du faible contre le fort. Enlevez aux derniers ouvrages de M. Hugo, — *l'Ane, Religion et Religions, le Pape, Torquemada, les Quatre Vents de l'Esprit,* — la forme savante, l'omnipotence exercée sur le rythme et la rime, la prodigieuse faculté d'éblouir par l'image aux dépens de l'idée ; allez au fond : vous avez exactement la politique, la philosophie, le culte et la morale des tribuns d'estaminet, des beaux diseurs de café, des sénateurs et des députés de l'Extrême-Gauche, des conseillers municipaux de Paris, des orateurs de la salle Graffard ; et vous devinez que, entre le duc de Broglie et M. Jules Roche, l'auteur de ces poèmes n'hésiterait pas.

Est-ce tout? Pas encore. Le génie de M. Hugo, quoi qu'on en dise, n'est pas un génie *humain*. Entendons-nous! M. Hugo, qui traite d'égal à égal avec Dieu, le prend de haut avec l'humanité. Ne lui parlez pas de la nôtre, de celle des bonnes gens qui pensent que le vrai socialisme consiste à ne pas démolir la société, la vraie morale à reconnaître autant de devoirs que de droits, le vrai patriotisme à ne pas ruiner, pervertir et ensanglanter sa patrie ; qu'il serait temps de remettre chaque chose à sa place et d'en finir avec un régime où l'homme taré a sans cesse le pas sur l'honnête homme. Non ! il lui faut préalable-

ment une humanité à lui. Il la fabrique, la façonne à sa guise; il la pétrit, comme le sculpteur la terre glaise; au besoin, il la jetterait dans le même moule d'où sortent ses formidables alexandrins. Il la fait sienne, et, pour en être plus sûr, il y commande en maître, — que dis-je? en créateur. Il la dote d'une population particulière. Les rois y sont de franches canailles, les reines des Messalines, les princesses des prostituées, les royalistes de plats valets auxquels on jette un cordon ou un titre comme un os à un chien, les évêques des imposteurs, les prêtres des hypocrites ou des brutes, les courtisanes des vierges *quand même*, les galériens des saints, les bandits des héros, les assassins des justiciers, les justiciers des assassins, les régicides des martyrs, les gentilshommes des scélérats, ainsi de suite. Puis, quand l'humanité est ainsi refaite au point d'être méconnaissable, M. Victor Hugo consent à être humain, au service de tous ces enfants de sa fantaisie souveraine.

Non, encore une fois, M. Hugo n'est pas un poète humain. Cette opération préliminaire, où sont renversées toutes les notions du mal et du bien, donne à ses accents les plus attendris, à ses émotions de pitié suprême pour les opprimés et les deshérités de ce monde, un je ne sais quoi d'artificiel, de prémédité, de *voulu*, qui est, d'ailleurs, le caractère de sa poésie, même dans ses plus admirables pages. C'est là son infériorité vis-à-vis de Lamartine, dont la forme est moins savante, dont la poigne est moins vigoureuse,

dont le vers est plus flottant, et qui, dans ses délicieuses négligences, oublie parfois la consonne d'appui et le soin d'incruster la pensée dans l'image. Chez Lamartine, la poésie est un don; chez Victor Hugo, elle est un art; art élevé à une puissance phénoménale, vertigineuse, mais accusant le travail et avoisinant le factice. Les femmes, ces intelligences guidées par le sentiment, ne s'y trompent pas. Elles admirent Victor Hugo, comme nous admirons Eugène Delacroix ou Henri Regnault. Mais, le jour où leur cœur souffre, où leurs tendresses se voilent de deuil, où elles veulent prier et pleurer, elles vont chercher dans un coin de leur bibliothèque les *Méditations* et les *Harmonies*.

Pleurer! Les larmes de Victor Hugo, ces larmes qu'il verse à flots sur les misères humaines, ne sont ni de l'eau bénite de cour, ni de l'eau bénite d'église, mais de l'eau du bénitier dont il tient lui-même le goupillon et où il ne puise qu'à bon escient, au profit de ses ouailles. Les appeler larmes de crocodile, ce serait peut-être suivre de trop près son exemple aux dépens de l'esprit de respect. Que dire pourtant, quand on l'a vu mouiller plus de mouchoirs en l'honneur des BANDITS de la Commune — (le mot est de Paul de Saint-Victor) — qu'en mémoire de leurs pures et saintes victimes et tenir la balance égale entre les massacreurs des otages et les soldats de l'armée de Versailles?

Poète national, M. Hugo ne l'est pas davantage. On annonce pompeusement pour l'Exposition de 1889

(c'est bien loin, 1889!) une édition monumentale et NATIONALE de l'œuvre de Victor Hugo. Peu s'en faut qu'on ne fasse d'avance de cette édition la revanche de Reischoffen, de Sedan, des milliards payés, de l'invasion subie et des provinces perdues.

Monumentale, c'est possible; nationale, non. Pour qu'un poète mérite ce beau titre, il faut qu'il exprime, qu'il personnifie avec éclat un sentiment vraiment national, un sentiment que toute une nation peut et doit partager sans distinction d'opinion, de culte, de caste, de fortune; le gentilhomme comme le bourgeois, le prêtre comme le laïque, le patron comme l'ouvrier, le citadin comme le rural, le pauvre comme le riche. Les exemples ne me manqueraient pas, surtout dans notre siècle où les trônes et les peuples ont subi tant de vicissitudes. Le poète faisant vibrer la corde d'airain contre l'occupation étrangère, réclamant l'indépendance de son pays, élevant sa voix inspirée sur les ruines accumulées par la défaite, s'efforçant de rendre aux vaincus le courage, aux désespérés l'espérance, retrouvant sous des débris les lettres de noblesse et les titres de gloire de ses compatriotes dégénérés ou opprimés, invoquant l'avenir, la justice céleste, la liberté, la lumière; si ému, si ardent, si convaincu, que l'on sent à travers chacune de ses strophes vengeresses les battements de cœur de la patrie; ou bien, dans un cadre plus modeste, dans une atmosphère plus paisible, le poète s'assimilant les mœurs, les traditions, les usages, l'histoire locale, les légendes, les types, les physionomies, les épisodes

familiers de la vie domestique, et les chantant de manière à les faire aimer, à resserrer le lien entre le citoyen et la cité, entre le champ et le laboureur, à devenir le confident et l'ami de la ferme et de l'atelier, de la chaumière et de la mansarde, du foyer des humbles et des petits... En conscience, rencontrez-vous une seule de ces conditions dans l'immense répertoire de M. Hugo, — quatrième, cinquième et sixième manière, — depuis *Napoléon le Petit* jusqu'à *l'Homme qui rit,* depuis les *Chansons des rues et des bois* jusqu'aux *Quatre vents de l'Esprit*, depuis les *Châtiments* jusqu'à l'*Ane?* Le fiel, la haine, la vengeance, l'irréligion, l'insulte, l'outrage, le galimatias, peuvent-ils faire un poète national? Jamais. Quand M. Hugo, par exemple, traite Napoléon III de bandit, est-ce l'Empereur qu'il déshonore? N'est-ce pas plutôt la Nation, qui a acclamé ce bandit, qui lui a prodigué des millions de suffrages, qui a supporté son gouvernement pendant dix-huit ans, et qui, par comparaison avec les ignominies et les misères présentes, arrive à le regretter?

On se souvient de la jolie boutade d'Alfred de Musset : « J'ai mon cœur humain, moi! » — Chacun de nous a le droit de dire : « Je suis la nation, moi! » Et aussi mon curé, et aussi mon voisin, magistrat révoqué au profit d'un avocat véreux, et, avec nous, le religieux expulsé, le soldat revenant à demi mort du Tonkin, le professeur illustre sacrifié à quelques douzaines de chenapans, le général privé de son

commandement, le prince arraché à l'enthousiaste affection de ses officiers, le président d'un tribunal de commerce injurié par un préfet en délire, le candidat vaincu par une majorité factice et des intrigues frauduleuses, le négociant ruiné, l'ouvrier sans travail, le paysan sans pain, le propriétaire sans argent, l'industriel en chômage, le marchand en faillite, etc., etc... Toutes les innombrables victimes de cette Révolution, de cette République que M. Hugo a saluée de ses *Hosannah!* dont il a accepté sans réserve les actes les plus odieux, peuvent-elles le reconnaître comme un poète national? Encore une fois, non! 1889? L'échéance est lointaine. Cette édition monumentale et nationale coûtera très cher; elle ne pourra être achetée que par des riches. Or, d'ici là, de deux choses l'une : ou il n'y aura plus de riches, si la République, contre toute vraisemblance, s'obstine à vivre; ou les riches, ravitaillés et rassérénés par une Royauté bienfaisante, ne voudront entendre parler que d'un Victor Hugo fortement *expurgé*, et se souviendront qu'il a qualifié de *rhumatisme* et d'*ulcère* cette Monarchie qui les sauve. De toutes façons, M. Hugo restera ou resterait le poète national... de la troisième République, c'est-à-dire de la phase la plus abominable que la France ait traversée depuis le règne des Jacobins et du Directoire, avec Arcole de moins et la Chine de plus. Franchement, quand je lisais les *Orientales* sous les tilleuls du Luxembourg, ou lorsque, le cœur palpitant comme un amoureux à son premier rendez-vous, j'allais, rue

Notre-Dame-des-Champs, chercher un billet de parterre pour la première représentation d'*Hernani*, je rêvais pour M. Hugo une autre gloire.

Me dira-t-on que ce sont là des taquineries puériles, de misérables arguties; que la question est de savoir si cet Œuvre du Titan, dans son magnifique ensemble, n'est pas un trésor national que la France sera fière de présenter à l'Europe et au monde, dans une Exposition universelle? Permettez! Si je vous voyais enfermer dans un coffre, richement et artistement ciselé, des lingots d'or, des diamants, des sequins, des quadruples, des louis, du strass, du chrysocale, du billon, le tout sous la surveillance de quelques vipères et de quelques insectes venimeux, je demanderais de ne l'ouvrir qu'avec d'extrêmes précautions et d'y faire mon choix en laissant au fond du coffre une grosse moitié du trésor. Plus que tout autre, M. Victor Hugo doit perdre à être offert en bloc. Il a assez fait pour être immortel; son immortalité ne peut être troublée que par ce qu'il a fait de trop. Au surplus, les éditions complètes et compactes réussissent rarement aux poètes; voyez Alfred de Musset! Quoi de plus charmant que le petit volume, portatif et léger à la main, où tiennent à l'aise tous ses chefs-d'œuvre? Quoi de plus incommode et de plus encombrant que les dix volumes *in-quarto* où on a voulu le mettre tout entier? On l'a diminué en le grossissant, et mutilé en le complétant. La poésie est une liqueur exquise qu'il faut boire dans des flacons et dont le

parfum s'évapore dans le tonneau d'Heidelberg. Du moins, chez Alfred de Musset, les *senilia*, si vite abrégés par la mort, ne font de mal à personne. Chez M. Hugo, les *senilia*, infiniment prolongés, sont agressifs, offensants, irritants, amphigouriques, souvent odieux, et, lorsque l'on croit y reconnaître les symptômes du génie tombé en enfance, on ajoute à part soi : « L'enfance est sans pitié! »

Me voilà bien loin du volume de Paul de Saint-Victor; pas assez loin cependant pour ne pas avouer que, dans l'intérêt de sa mémoire, j'aurais autant aimé que ce volume ne parût pas. D'abord, le titre promet ce que le livre ne tient guère. Chose bizarre! dans cette étude qui est un panégyrique, dans ce panégyrique qui est un hymne, on ne rencontre, sauf *Ruy Blas*, aucune des meilleures œuvres de M. Hugo; ni les *Odes et Ballades*, ni *les Orientales*, ni les *Feuilles d'Automne*, ni les *Chants du Crépuscule*, ni *les Voix intérieures*, ni *les Rayons et les Ombres*, ni *Notre-Dame de Paris*, ni *Cromwell*, ni *les Burgraves*, ni la première série de *la Légende des Siècles*. L'explication est facile. De quinze ans plus jeune que nous, Paul de Saint-Victor n'a pu être, pour le grand poète, qu'un admirateur de la onzième heure. Or, si, parmi les ouvriers dont nous parle la parabole évangélique, il y en a eu un plus scrupuleux que les autres, nul doute qu'il n'ait tâché de réparer par un redoublement de zèle l'inconvénient d'être venu trop tard. C'est auprès de Théophile Gautier que se renseigna l'Hu-

golâtrie de Saint-Victor. Si son enthousiasme n'avait pas été d'avance décidé à ne tenir aucun compte des *en-dessous*, il aurait su que Théophile Gautier lui-même, si bienveillant, si franchement romantique, ne se refusait pas le plaisir de railler, entre intimes, les aberrations du Maître, et que l'apocalyptique *Bouche d'ombre*, des *Contemplations*, lui avait inspiré le mot si souvent répété : « Jocrisse à Pathmos ». Plaisanteries à huis clos, qu'il terminait par cette formule invariable : « Avec tout cela, Messieurs, n'oublions pas que c'est le père Hugo! » de même que les ingristes disaient : « C'est le père Ingres! » Théophile Gautier, en somme, ne haïssait pas et ne pouvait pas haïr l'Empire. Il avait été le feuilletoniste attitré des journaux officiels, et, sous cette étiquette bien malencontreuse, — *Nativité*, — il avait chanté la naissance du Prince impérial. D'ailleurs, cette nature orientale, indifférente à la politique, réfractaire à tout ce qui n'était pas l'art pour l'art, devait s'accommoder admirablement d'un régime qui, ne se méfiant que des idées, laissait toute licence aux images. Telle aurait été la situation — j'allais dire la vocation — de Paul de Saint-Victor, si des circonstances particulières n'en avaient fait l'ennemi personnel de l'Empire. Il se rencontrait, la plume à la main, avec le moment où le duel entre l'Empereur et le poète se dénouait par le triomphe du poète, où des événements inouïs donnaient raison à l'exilé volontaire de Guernesey, forcé, le triste vainqueur, de se réjouir de ce qui foudroyait la France. Dans des

feuilletons qui, tout en devenant des chapitres, sont trop restés des feuilletons, Saint-Victor rendait compte, non pas du véritable *Hernani*, de la vraie *Marion Delorme*, de tous ces drames contestés à leur naissance, ballottés entre nos applaudissements et la résistance ou l'indifférence publiques, enveloppés, comme *Ruy Blas*, dans la faillite d'un M. Anténor Joly, mais ressuscités, transfigurés, illuminés, sacrés par la popularité du poète, de ce même poète dont les *Burgraves*, en d'autres temps, s'étaient taillé une veste dans un manteau de pair. C'est ainsi que les a acceptés et salués Paul de Saint-Victor; comme des œuvres augustes, indiscutables, olympiennes, supérieures à la critique, passées à l'état d'articles de foi, pour lesquelles il ne s'agissait plus de distribuer la louange ou le blâme, mais d'expliquer son admiration. Dans ce parti pris, *Marie Tudor* elle-même, ce gros mélodrame, cet énorme mensonge historique et dramatique qui n'a pas même la vitalité fébrile de *la Tour de Nesle*, profite de la métamorphose de ses frères et de ses sœurs pour se glisser dans le groupe et entrer dans le sanctuaire.

Pourtant, regardez-y de près et lisez entre les lignes : vous reconnaîtrez çà et là, à certaines nuances, le goût aristocratique et fin du *gentleman* littéraire, secrètement contrarié de trouver des taches dans les œuvres qu'il admire. Exemples : malgré tout son génie, M. Victor Hugo, attentif à flatter les pires passions populaires et bourgeoises, a toujours soin d'interpréter les grandes figures historiques dans

le sens le plus routinier et le plus vulgaire, à la Dulaure, et telles que les présenterait à son public de café et de guinguette le plus médiocre rédacteur du *Siècle*. Pour lui, le cardinal de Richelieu est l'*homme rouge*, le buveur de sang, perpétuellement occupé à dresser des échafauds et à faire tomber des têtes; Louis XIII, un imbécile, dévot et sournois, n'ayant pas même le courage de sa faiblesse, haïssant tout bas le ministre qui le domine, et, pour se désennuyer de la pluie et de lui-même, jouant le rôle d'agent provocateur auprès des mécontents, qu'il livre, le lendemain, aux rancunes et aux vengeances du terrible cardinal; Louis XIV, un tyran égoïste, sacrifiant sans cesse ses sujets à ses plaisirs et absorbant son royaume dans un rayon de son soleil. Henri IV lui-même n'est pas épargné dans cet abatis de rois opéré en masse par l'auteur repentant des *Funérailles de Louis XVIII*, de la *Naissance du duc de Bordeaux* et des *Vierges de Verdun*. Oubliant que l'originalité est une des conditions du génie, M. Victor Hugo adopte en plein ce vieux *cliché* d'après lequel le meurtre de Louis XVI a eu pour cause les fautes, les faiblesses, les crimes, les vices, les désordres, l'égoïsme et l'imprévoyance de ses prédécesseurs; comme s'il ne suffisait pas, pour expliquer ce meurtre, de la faiblesse de Louis XVI en face d'abominables scélérats, tels que Danton, Robespierre, Fouquier-Tinville, Marat, Couthon, Barrère, etc., etc.; comme si, pour verser le sang du juste, ces monstres avaient un moment songé à chercher dans le passé de la Monarchie fran-

çaise leurs pièces justificatives! Comme si Voltaire, Rousseau et la secte philosophique n'avaient pas plus fait pour préparer cette œuvre du démon que Henri IV, Louis XIII, Louis XIV et même Louis XV!

Maintenant, écoutez Paul de Saint-Victor : des notes discrètes, des objections respectueuses plutôt que des critiques ; des sous-entendus, rien de plus ; c'est à nous de les entendre ; quelque chose comme l'observation timide d'un fils avertissant doucement son père que sa redingote fait un pli ou qu'il manque un bouton à son gilet. — « Le portrait de Henri IV, tel que Victor Hugo l'a tracé, me paraît injuste. Je me refuse à reconnaître, dans le roi cruellement insouciant qu'il nous montre, le prince bienfaisant, restaurateur de la France, qui guérit en dix ans les plaies de trois règnes, etc. » — Toute la page est à lire ; à l'appui de son opinion, Saint-Victor, par une trahison inconsciente, cite ces vers hideux :

..............Autour de ce trône de joie,
Les juges, pour servir la Royauté, fougueux,
Allaient expédiant dans l'ombre un tas de gueux ;
On pendait des marauds et des rustres, rebelles
A la taillè, à la taxe, aux aides, aux gabelles,
Va-nu-pieds refusant les impôts... il faut bien
Que quelqu'un paye, en somme, et le roi n'y peut rien !

Et ces vers sur le plus national de nos rois figureraient dans l'édition définitive d'une œuvre qualifiée de NATIONALE ! Ah ! vous avez raison ! Il y a là, pour

les étrangers, un attrait d'une espèce rare, qui décuplerait la vente! Ailleurs, c'est Richelieu. — « Cette évocation sinistre est injuste. La pitié, si puissante sur lui (oui, mais uniquement pour ceux qui n'en méritent pas), a trompé le poète; en troublant son cœur, elle a égaré son jugement. Certes le Cardinal-Duc fut un tragique personnage; mais il jouait le premier rôle dans une tragédie historique où la vie même de la France était en suspens... Il fallait le bourreau, pour apprendre à ces beaux seigneurs à respecter la patrie. L'idée qu'elle est inviolable est née du sang que Richelieu à versé, » — et, une fois sur ce terrain, Saint-Victor refait à grands traits le vrai Richelieu, démentant à chaque ligne l'interminable tirade de ce vieux radoteur de marquis de Nangis et l'absurde donnée de *Marion Delorme*. Dans le même chapitre, il indique finement tout ce qu'il y a de faux et d'antidaté dans le rôle de Didier, rêveur bavard dans un siècle d'action. « Trop moderne pour le drame, il paraît maintenant légèrement vieilli (lisez affreusement); le signe de fatalité qui le marque fait aujourd'hui l'effet d'une ride... »

Je pourrais multiplier ces citations atténuantes. J'aime mieux finir par une remarque.

Dans une note des éditeurs, je lis ces lignes: « Le volume que nous présentons aujourd'hui au public, — bien que complet et homogène, — peut être considéré comme le quatrième et dernier volume des *Deux Masques*. A quel ouvrage, en effet, ce beau titre

des *Deux Masques* pourrait-il mieux appartenir qu'au théâtre de Victor Hugo? »

Hélas! pas au théâtre de Victor Hugo, qui n'a jamais su ni rire franchement, ni franchement pleurer, mais à M. Victor Hugo lui-même. Oui, les deux masques: le masque royaliste et le masque révolutionnaire. On n'a qu'à défaire et à renouer un cordon pour changer de masque; il est plus difficile de changer de visage.

Les monuments ne peuvent se passer d'inscription. Je propose celle-ci:

« IL fut contesté lorsqu'il était admirable; IL est adoré depuis qu'il est détestable. »

M. EDMOND ABOUT

Arrivant le dernier, je crois devoir, en parlant de M. Edmond About, rester exclusivement littéraire. Tout a été dit sur ce caractère inconsistant, sur ses algarades d'homme mal élevé, sur ses variations politiques, sur sa haine contre la religion, sur le contraste de ses vertus de famille avec les lacunes de son sens moral. Au milieu de toutes ces polémiques, il me semble que le littérateur, l'écrivain, a été singulièrement amplifié.

On attribue à M. Villemain un propos qu'il était digne de ne pas tenir, et qu'a démenti sa vie tout entière : « La littérature mène à tout, à la condition d'en sortir. » — Cette phrase, plus ou moins authentique, aurait pu servir de devise à M. About. En sortir pour devenir millionnaire, pour devenir un grand personnage, pour ajouter la considération à la célébrité; faire de la littérature un moyen et non pas un but. Avant d'aller plus loin, avant de lire ou de relire une seule page de ses livres, je dis hardiment : « C'est déjà un signe d'infériorité. »

Entendons-nous pourtant : est-ce à dire qu'un auteur n'ait pas le droit de s'enrichir par son talent, son travail et ses ouvrages? Non, mille fois non! Mais choisissons un exemple, et fixons une nuance. Je trouve tout simple que MM. Dumas et Sardou, après le succès éclatant de *Denise* et de *Théodora*, cherchent à tirer de leurs pièces le meilleur parti possible; ils ont réussi; le public les paye de leurs peines; rien de plus juste; mais ce que je ne saurais admettre, c'est qu'un véritable écrivain, un artiste amoureux de son art, publie sciemment des rapsodies ennuyeuses et illisibles, telles que *les Échasses de Maître Pierre* et *le Fellah*, uniquement pour gagner beaucoup d'argent. Ce qui me paraît inadmissible, c'est qu'un brillant lauréat du concours général et de l'École normale, presque célèbre avant d'être connu, salué, à son début, par les gros bonnets académiques et universitaires comme le sauveteur de la vraie langue française, s'enrôle tout à coup parmi les chroniqueurs ou les courriéristes du *Figaro*, — sauf à l'appeler plus tard un *journal à scandales* ; — uniquement pour se venger, par des gamineries spirituelles, mais très peu littéraires, des critiques de théâtre qui s'étaient égayés aux dépens de *Guillery*. Ce qui me semble incompatible avec une véritable vocation d'écrivain, parvenu à la pleine maturité du talent et de l'âge, c'est qu'il tourne subitement le dos à la littérature et se lance dans le journalisme afin d'arriver à l'insigne honneur d'être, au Sénat, le collègue de M. Gent, ou, à la Chambre des députés, l'émule de M. Saint-Martin.

Enfin, sans vouloir, à Dieu ne plaise! prendre parti dans de récents débats, je ne crois pas dépasser mon cadre en affirmant que, lorsqu'un auteur aime sincèrement son métier, lorsqu'il lui sied de personnifier pour sa part la dignité des lettres, lorsqu'il aspire à la plus haute des distinctions littéraires, il doit avoir horreur des spéculations et des affaires encore plus que des prêtres, des religieux, des églises et des couvents. Cette sainte horreur, M. About ne l'a pas eue; on ne peut pas tout avoir; l'autre tenait trop de place. Il en a été cruellement puni. Ce qui me prouve que je ne me trompe pas, c'est ce mot d'un éminent académicien : « Ah ! si nous avions su ! »

On peut dire de M. Edmond About que, s'il a payé dans ces derniers temps son tribut aux tristesses humaines, ses commencements furent protégés par toutes les bonnes fées. Ses camarades parlaient de lui comme les stagiaires et les avocats révolutionnaires parlaient, en 1869, de M. Gambetta : un futur grand homme qui serait l'orgueil de sa génération et de qui on pouvait tout espérer. Tel fut à peu près le langage d'un bien bon juge, de M. Guillaume Guizot, qui me fit l'honneur de m'apporter et de me recommander *la Grèce contemporaine*. Dès ces premiers jours, M. About eut trois bonnes fortunes qui, mieux encore que son talent, expliquent ses succès précoces ; il fut chaleureusement adopté par l'excellente maison Hachette, qui ne négligea rien pour le faire valoir. Ses ouvrages de début coïncidèrent avec la création de la bibliothèque des chemins de fer, dont il devint bientôt

le *favori;* et, pour succroît, il se vit ouvrir le feuilleton du *Moniteur universel.* En d'autres temps, c'eût été, pour un littérateur, une assez médiocre tribune. Mais l'Empire, mieux avisé cette fois que ses devanciers, avait eu une idée. Il s'était dit que ses moyens lui permettaient d'offrir à sa clientèle autre chose que les documents officiels, et que, lorsqu'on disposait des millions du budget, on serait bien naïf de ne pas ajouter aux perfections de sa politique l'attrait d'une littérature supérieure à celle de tous les autres journaux. Il me suffira de nommer Sainte-Beuve, Théophile Gautier et Paul de Saint-Victor, pour rappeler que M. About se trouva là en bonne compagnie. Il en résulta que ce jeune débutant eut d'emblée trois publics : le public sérieux et lettré à qui MM. Hachette et Tamplier inspiraient toute confiance, et à qui il suffisait qu'un roman sortît de leur librairie pour mériter reliure dorée et bonne renommée; la foule des voyageurs, se hâtant d'acheter un volume à la gare, le lisant d'un œil assoupi, et ne lui demandant que de ne pas exiger une assez grande tension d'esprit pour aggraver la fatigue du voyage; — et les abonnés du *Moniteur*, employés, chefs de bureau, fonctionnaires, généraux en retraite, intendants et sous-intendants militaires, — de ceux qui traduisent Horace dans leurs vieux jours, — braves gens, hommes graves, qui auraient cru déroger en accordant une minute d'attention à Balzac, à George Sand, à Alexandre Dumas, à Mérimée, à Stendhal, à Charles de Bernard, et qui se pâmaient d'enthousiasme à la

lecture de *Terrains à vendre* et des *Jumeaux de l'hôtel Corneille*.

Ceci peut déjà nous aider à caractériser le talent de M. About et à déterminer le niveau de sa littérature : c'est, à votre choix, une littérature utilitaire, industrielle ou bourgeoise.

Les détracteurs de *la Grèce contemporaine* et de son ingénieux auteur se sont surtout attachés à faire ressortir le procédé peu chevaleresque de ce jeune Athénien de Paris, passant trois ans à Athènes, fêté, choyé par le roi et ses ministres, placé en face de ces monuments, de ces souvenirs, de toute cette poésie vivante au milieu de ces ruines, et répondant à cette hospitalité cordiale, à ces généreux empressements, à cette gloire sacrée pour les lettrés et les artistes, par trois cents pages d'*éreintement*. Encore une fois, restons littéraire. Sans doute, M. About avait dès lors ses raisons pour confondre l'indépendance du cœur avec l'indépendance de l'esprit. D'ailleurs, il n'était pas sorcier. A cette date, à l'aurore de ce second Empire dont il eut plus tard l'honneur ou la prétention d'être le conseiller, l'amuseur et le familier, il ne pouvait prévoir que, grâce à des catastrophes inouïes, il aurait un jour à congratuler des ministres bien pires que ceux du roi Othon, et un gouvernement si peuplé de Grecs, quoique s'exerçant sur les bords fleuris de la Seine, qu'il aurait l'air, en plaidant pour lui, de rétracter ses anciennes satires.

Non ! ce qui nous frappe dans *la Grèce contemporaine*, et ce que la suite n'a que trop prouvé, c'est le

manque absolu d'imagination. En dehors de la question de reconnaissance ou d'ingratitude, de décence ou d'insolence, pour qu'un jeune homme de vingt-quatre ans, nourri de la moelle des grands classiques et du miel de l'Hymette, eût résisté à l'ivresse hellénique au point de ne voir dans les reliques de la Grèce d'Homère, de Sophocle, de Miltiade et de Périclès que les abus de la Grèce de MM. Metexas, Mavrocordato et Coletti, il fallait que son imagination fût aussi sèche, aussi stérile que celle d'un bourgeois de la rue du Sentier. M. About, on le sait, par ses succès trop rapides, ses vivacités de plume et ses allures provocantes, ne tarda pas à se faire une jolie collection d'envieux et d'ennemis. Ce furent probablement ces ennemis et ces envieux — car, s'il y a des pavés à Paris, les ours y sont rares — qui prononcèrent, à son sujet, le nom de Voltaire. On se disait, en effet, dans les groupes normaliens, que ce jeune téméraire n'aspirait pas à moins qu'à être le Voltaire du XIXe siècle. En attendant mieux, il empruntait à son modèle — je ne dis pas son ancêtre — certains traits de physionomie : ce mélange d'obséquiosité et de familiarité que l'auteur de *Mérope* assaisonnait d'un grain d'impertinence pour faire deviner qu'il se croyait le supérieur de ceux dont il n'était pas l'égal ; cette façon d'en prendre à son aise avec les grands de ce monde, qui réussit moins, dit-on, à M. About dans les salons de la princesse Mathilde qu'à Voltaire dans le palais de la marquise de Bayreuth; cette manie de s'immiscer dans les affaires publiques et de

se figurer qu'il suffit d'écrire proprement une page de prose ou une tirade de vers pour être un politique, un financier ou un diplomate hors de pair. Là s'arrêtent les ressemblances. Il est facile de se représenter la fureur de l'irascible singe de génie, si, revenant dans ce monde où il était mieux logé qu'il ne l'est probablement dans l'autre, il eût été appelé à prendre la mesure de son héritier. — « Quels sont ses titres? aurait-il dit. — Eh bien, il a échiné les descendants de Thémistocle, d'Euripide et de Socrate. — Le drôle! Après? — Il a terminé son conte des *Jumeaux de l'hôtel Corneille* par cette phrase digne de *Zadig* et de *Candide :* « Les sardines étaient bonnes, mais les » huîtres s'étaient gâtées en chemin. Ce que c'est que » de nous! » — Le gredin! Après? — Se querellant avec un illustre évêque... — Ah! voyons! —... Il lui a lancé ce trait vraiment voltairien : « Je croyais, » Messeigneurs, que, dans vos mandements, vous ne » vous occupiez que de la grande question des œufs, » du lait et du beurre. » — Le misérable! Après? — Voulant assommer d'un seul coup le gouvernement pontifical et en finir avec les abus de la cour de Rome, il a écrit ce mot charmant, que vous auriez signé : « Le même personnage administre les finances » et les sacrements. » — Assez! assez! Je n'ai pas besoin d'en ouïr davantage. Je retourne auprès de mon ami le diable; mon héritier ne le vaut pas. »

Sérieusement, quand même l'esprit de M. About ne serait pas à celui de Voltaire ce que Gaudissart est à

Talleyrand, il y aurait encore cette énorme différence, que M. About était complètement dépourvu d'imagination, et que Voltaire a eu presque autant d'imagination que d'esprit. C'est par l'imagination que se sont longtemps soutenues ses tragédies d'ailleurs déplorables. Il y a plus d'imagination dans *Tancrède,* dans *Sémiramis,* dans *l'Orphelin de la Chine,* que dans *Cinna* ou dans *Iphigénie en Aulide.* C'est grâce à cette faculté maîtresse que Voltaire a pu, lui, incrédule si raffiné, railleur si impitoyable, trouver l'accent pathétique, le simulacre de l'émotion religieuse, notamment au dernier acte d'*Alzire* ou dans le rôle de *Lusignan;* accent factice, je le veux bien; émotion artificielle, soit, mais communicative, puisque *Zaïre* a mouillé encore plus de mouchoirs que *Denise.* D'ailleurs, ce n'était pas là le vrai Voltaire. Une fois sur son terrain, l'auteur du *Pauvre Diable,* de *Micromégas,* de *l'Ingénu,* du *Mondain,* de *Madame Gertrude,* etc., aurait pu dire de M. About ce que Royer-Collard disait d'un jeune doctrinaire de pacotille : « Vous l'appelez mon élève?... mon écolier tout au plus! » Mettre en regard les noms de Voltaire et de M. About, ce n'est plus une flatterie, c'est une cruauté. Que dis-je? Comparez les nouvelles les mieux réussies de M. About, — *la Mère de la Marquise, l'Album du régiment,* — au moindre récit de Charles Nodier, de Mérimée, de Balzac, de George Sand, de Charles de Bernard, de Dumas, de Jules Sandeau, de Frédéric Soulié, de Gozlan, de Méry, — je ne mentionne que les morts, — à *la Marquise,* à *Séraphine,* à *la Femme*

abandonnée, à *Jean de Thommeray*, à *Diane de Chivry*, à *la Grande Bretèche*, aux *Eaux d'Aix*, au *Vase étrusque*, à *la Chasse au Chastre*, à *la Frédérique*, etc., cette comparaison vous suffira pour reléguer M. About, romancier et conteur, à son véritable rang, infiniment secondaire. Comment en serait-il autrement? Cet homme d'esprit ne possédait aucune des qualités que le roman exige. La passion? absente. L'invention? néant. Pour nous faire croire à ce qu'il racontait, il aurait fallu qu'il y crût lui-même, et c'est ce qui ne lui est jamais arrivé. Il aurait fallu qu'il fût romanesque, au moins la plume à la main; et c'est ce qu'il a toujours évité. Il s'est bien gardé d'être réaliste, de peur d'effaroucher les bourgeois, et il craignait trop de n'être pas suivi par sa clientèle pour mêler à ses narrations un atome d'idéal. Ses premiers contes — les meilleurs — vivent de détails industriels et techniques; le séparateur Bourgade, la plus-value des terrains aux Champs-Élysées, le fourneau économique pour réduire à 200 fr. le prix de la tonne de rails... Encore un peu, il abaisserait le roman, ce franc-tireur de la littérature, au service des fabricants, des mécaniciens, des tapissiers, des ébénistes, des ingénieurs, des droguistes. C'est, au surplus, ce qu'il a fait, dans *le Fellah*, pour le canal de Suez, et, dans *les Échasses de Maître Pierre*, pour le défrichement des Landes; le tout plus richement payé que *la Mare au Diable*, *Colomba* et *le Docteur Herbeau*. Dans ces histoires pour cause d'utilité publique, — et privée, — il y a des chapitres où l'on dirait que

les personnages ont constamment les yeux fixés vers la terre pour y chercher, non pas précisément des truffes, mais des écus de cinq francs. En pareil cas, le roman se venge, comme ces convives qui, mécontents d'être placés au bout de la table, s'esquivent avant le dessert. Il s'est vengé.

Remarquez que je ne parle que de la première manière de M. About, qui est la bonne, et qui se résume dans ces cinq ouvrages : *les Mariages de Paris, la Grèce contemporaine, le Roi des Montagnes, Tolla* et *Germaine. Le Roi des Montagnes*, écrit évidemment en guise de pièce justificative du pamphlet anti-hellénique, est une histoire de voleurs agréablement contée, qui a le tort de commencer comme une charge d'atelier ou une jolie comédie du Palais-Royal, et de finir comme un mélodrame. Or, un mélodrame, sous la plume de M. About, est d'autant moins émouvant, qu'on croit entendre à chaque page le ricanement de l'auteur disant tout bas à ses lecteurs : « Si vous en croyez un mot, vous êtes des imbéciles. » — Chez lui, quand on s'égorge, les meurtres semblent perpétrés avec des couteaux à papier. Cette sensation perpétuelle de l'attrape, de la mystification plus ou moins ingénieuse, nous poursuit à travers tous les récits de M. About. *Germaine* est un tissu d'invraisemblances si énormes, qu'on ne s'intéresse à aucun des personnages. Un conteur habile peut, à l'aide d'une analyse psychologique, — fût-elle paradoxale et subtile, — faire accepter un revirement complet dans

les sentiments de ses héros; mais guérir, de son autorité privée, une maladie de poitrine parvenue au dernier degré de phtisie, se substituer, non pas aux princes de la science qui s'avoueraient vaincus, mais à la Vierge de la Salette ou de Lourdes, qui a fait si souvent rire aux éclats les rédacteurs du *XIXe Siècle*, c'est trop commode! La guérison miraculeuse de Germaine sort d'un gobelet d'escamoteur et non pas d'une officine de pharmacien. Et puis, quoi de plus répulsif que le marché conclu entre le duc et la duchesse de la Tour d'Embleuse, réduits à la misère noire, et un grand d'Espagne archimillionnaire, pour qu'il puisse, en épousant Germaine mourante, légitimer l'enfant né de sa liaison avec une femme mariée?

Les créations de M. About sont des copies, des caricatures, des miniatures, des réductions, des lithographies, d'après des tableaux de maîtres.

Quand *Germaine* parut, il n'y eut qu'une voix pour dire :

« Le duc de la Tour d'Embleuse et madame Chermidy, c'est le général Hulot et madame Marneffe, accomodés par la Cuisinière bourgeoise ». Que dire de *Tolla?* Il est difficile de savoir ce qui, dans ce roman, appartient à l'écrivain français et ce qu'il emprunta aux *Lettres de Vittoria Savorelli*. Ce que nous savons mieux, c'est que la publication de *Tolla* dans la *Revue des Deux Mondes* souleva un premier orage, bientôt suivi de plusieurs autres; si bien que toute cette phase de la carrière de M. About ne fut qu'une série d'accusations violentes, de répliques aigres-douces,

de querelles intestines, où le succès s'absorbait et s'envenimait dans le tapage.

Après *Germaine,* il faut descendre si bas, qu'on se demande si c'est encore de la littérature. Comment un homme si avisé put-il se faire illusion au point d'essayer de la fantaisie? La fantaisie a des ailes, et toutes les histoires de M. About font songer à des moineaux francs dont les ailes auraient été coupées. La fantaisie n'est acceptable que si l'auteur, grâce à un don particulier d'imagination, sait lui créer une atmosphère spéciale où le rêve et le mensonge se confondent avec le réveil et la réalité. Elle n'est plausible enfin que si celui qui veut nous entraîner commence par *s'emballer* lui-même. Autant de conditions, autant d'impossibilités pour M. About. Son sang-froid ne l'abandonne jamais. Il est trop passionnément brouillé avec l'idéal pour faire bon ménage avec le fantastique. Son talent positif, industrieux et rationnel lui interdisait toute aventure dans le pays du *bleu.* Il aurait trouvé moyen de faire marcher un papillon, ramper un cygne et d'atteler l'hippogriffe à l'omnibus de l'Odéon. Aussi, quelles fantaisies, *le Nez d'un notaire, l'Homme à l'oreille cassée,* et surtout l'incroyable *Cas de M. Guérin!* M. Rousse, qui devait répondre à M. About, est un avocat bien habile; mais, en vérité, je crois qu'il lui eût été plus facile de gagner un procès douteux ou de faire acquitter un assassin que de nous présenter comme digne du successeur de Jules Sandeau et du collègue d'Octave

Feuillet le *cas* de cet excellent M. Guérin, devenant *grosse* et *accouchant!*

Quant aux romans ultérieurs de M. Edmond About, — *le Turco, la Vieille Roche, Madelon, l'Infâme, le Mari imprévu*, le *Marquis de Lanrose,* l'*Histoire d'un brave homme,* etc., etc., l'amitié de la maison Hachette a pu leur faire les honneurs d'une seconde édition et même d'une édition *illustrée;* mais, je le demande aux admirateurs et aux amis, ces romans ont-ils mérité d'être classés à un rang quelconque dans cet immense mouvement de production où figurent, depuis vingt ans, les noms et les œuvres d'Octave Feuillet, de Cherbuliez, d'André Theuriet, des Goncourts, d'Émile Zola, d'Ernest et Alphonse Daudet, de Jules Claretie, d'Albert Delpit, de Georges Ohnet, de madame Bentzon, de Ludovic Halévy, d'Erckmann-Chatrian, de Guy de Maupassant, de Flaubert, d'Anatole France, et de bien d'autres? Les adversaires du naturalisme ont-ils jamais eu l'idée d'opposer *la Vieille Roche* à *Nana?* Les détracteurs d'Octave Feuillet ont-ils jamais songé à se prévaloir des beautés de *l'Infâme* pour déprécier *les Amours de Philippe* ou *la Veuve?* Non; beaucoup moins amusants et à peine plus littéraires que ceux de MM. Xavier de Montépin et F. du Boisgobey, ces romans ne comptent pas; c'est ce qu'on peut dire de plus charitable.

Et pourtant, supprimez le roman dans le bagage de M. Edmond About, que reste-t-il? Les pamphlets

ne survivent pas à l'occasion qui les a fait naître et à la passion qui les a dictés. L'article de journal n'existe le matin que pour mourir le soir, et *vice versa*. Le théâtre!... Ici, pour ne pas abuser de mes avantages, je remplace la critique par le souvenir. Lorsque le Théâtre-Français joua *Guillery*, nous fûmes tous étonnés de la solennité qu'il donna à cette *première* de l'ouvrage d'un débutant, arrivé de la veille, sans le moindre chevron dramatique. La présence de l'Empereur, surtout, nous avait fort intrigués. La pièce fut outrageusement sifflée; une de ces chutes à la fois tumultueuses et définitives, qui n'admettent ni appel en justice, ni recours en grâce. Quelques jours après, un de mes confrères me dit : « Voici l'explication de ce qui nous a surpris. About, qui est un enjôleur, avait persuadé à mademoiselle V..., de la Comédie-Française, que sa pièce était un chef-d'œuvre. Mademoiselle V... avait fait passer cette conviction dans l'esprit de M. Gustave F..., qui l'aime en tout bien tout honneur, et qui probablement l'épousera. Gustave F..., fils d'un ministre, avait chaleureusement plaidé auprès de son père la cause du jeune auteur et de sa pièce; enfin le ministre, endoctriné par son fils, avait dit à l'Empereur qu'il s'agissait d'un début excessivement remarquable et que sa présence serait le plus précieux des encouragements pour un écrivain d'un grand avenir. A présent, voici le revers de la médaille, un pendant aux *Ricochets* de Picard. L'Empereur, qui ne s'amuse guère au spectacle, s'y ennuie surtout quand on siffle. Il a

vertement reproché à son ministre de l'avoir attiré dans un guet-apens et exposé à entendre une pièce qui n'avait ni queue ni tête. M. F..., à son tour, a violemment tancé son fils, qui a fait une scène à mademoiselle V..., laquelle a traité About comme le dernier des derniers. »

Pour *Gaëtana*, ce fut une autre affaire. Les étudiants de Paris, les jeunes légitimistes ou républicains de province, qui organisèrent de formidables cabales et huèrent cette pièce inoffensive, extraite de *l'Innocence d'un Forçat*, de Charles de Bernard, ne se doutaient pas qu'ils rendaient un service immense à M. About; le même service que M. Thiers avait rendu à M. Hugo en supprimant *le Roi s'amuse*, et M. de Rémusat à Balzac en prohibant *Vautrin*. Livrée à son innocence et à elle-même, *Gaëtana* serait silencieusement tombée, comme tombent, en automne, les feuilles des platanes du Luxembourg. Elle aurait eu cinq ou six représentations, avec trois cents francs de recette.

Un souvenir encore avant de conclure. On a vanté le patriotisme de M. About. Quelques jours avant le désastre de Sedan, lorsque la partie était décidément perdue, au milieu des premières horreurs de l'invasion et de la défaite, ce patriotisme aurait dû être trop consterné pour se couvrir de paillettes. Or, voici comment nous devinâmes que l'Empereur n'avait plus rien à espérer, pas même la fidélité de certains

invités des Tuileries et de Compiègne. M. About écrivit dans la correspondance d'un journal : « Nos officiers ont des tentes. » Les soldats disent : « Ah ! ce « n'est pas la TENTE qui nous manque, c'est l'oncle. » — Eh bien, lorsque, à quarante-deux ans, en face des douleurs de la France, on a le courage de commettre ce misérable jeu de mots, on n'est ni un vrai patriote ni un véritable écrivain.

Les brillants et bruyants débuts de M. About eurent une légende qui n'était pas tout à fait effacée quand les panégyriques obligatoires et laïques se sont alignés devant son cercueil. De même que l'on avait célébré, dix ou douze ans auparavant, M. Ponsard comme le restaurateur du théâtre français et de l'alexandrin classique, de même on salua M. About comme le sauveteur de la langue française, dangereusement menacée. Permettez ! une langue est toujours menacée, tant qu'il y a de mauvais écrivains. Elle n'est sérieusement entamée que lorsque les mauvais écrivains sont préférés aux bons, ou quand ceux-ci se taisent, découragés par les succès de ceux-là. (Quelle bonne rime à Zola !) De 1854 à 1859, pendant le quinquennat de M. About, il nous semble que la langue française était une vieille fille assez bien gardée. Guizot, Cousin, Villemain vivaient encore, et ne restaient pas inactifs. La prose de *Madame de Longueville* et de *Madame Hautefort* n'a rien à envier à celle des *Échasses de Maître Pierre*. Villemain publiait ses *Souvenirs contemporains*, Guizot ses beaux

livres historiques et philosophiques, Tocqueville *l'Ancien régime et la Révolution*, Lacordaire ses dernières conférences; Montalembert préparait ses *Moines d'Occident*. Le duc Albert de Broglie écrivait son livre, *l'Église et l'Empire Romain au quatrième siècle*, Louis Veuillot battait son plein. Sainte-Beuve reprenait ses merveilleux *Lundis*. Cuvillier-Fleury, Prevost-Paradol, Taine, Silvestre de Sacy, maintenaient glorieusement, dans le *Journal des Débats*, les traditions du beau style. Théophile Gautier et Paul de Saint-Victor réussissaient à être tout ensemble très éclatants et très corrects. *Le Roman d'un jeune homme pauvre* donnait la réplique à *la Maison de Penarvan*... Je m'arrête; le dénombrement serait trop long. C'est quinze ans plus tard, au moment où les insolents triomphes de la démocratie s'apprêtaient à pervertir la littérature comme la société, où nous allions subir l'affreux mélange du réalisme le plus infect et du galimatias le moins français, c'est alors qu'une prose simple, sobre, claire, piquante, aurait pu servir de correctif à la débandade universelle. Mais, ainsi qu'on l'a répété à satiété depuis quinze jours, la politique, dès cette époque, avait enlevé aux lettres M. Edmond About. La politique n'y gagna pas grand'chose, et M. About y perdit.

En somme, la mort de M. About a été un deuil pout sa belle et charmante famille, qu'il aimait tant re dont il était tendrement aimé; un deuil pour l'Académie française, convaincue, un an trop tard, qu'elle aurait mieux fait de ne pas le nommer; un deuil pour

nous tous, chrétiens, profondément attristés, comme notre illustre et éloquent ami M. Caro, de voir une intelligence lumineuse sacrifier la lumière aux ténèbres.

Sa mort n'est pas un deuil pour la littérature.

SOUVENIRS SUR LAMARTINE

Par son secrétaire intime, M. CHARLES-ALEXANDRE.

Mon excellent collaborateur Dancourt a fort bien exprimé, dans un de ses récents *Courriers de Paris*, le sentiment qu'éveille le livre de M. Charles-Alexandre, surtout parmi les survivants de l'époque où Lamartine, jeune, beau, svelte, radieux, éloquent, encore indemne des venimeuses morsures de la politique, nous apparaissait, non seulement comme le plus grand de nos poètes, mais comme la poésie elle-même. Oui, la sincérité dans l'admiration, l'abnégation personnelle dans l'enthousiasme, sont choses trop rares pour ne pas être respectées. La faculté admirative s'en est allée, de nos jours, avec l'esprit de respect. Personne aujourd'hui n'admire plus personne. Lorsqu'il plaît à un de nos modernes *outranciers* de porter aux nues tel ou tel contemporain, regardez-y de près : son idole lui est parfaitement indifférente. Ce qu'il veut, c'est forcer l'attention ; c'est se poser en contempteur des idées reçues,

heureux de terrifier le bourgeois ou de scandaliser l'académicien par l'audace de son paradoxe, persuadé que tous les passants vont le saluer grand homme, si, dans son article du matin, il a sacrifié Musset à Baudelaire ou Mistral à Goupillon (ou Pouvillon, je ne me rappelle plus au juste).

Rien, au contraire, de plus profondément senti que le culte de M. Charles-Alexandre pour Lamartine. C'est une belle âme qui abdique en l'honneur d'une âme d'ordre supérieur. Elle pourrait rayonner peut-être ; elle aime mieux refléter. Ce n'est pas sa faute, si l'éblouissement produit parfois les mêmes effets que l'aveuglement. Exemples : M. Charles-Alexandre nous parle, presque à chaque page, de l'universelle tendresse de Lamartine pour toutes les créatures, — même, ajouterai-je, pour les mauvais poètes qui lui envoyaient des vers, et à qui il délivrait, sans les lire, des brevets de génie, sauf à leur préparer d'effroyables déceptions. Eh bien, le peintre Decaisne, dont j'ai retrouvé le nom dans cet intéressant volume et qui était un des habitués de la maison, Decaisne, avec qui j'ai été intimement lié, m'a souvent conté que madame de Lamartine, digne et sainte femme, ange de dévouement, — ce qui vaut mieux que d'être ange de l'assassinat ou ange exterminateur, — lui avait dit un jour, dans un accès de découragement et de tristesse : « IL N'AIME QUE SES CHIENS. »

Lamartine, dans le prologue de son poétique roman de *Fior d'Aliza*, nous dit qu'il portait son fusil en parcourant la montagne, mais que ce fusil

n'était pas chargé, parce que, de longue date, il avait fait vœu de ne pas tirer sur *un être ayant vie*. Comme c'est bien là un trait caractéristique : la dévotion du superflu aux dépens du nécessaire ! On se ferait scrupule de tuer un perdreau, et on met en branle, le cœur léger, une révolution qui fera couler des torrents de sang !

Mais voici que je m'écarte de mon programme. Le livre de M. Charles-Alexandre m'a si vivement touché, et, çà et là, si franchement ému, je sais tant de gré au secrétaire intime et passionnément fidèle de m'avoir révélé d'admirables vers — inédits pour moi, — de son cher poète, que je m'étais promis, en signe de reconnaissance, de ne pas toucher à la politique. A quoi bon, d'ailleurs ? Quand j'aurai rappelé que, dans sa coupable *Histoire des Girondins*, Lamartine, parti d'un milieu royaliste, aristocratique et catholique, a été plus révolutionnaire que M. Taine, venu de l'extrémité contraire ; quand j'aurai répété que, par cet ouvrage, par ses discours enflammés aux banquets de la Réforme électorale, par son rôle prépondérant dans la néfaste journée du 24 février, il a contribué plus que tout autre à cette révolution insensée, mère Gigogne des massacres de juin, du coup d'État, de l'Empire, de la guerre de 1870, de l'invasion, de la Commune, de la perte de nos provinces, de la troisième République et de cette débâcle des milliards qui, une fois en train, ne s'est plus arrêtée, je n'apprendrai rien à personne. Non ! mieux vaut comparer ou opposer quelques-uns de mes souvenirs

à ceux de M. Charles-Alexandre. J'ai été, une fois dans ma vie, soldat citoyen avec une cartouche citoyenne dans un fusil que je maniais fort gauchement, et une tunique dont la taille remontait aux omoplates, fournie par le vestiaire de la *septième* du *second* de la *première*. Ce fut justement pendant cette phase orageuse, turbulente, factieuse, ruineuse, sanglante, abreuvée de toutes les amertumes des illusions déçues et des espérances trompées, qui va du 24 février à l'élection du 10 décembre. Plus tard, j'ai assisté à la première représentation de *Toussaint-Louverture*, que M. Charles-Alexandre, toujours sous le charme, semble considérer comme un succès, et qui fut un *four* presque aussi noir que le teint du héros. Depuis lors, j'ai constamment suivi de près, sans oser y pénétrer, cette vieillesse qui aurait pu être si belle, assombrie par la question d'argent et le spectre de la dette, répondant par de prodigieux excès de travail aux exigences d'une situation de plus en plus compliquée, jetant dans ce gouffre sans fond — et sans fonds — d'innombrables rames de papier où le génie écrivait une ligne, la nécessité une page et l'urgence un chapitre, — anxieuse, morose, taciturne, morne, besogneuse, lugubre, lamentable, — et que je préfère pourtant à la vieillesse de M. Victor Hugo, millionnaire, acclamé, idolâtré, divinisé, sacré, populaire, adoré, adulé, auréolé, béatifié, pontifiant, confit dans sa gloire, escomptant son immortalité, et accouchant, tous les six mois, en prose ou en vers, d'un galimatias digne de Charenton.

En aucun temps, dans aucun pays, même dans la ville qui possédait le Capitole et la Roche Tarpéienne, il n'y a eu d'exemple d'une popularité plus foudroyante et plus vite foudroyée que celle de Lamartine. C'est que cette popularité était toute en surface, sans profondeur. Dès sa cinquième ou sixième harangue au profit d'une République idéale, fondée sur la vertu, les ouvriers et les gamins de Paris le surnommèrent *Latartine*. Le 25 février, les républicains de la veille et même du lendemain lui savaient gré d'avoir concouru au triomphe de la République et de lui prêter le prestige de son nom, en même temps que les bourgeois, les *aristos* et les trembleurs le remerciaient d'avoir combattu et battu le drapeau rouge. Le 1er mars, ces mêmes bourgeois ne lui pardonnaient plus d'avoir coopéré à l'avènement de la République; tandis que les républicains lui en voulaient de chercher à enrayer le mouvement révolutionnaire. Les uns le rendaient responsable de tout ce qu'il leur enlevait en fait de sécurité, de quiétude, de bien-être, de crédit et de revenus; les autres de tout ce qu'il ne leur donnait pas en fait de jouïssances immédiates, d'omnipotence et d'argent. La réaction était inévitable; elle fut impitoyable. S'il avait été aussi rusé que M. Thiers, il l'aurait prévue et dirigée, ce qui lui était facile en ces heures rapides où les vaincus n'étaient pas encore relevés de leur stupéfiante défaite et où les vainqueurs étaient évidemment décidés à abuser de leur victoire. Au lieu de cela, on le vit fraterniser avec Ledru-Rollin, flatter de sa fine main de

gentilhomme-poète la crinière épaisse et enfumée de Sobrier, de Caussidière et de Flocon; on l'entendit, se grisant de ses phrases, déclarer qu'il conspirait avec le désordre comme le paratonnerre avec la foudre. Dès lors il fut perdu.

Nous savons bien tout ce que l'on peut dire de l'ingratitude de la société, de la mobilité de l'opinion, de l'injustice des partis. La société, comme l'individu, n'est jamais plus sévère, plus injuste ou plus ingrate que lorsqu'elle a tort. C'est sur la poitrine du voisin que nous aimons à faire résonner nos *mea culpa*. Emportée d'assaut par surprise, — surprise que partageaient ses envahisseurs, — la société ne se pardonnait pas d'avoir subi ce que deux heures de sang-froid, de claivoyance et d'énergie lui auraient suffi à conjurer. Ce refus de pardon, elle en aurait été trop incommodée, si elle l'avait gardé pour elle-même : elle le fit retomber sur Lamartine. Le 15 mai 1848, j'étais de garde à la grille du Palais-Bourbon, au moment où l'on ignorait encore si l'émeute ne resterait pas maîtresse du terrain. J'entendis bon nombre de mes camarades, — parmi lesquels de très huppés et de très bien élevés, — s'écrier : « Dire pourtant que c'est ce b... de Lamartine qui nous a fourrés dans ce guêpier! » Pendant ce temps, le pauvre poète montait à cheval pour aller à l'hôtel de ville déjouer le complot ourdi par Louis Blanc; dans ce long trajet, arrêté çà et là par des rassemblements, un silence de glace l'accueillit. Que voulez-vous! il s'était borné à

montrer la Terre promise et Louis Blanc offrait le Paradis.

Les souvenirs de M. Charles-Alexandre le servent mal en ce qui touche aux journées de juin. Lamartine, démodé à droite et à gauche, n'y joua qu'un rôle très secondaire, à peu près nul. J'étais, le 23 au soir, dans la cour de la mairie de la rue d'Anjou (alors 1er arrondissement). La cour était pleine de gardes nationaux et de gardes mobiles. Je n'ai jamais oublié le cri d'enthousiasme qui s'éleva de tous les rangs, lorsque Garnier-Pagès vint annoncer que la commission des Cinq résignait ses pouvoirs entre les mains du général Cavaignac. Ce fut une ovation en sens inverse, à rebours, aussi mortifiante qu'une bordée de sifflets pour l'orateur et ses quatre collègues. Hélas! un de ses collègues était Lamartine. Pauvre Lamartine!

Hâtons-nous de passer sur un autre théâtre. Le mot est d'autant plus juste qu'il s'agit de la Porte-Saint-Martin. M. Charles-Alexandre raconte agréablement la visite de Frédérick-Lemaître et de Michel Lévy à Monceau et la collaboration de Frédérick avec le poète, au quatrième acte de *Toussaint-Louverture*. C'est à l'occasion de ce drame que je fis connaissance avec mon éditeur et ami, Michel Lévy, connaissance destinée à produire plus de livres que de francs. Ce que M. Charles-Alexandre ne dit pas, c'est que ce malheureux Fréderick s'était abominablement grisé le soir de la première représentation; ce qui me sug-

géra ce *mot* déplorable : « Voilà un singulier nègre ! il n'est pas noir, il est gris ! » — Au foyer, je rencontrai Jules Janin, qui me dit avec son bon rire : « Mon ennemi, Hippolyte Rolle, vient de me donner un mot que je mettrai certainement dans mon feuilleton : « C'est une tragédie *provisoire.* » — Quelle soirée ! L'orchestre et l'élégant public des loges furent respectueux. Dans les couloirs, un Joseph Prudhomme de la plus belle eau disait : « Je n'y comprends rien ; mais comment ne pas applaudir l'homme qui nous a sauvés du drapeau rouge ? » — Aux quatrièmes galeries, les gavroches, pour se dédommager de leur ennui, criaient à tue-tête : « La-mar-tine ! La-mar-tine ! » sur l'air des *Lampions*. Ce fut un désastre, mais qui laissa parfaitement intacts le génie et la gloire du poète, de même que *Moïse* n'avait pas arraché une feuille au laurier de Chateaubriand.

Franchissons maintenant un espace de dix années. Encore un souvenir personnel, qui n'est pas à ma louange. L'adversité s'était appesantie sur cette noble tête. Lamartine venait de publier le premier numéro du *Cours familier de littérature,* où tant de belles pages s'entremêlent de tant de jugements improvisés à la légère ; notamment un *éreintement* de La Fontaine, inexplicable sous la plume d'un homme dont la poésie coulait de source. Joseph Autran, que M. Charles-Alexandre a eu le tort de ne pas nommer au premier rang des amis restés fidèles au malheur, et qu'il me permettra de préférer aux Dar-

gaud, aux Boussin et aux Henry de Lacretelle, — Joseph Autran me dit : « Voulez-vous venir dîner chez nous après-demain? Nous aurons Lamartine. » — Mon premier mouvement fut d'accepter avec enthousiasme. Le second fut d'exprimer un scrupule. Je venais de corriger les épreuves d'un article sur ce *Cours familier*, article où, couvrant de fleurs le poète, j'émettais un doute sur ses aptitudes de critique, mais en ayant soin de faire de ce doute un hommage de plus à son génie poétique... Bah! l'article ne devait paraître que le 25 mars. Le dîner était pour le 24. Je capitulai, et je dis *oui*. Le dîner était exquis. Lamartine n'y toucha presque pas. On lui apporta sur un plateau des pommes de terre et une cruche de bière, que tous les convives auraient voulu changer en nectar et en ambroisie. Mais mes remords redoublèrent, quand je m'aperçus qu'il était uniquement préoccupé du succès matériel de son *Cours* et de la question de savoir s'il en retirerait beaucoup d'argent. L'argent! il l'avait traité en esclave. L'esclave devenait son maître. Or lui refuser le sens critique, c'était (si on m'avait lu) risquer d'amoindrir sa clientèle, de diminuer le chiffre des abonnements et de décourager les acheteurs.

J'avais tort, et j'avais raison. Le sens critique manquait à Lamartine. Il ne possédait pas, comme Gœthe, la faculté de se dédoubler, de vivre dans la pensée d'autrui. Il lui suffisait de la sienne, et, franchement, ce n'était pas trop de suffisance. Le critique,

pour remplir convenablement sa tâche, fort peu séduisante d'ailleurs, doit oublier qu'il existe intellectuellement, pour entrer dans une autre intelligence, en sonder le fond et même, si c'est possible, en étudier les dessous. Les dessous! Comment Lamartine les aurait-il vus, lui qui planait trop haut pour apercevoir même les dehors? En politique et en littérature, lorsqu'il ne s'est pas trompé, lorsqu'il a eu des intuitions merveilleuses, — le retour des cendres de Napoléon, la question de régence, etc., etc... — c'est qu'il rencontrait dans les régions supérieures le sujet qu'il avait à traiter, et n'avait pas besoin de se baisser pour en connaître. Pourquoi sa politique, depuis les banquets jusqu'à sa chute, n'a-t-elle été qu'une longue erreur, chèrement payée par lui et par nous? C'est que, pour se renseigner exactement, pour analyser l'âme de ce peuple qui n'était pas le vrai peuple, pour démêler ce qu'il y avait de factice, de décevant et de dangereux dans ces prétendues aspirations populaires, dans ces revendications nationales, dans cet idéal condamné d'avance à de bien laides réalités, il aurait été obligé de regarder en bas. Il aima mieux maintenir son regard à son niveau. Il y contemplait le mirage de sa propre pensée. Il s'y complaisait dans sa propre image. C'était lui, toujours lui, qu'il cherchait et croyait retrouver dans les viles multitudes; heureux et fier, quand il les démuselait, de les voir lui lécher les mains et refusant de comprendre qu'elles ne léchaient les siennes que pour mieux mordre les nôtres. Cet effet d'optique peut coûter des millions

au principal intéressé et des milliards à ses concitoyens; mais il n'est pas donné à tout le monde.

Donc Lamartine fut également dépourvu du sens critique, du sens comique et du sens dramatique, ainsi que le prouvent ses deux tragédies de *Toussaint-Louverture* et de *Saül;* j'ajouterais : du sens pratique, si la littérature avait quelque chose à y voir. Sa comédie se borne à deux jolies épigrammes. M. Charles-Alexandre cite la plus anodine. L'abbé duc de Rohan, en renonçant au monde, en avait gardé, jusque dans ses toilettes sacerdotales, des recherches d'élégance que les railleurs traitaient de féminines. Tous les matins, il se faisait friser par son valet de chambre; ce qui lui valut, sans le brouiller avec Lamartine, le quatrain suivant :

Bon royaliste et bon chrétien,
Fidèle au Roi comme à l'Église,
Je demande au Ciel, pour tout bien,
Que jamais rien ne me *défrise!*

L'autre épigramme est plus piquante. Il paraît que l'ami Nadaud, invité le même jour chez Lamartine et chez la princesse Mathilde, choisit le dîner de la princesse.

Lamartine, qui l'aimait beaucoup, lui décocha les vers que voici :

Ce soir, le vaincu de Pharsale
M'offrait un dîner d'un écu;

Le vin est bleu, la nappe est sale;
Je n'irai pas chez le vaincu;
Mais, si la cousine d'Auguste
M'invite en sa riche maison,
J'accours, j'arrive à l'heure juste...
— Chansonnier, vous avez raison!

De toutes les concessions que le poète fit à sa mauvaise fortune et qui lui valurent les sarcasmes du *Figaro*, une seule m'a trouvé irréconciliable; c'est le : « Tout dise : Ils ont *passé!* » substitué au : « Tout dise : Ils ont aimé! » qui termine l'immortelle élégie du *Lac*. Ce changement, dédié sans doute aux pensionnats de petites filles et destiné à recruter quelques acheteurs de plus au profit du volume intitulé : *Lectures pour tous*, est d'autant plus inexplicable que, dans toute la pièce, il n'est question que d'amour, qu'elle n'existe que par l'amour, et que, pour être conséquent, il aurait fallu supprimer des strophes présentes à toutes les mémoires, et faire dire par l'amant — non, je me trompe, — par le passant :

Passons donc! passons donc! de l'heure fugitive
En passant jouissons!...

M. Charles-Alexandre nous conte ou nous rappelle que madame Émile de Girardin, en dépit ou plutôt à cause de sa vive admiration pour Lamartine, exaspérée de ce changement, disait à ses intimes : « J'aimerais mieux : « Ils ont *fumé!* » La rime serait plus riche et le mot plus moderne! »

Ce ne sont là que les imperceptibles miettes d'un festin royal. Ce qui nous émeut et nous charme dans le livre de M. Charles-Alexandre, ce qui aurait dû désarmer des critiques encore plus acerbes que spirituels, c'est qu'il nous restitue Lamartine, notre Lamartine, que la génération nouvelle, crottée et pourrie de réalisme, tendait à nous enlever, à reléguer, entre Casimir Delavigne et Ponsard, parmi les dieux oubliés. Hélas! oui, les dieux s'en vont et c'est parce qu'ils s'en vont, parce que la religion de l'idéal fait place au culte de la matière, parce que la laideur, la boue, l'ordure servent désormais d'objectif aux imaginations contemporaines, c'est pour cela que l'amoindrissement de Lamartine paraît moins invraisemblable. Volontiers nos iconoclastes feraient de ce pur génie, de cette noble figure, quelque chose de comparable à ces lavandières bretonnes, qui, au lever du soleil, cessent d'être des femmes pour devenir des ombres, s'estomper dans la brume et s'évanouir aux premiers souffles du matin. Si l'on acceptait pour un moment cette comparaison insolente, il faudrait bien vite ajouter que ce n'est pas le lever du soleil, mais l'approche de la nuit, non pas le réveil de la nature, mais l'engourdissement de toutes nos facultés généreuses, qui nous exposerait à voir s'émousser les contours de cette adorable Muse, et sa blanche robe s'effacer peu à peu dans le crépuscule. Encore une fois, pauvre Lamartine! Sa vieillesse lutte contre des misères qui devraient le grandir et le rapetissent. Un sculpteur de talent fait sa statue : elle est ridicule. Il

a pour successeur à l'Académie française un charmeur, un orateur harmonieux comme lui, un politique... poétique comme lui : on ferme la bouche à son panégyriste, et l'éloge du plus grand poète du siècle est frappé d'interdit sous ces voûtes qui ont entendu glorifier MM. Jay, Jouy, Empis, Baour-Lormian, Viennet et Pongerville ! Ah ! félicitons et remercions M. Charles-Alexandre d'avoir rendu à cette mémoire un peu de ce que lui avait pris la fatalité !

Je viens de nommer cet excellent M. Viennet. Au moment où s'organisait la souscription au profit de Lamartine, et où il y avait du tirage, — ce qui convient moins aux souscriptions qu'aux loteries, — je vis entrer l'auteur d'*Arbogaste* dans un salon où l'on causait des embarras d'argent de l'auteur de *Jocelyn :* — « On vient de m'en parler à l'Académie, dit superbement M. Viennet. J'ai déclaré que je ne donnerais pas un sou... Je n'ai que dix-huit mille francs de rente, et je n'ai jamais fait de dettes ! »

— « Oh ! mon cher Viennet, répliqua le marquis de B..., comme vous êtes dans le vrai ! Ce pauvre diable de Lamartine aurait bien dû vous imiter ! »

A présent, laissez-moi vous citer des vers que je ne connaissais pas et qui m'ont fait tressaillir. Le génie et le malheur ont rarement parlé un plus admirable langage. Le comte d'Orsay avait sculpté le buste de Lamartine. « Nous avons, dit le poète, une demi-heure avant le déjeuner. J'ai envie de faire des vers à d'Orsay sur son buste. »

Voici comment il avait rempli cette demi-heure :

Quand le bronze écumant dans son moule d'argile
Lèguera par ta main mon visage fragile
A l'œil indifférent des hommes qui naîtront,
Et que, passant leurs doigts sur ces tempes ridées,
Comme un lit dévasté du torrent des idées,
Pleins de doute, ils diront entre eux : « De qui ce front ? »

Est-ce un soldat debout, blessé pour la patrie ?
Un poète qui chante ? un pontife qui prie ?
Un orateur qui parle aux flots séditieux ?
Est-ce un tribun de paix soulevé par la houle,
Offrant, le cœur gonflé, sa poitrine à la foule
Pour que la liberté remonte pure aux cieux ?

Car, dans ce pied qui lutte et dans ce front qui vibre,
Dans ces lèvres de feu qu'entr'ouvre un souffle libre,
Dans ce cœur qui bondit, dans ce geste serein,
Dans cette arche du flanc que l'extase soulève,
Dans ce bras qui commande et dans cet œil qui rêve,
Phidias a pétri sept âmes dans l'airain.

Sept âmes, Phidias ! Et je n'en ai plus une !
De tout ce qui vécut, je subis la fortune ;
Arme cent fois brisée entre les mains du Temps,
Je sème de tronçons ma route vers la tombe,
Et le siècle hébété dit : « Voyez comme tombe
A moitié du combat chacun des combattants !

Celui-là chante Dieu ; les idoles le tuent ! »
Au mépris des petits les grands le prostituent.
« Notre sang, disent-ils, pourquoi l'épargnas-tu ?
Nous en aurions taché la griffe populaire ! »
Et le lion couché lui dit dans sa colère :
« Pourquoi m'as-tu calmé ? Ma force est ma vertu. »

Va, brise, ô Phidias ! ta dangereuse épreuve ;
Jettes-en les débris dans le feu, dans le fleuve,
De peur qu'un faible cœur, de doute confondu,
Ne dise, en contemplant ces affronts sur ma joue :

« Laissons aller le monde à son courant de boue,
Et que, faute d'un cœur, un siècle soit perdu ! »

Oui, brise, ô Phidias, dérobe ce visage
A la Postérité qui ballotte une image
De l'Olympe à l'égout, de la gloire à l'oubli.
Au pilori du temps n'expose pas mon ombre !
Je suis las des soleils ; laisse mon urne à l'ombre !
Le bonheur de la mort, c'est d'être enseveli !

Que la feuille d'hiver, au vent des nuits semée,
Que du coteau natal l'argile encore aimée
Couvrent vite mon front moulé sous le linceul !
Je ne veux de vos bruits qu'un soupir de la brise,
Un nom inachevé dans un cœur qui se brise...
J'ai vécu pour la foule et je veux dormir seul.

Ce n'est plus Lamartine parlant au comte d'Orsay ; c'est Dante causant avec Michel-Ange.

Après de pareils vers, il faut se taire, même en prose. Si j'avais à résumer mon opinion sur l'ouvrage de M. Charles-Alexandre, très intéressant en somme et fort touchant, et si les livres pouvaient se décomposer comme les gaz, je dirais qu'il y a dans ce volume deux tiers de poésie et un tiers de naïveté ; mais qui sait si la naïveté n'est pas une poésie ?

LETTRES DE LA Mse DE COIGNY

Et de quelques autres personnes appartenant à la société française de la fin du xviiie siècle.

La poésie, quoi qu'on en dise, garde encore un tel prestige, que, lorsqu'on prononce devant nous le nom de Coigny, il nous semble toujours qu'on nous parle de la prisonnière de Saint-Lazare, de *la Jeune Captive*, dont l'étourdissante gaieté ranimait ses compagnes d'infortune, et qu'André Chénier a immortalisée dans ces vers inoubliables :

« L'épi naissant mûrit de la faux respecté,
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore;
Et moi, comme lui belle et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux pas mourir encore.....

» L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'espérance;
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance..... »

Ici j'ouvre une parenthèse; si je ne craignais de commettre une profanation en *corrigeant* André Chénier, je proposerais l'*Alouette* au lieu de *Philomèle;* l'Alouette, bien plus exposée que le rossignol aux filets de l'oiseleur, s'élance en chantant dans l'espace; le rossignol, niché dans un massif de verdure, ne s'élève jamais plus haut que l'arbre ou l'arbuste où il a caché son nid.

Revenons bien vite à *la Jeune Captive*. Hélas! si, de son vivant, cette très jolie Aimée de Coigny ne perdait rien à être vue de près, il n'en est pas de même dans son histoire. Elle aurait fait la joie de M. Naquet, et elle fit le bonheur de bon nombre d'amoureux, mieux tournés que le sénateur de Vaucluse. Elle passait à encourager ou à désoler ses amants tout le temps qu'elle n'employait pas à divorcer avec ses maris. Ajoutons, pour son excuse, qu'elle était, comme on dirait aujourd'hui, une *toquée*. A tout péché miséricorde! Le seul péché que je ne lui pardonne pas, c'est, après avoir commencé par inspirer André Chénier, d'avoir fini par s'éprendre de M. de Jouy. Du poète de *la Jeune Captive* au librettiste de *Guillaume Tell*, quelle déchéance! Mais la pauvre Aimée de Coigny, tour à tour duchesse de Fleury et comtesse de Montrond, ne comptait pas avec les chutes. Je me la figure légère, mobile, rieuse, inconsciente, fantasque, capricieuse, réalisant l'épigramme latine : « Quoi de plus léger que le sable? — Le vent. — De plus léger que le vent? — La femme.

— De plus léger que la femme? — *Nihil.* » — Je dis le mot en latin, afin de braver l'honnêteté.

Toute différente fut l'héroïne de ce livre, véritable chef-d'œuvre de Jouaust, dont je dois un exemplaire à la confiante sympathie de mon éminent et excellent confrère Paul Lacroix : Louise-Marthe de Conflans, marquise de Coigny, mère de la première femme du maréchal Sébastiani et par conséquent grand'mère de l'infortunée duchesse de Praslin. Elle domine ce précieux recueil, rassemblé et commenté avec un soin extrême par un bibliophile étranger, que je crois être un diplomate de haut parage. Elle le domine si bien, que nous voyons à la première page son portrait; et quel portrait! Un visage charmant, d'une régularité parfaite, dont les traits exquis expriment à la fois tout ce que l'esprit a de plus fin, tout ce que la grâce a de plus séduisant. En le regardant, on comprend que cette femme ait été une puissance. Pourquoi faut-il que cette puissance ne se soit pas toujours maintenue dans son vrai domaine, et que, refusant tout ou presque tout à l'amour, elle ait trop accordé à la haine?

Étranger, ai-je dit? A ce titre, l'éditeur de ces lettres, l'auteur de ces notices écrites d'un style si français, a peut-être ignoré certaines susceptibilités, que je n'ose plus, hélas! appeler nationales, mais dont nous ne pouvons nous départir chaque fois qu'on nous ramène vers ces néfastes journées du 6 octobre et du 10 août, vers ces tragédies sanglantes du 21 janvier et du 16 octobre. Marie-Antoinette, qui a eu, de

son vivant, tant d'ennemis, possède encore, près d'un siècle après sa mort, tout un groupe d'*amoureux de la Reine*, et nous sommes tous fiers de nous inscrire sur cette liste consacrée par le malheur et par le respect. S'il est vrai que le mot *faiblesses* a deux sens, — j'allais dire deux sexes, — nous l'appliquerons tant qu'on voudra à Louis XVI, mais non pas à sa royale compagne. Imprudences, oui; étourderies, soit. Malentendus provoqués, d'un côté, par d'innocentes coquetteries; de l'autre, par la perfidie ou la fatuité de courtisans pervertis, habitués ou intéressés à prendre un sourire pour un aveu; d'accord, mais rien de plus.

Ceci posé, nous serons plus à l'aise pour causer librement de la marquise de Coigny. Par son père, le marquis de Conflans, elle était de très haute noblesse, et, lorsqu'elle parsemait sa conversation de sel attique, elle avait le droit de rappeler que ses aïeux comptaient des ducs d'Athènes; mais sa mère, Jeanne Portail, fille de parlementaires, lui fit partager, dès son adolescence, ses préjugés et ses antipathies contre la noblesse de cour. On le sait, les vanités féminines ont toujours été pour beaucoup dans les viscissitudes politiques dont l'Histoire ne nous montre que le dehors. Les femmes ont un art particulier pour faire à coups d'épingle des blessures aussi profondes que les hommes à coups d'épée. Si la Ligue a porté une robe de moine, la Fronde nous apparaît sous une robe d'amazone. Maintes fois, j'ai entendu dire par mes *anciens* que les duchesses et les mar-

quises du faubourg Saint-Germain, en offensant de leurs grands airs et de leurs hautaines ironies les femmes des maréchaux et des généraux de l'Empire, avaient largement contribué au retour de l'île d'Elbe, Vers cette fin du dix-huitième siècle, dont nous retrouvons dans ce volume une image si fidèle et si attristante, à ce déclin d'une société telle qu'on n'en reverra jamais d'aussi coupable et d'aussi charmante, l'influence des femmes se doubla et s'envenima de tout ce qu'y ajoutaient le désordre des mœurs, la hardiesse des idées, le feu croisé des intrigues, l'excitante chaleur d'une atmosphère où se forgeaient d'avance les outils de la Révolution. C'est dans ce milieu que grandit madame de Coigny. Son caractère indépendant, son esprit frondeur, quelques griefs personnels ou de famille, tout la prédisposait à jouer ce rôle dangereux qu'elle inaugura, à Versailles, dans une circonstance bien délicate. Lauzun, dont le nom reste désormais inséparable du sien, Lauzun qui, selon toute apparence, avait dépassé à l'égard de la Reine la limite où l'hommage devient une injure, était tombé en pleine disgrâce. « Il eut pourtant le courage de reparaître au jeu de la Reine, qui ne daigna pas même le regarder ». Naturellement, il n'en fallut pas davantage pour que toutes les personnes présentes traitassent Lauzun comme le loup devenu berger d'un troupeau de brebis galeuses. Seule, la marquise de Coigny « osa causer avec lui et parvint à lui rendre son aplomb et son entrain habituels ».

Ce fut là l'origine d'une liaison qui n'est pas la

moindre curiosité de ce volume : un amour platonique, un roman idéaliste, en 1780, entre un roué de l'espèce la plus hardie et une femme sans autre principe religieux qu'une peur effroyable du Diable, difficile à concilier avec son admiration passionnée pour Napoléon et pour Voltaire. Ne lui arrivait-il donc jamais de confondre l'objet de sa terreur avec ses idoles?

Cette bizarrerie n'est pas inexplicable. La marquise de Coigny avait choisi pour devise : « Ne pas prendre d'amants, parce que ce serait abdiquer. » — On aurait pu lui répondre que cette maxime était bien absolue; que, si on l'acceptait sans réserve, l'histoire et le roman seraient pleins d'abdications. N'importe! Cette devise superbe peut se soutenir. La femme qui capitule risque de devenir l'esclave de l'homme dont elle devient la maîtresse. Elle donne prise sur elle, non seulement à son amant, mais à tous ceux et à toutes celles qui, la sachant vulnérable, savent où il faut frapper pour l'humilier ou l'amoindrir. Elle pourra être encore une charmeuse, une enchanteresse, une sirène, une fée; elle ne sera plus une souveraine, et c'est à sa royauté que madame de Coigny tenait par-dessus tout. Figurez-vous madame Récamier pourvue ou grevée d'un amant : aussitôt Chateaubriand s'enfuit, Ampère s'esquive, Matthieu de Montmorency se signe, Ballanche s'évanouit, et le sanctuaire de l'Abbaye-au-Bois n'est plus qu'un vulgaire boudoir. Figurez-vous madame Sand chaste,

incontinent, l'Académie en masse se précipite à l'inauguration de sa statue, et les immortels chantent en cœur : « Ah ! le beau monument qu'a La Châtre ! »

D'autre part, on peut aisément s'expliquer la résignation du beau Lauzun aux jeûnes de l'amour pur ou de la pudique amitié. D'abord, ce gaillard-là avait une façon de jeûner qui aurait fait envie à Gargantua. Bien différente du chien du jardinier, la marquise de Coigny lui permettait d'être infidèle à condition qu'il ne serait pas exigeant. L'auteur de la notice nous donne la liste incomplète de ses victimes ou de ses conquêtes. Lovelace eût été jaloux et don Juan s'avouerait vaincu ! La grande dame à côté de l'aventurière, l'actrice faisant vis-à-vis à la danseuse ; Perdita, Nigretta, madame Robinson, Illyrine de Morency qui a récemment inspiré un si joli livre à la très spirituelle madame Mary Summer, la comtesse de Rechteren, la comédienne mademoiselle Laurent, la célèbre madame de Buffon, belle-fille du grand écrivain à manchettes, et trop disposée, semble-t-il, à prendre une intrigue d'amour pour une histoire naturelle, etc., etc... Voilà où en était arrivée la société française sous le plus vertueux de nos rois ! Ah ! rendons justice à tout le monde, même aux monstres ! Avouons que Danton, Robespierre, Saint-Just, Marat, Fouquier-Tinville, trouvèrent leur besogne à moitié faite ! Comment ces révolutionnaires, ces terroristes, presque tous partis de très bas, mal élevés, rongés d'envie, corrompus avant d'être scélérats, auraient-ils épargné cette société qui ne s'épargnait pas elle-même ? Comment auraient-ils

respecté cette Reine, minée, depuis quinze ans, par de sourdes inimitiés, livrée par les calomnies de la cour aux haineuses crédulités de la ville, espionnée, surveillée, trahie, dénoncée par ceux qui auraient dû faire cause commune avec elle?

Lauzun et la marquise de Coigny furent au nombre de ces grands coupables. « Lauzun, nous dit l'éditeur de ces *Lettres*, fut-il gagné au parti révolutionnaire par madame de Coigny, ou bien madame de Coigny se laissa-t-elle éblouir et aveugler par les illusions démocratiques de Lauzun? C'est une double question qu'il est difficile d'éclaircir et de résoudre. »

En pareil cas, l'influence est réciproque. Tous deux obéirent à leur passion, tandis qu'ils croyaient parler et agir d'après une idée. Leurs griefs, envenimés par l'orgueil, se déguisaient en opinions et en principes. C'est l'histoire de tous les déclassés, déserteurs de la cause qu'ils devraient servir, serviteurs du parti qui s'étonne de les compter parmi les siens et les accueille d'ordinaire avec un mélange de défiance et de mésestime. Le jour où Lauzun monta sur l'échafaud, le jour où madame de Coigny, apprenant sa mort, versa des larmes amères, ils purent évaluer ce que gagnent les grands seigneurs et les grandes dames à caresser le tigre populaire.

Mais ce n'est pas là ce que ce recueil de lettres et la notice offrent de plus curieux. Pour l'observateur, l'intérêt se concentre sur ces deux êtres admirable-

ment doués, rapprochés l'un de l'autre par une communauté d'amitiés et de haines non moins que par une profonde sympathie, légers de scrupules, supérieurs ou inférieurs à notre morale bourgeoise, vivant de plain-pied avec toutes les excitations sensuelles de la galanterie la plus licencieuse, et se maintenant de leur plein gré dans ces régions idéales où nous sommes habitués à chercher Pétrarque plutôt que Valmont et Laure plutôt que la comtesse de Merteuil. A ne raisonner que d'après les vraisemblances, on pourrait croire que le triste métier d'homme à bonnes fortunes use à la longue toutes les fibres de la *sensibilité,* tarit les sources des sincères tendresses, et rend incapable d'aimer celui à qui on a dit trop souvent qu'on l'aimait. Il devient, à sa manière, une sorte de sultan blasé, avec cette différence que ce n'est pas lui qui jette le mouchoir, que ses sultanes ne pratiquent pas l'obéissance passive, et qu'elles mettent beaucoup de libertés dans leur servitude volontaire. Lauzun, dans ses relations avec la marquise de Coigny, prouva que les extrêmes se touchent. Nous le voyons donner toutes les marques d'une passion vraie, ne pas craindre de descendre à ces charmants enfantillages où se complaisent les novices et les surnuméraires de l'amour, attacher autant de prix à la possession d'une plume noire de héron ou d'une mèche de cheveux, que Buckingham aux ferrets légendaires de la reine Anne d'Autriche. Il part pour l'Amérique. Pendant la traversée, il tombe malade au point de croire qu'il va mourir. Le danger s'aggravant encore par la rencontre

d'un vaisseau anglais qui faillit anéantir la frégate française, « Lauzun avait fait attacher sur son cœur les lettres de madame de Coigny, en ordonnant de le jeter à la mer sans le déshabiller, en cas qu'il fût tué dans le combat. » — Toute la notice est pleine de ces témoignages.

Quant à la marquise de Coigny, elle ne s'écarte pas un moment de ce programme, que Platon aurait pu signer et qu'elle croit nécessaire à la solidité de son empire. Il est évident que son péché mignon, — trop gros pour être mignon, — fut un immense orgueil. C'est l'orgueil qui la fit d'abord rivale, puis ennemie de la Reine; l'orgueil qui lui fit commettre un calembour féroce lors de la désastreuse affaire du Collier où elle prit parti pour l'impardonnable cardinal de Rohan : « La Reine n'a pas le caractère *franc du collier;* » — l'orgueil encore, qui, lorsqu'elle cessa de régner à Versailles pour venir régner à Paris, la jeta dans le monde le plus hostile à la Cour, au Roi et à la Reine, au milieu des frondeurs, des philosophes, des utopistes, des ambitieux, du tiers-état, prompts à glorifier cette patricienne assez dégagée des vanités nobiliaires pour se déclarer la patronne des bourgeois et des plébéiens. Dès lors, quel régal exquis pour cet orgueil, de dominer le grand séducteur sans lui faire aucun sacrifice, de tenir sous le charme cet irrésistible charmeur, de se savoir adorée comme une déesse au lieu d'être aimée comme une femme! Quelle jouissance raffinée de savoir que, pour un regard, un nœud de ruban, une plume, une fleur, ce victorieux donnerait

toutes ses faciles victoires; de reconnaître que ce sentiment nouveau opère en lui une métamorphose, fait de ce roué un romanesque, de ce libertin un chevaleresque, et lui rend cette délicatesse, cette vivacité, cette jeunesse d'impressions, virginité du cœur dont la perte est le juste châtiment de la corruption et du vice!

Et cependant, si nous avions à entreprendre la réhabilitation de cette belle et trop spirituelle marquise de Coigny, — ce que nous interdirait notre culte pour la mémoire de son auguste ennemie, — ce n'est pas Lauzun que nous appellerions à notre aide : c'est le prince de Ligne. Il faut vraiment que la beauté et l'esprit de cette femme aient exercé une bien grande puissance, pour que ce prince-courtisan, dévoué à Marie-Antoinette, un des hommes les plus brillants, les plus spirituels de cette fin de siècle qui a péri d'une hypertrophie d'idées, ait été, lui aussi, son admirateur et lui ait écrit des lettres enthousiastes : « Vous êtes supérieure, sans alarmer personne que les sots. Il y a déjà autant de grands mots à citer de vous, que de bons mots. » « Ne point prendre d'amants pour ne pas abdiquer, est une des idées les plus profondes et les plus neuves. » — (Cette idée devait, en effet, paraître très neuve au prince de Ligne, qui se trouvait en ce moment auprès de l'impératrice Catherine!) — «... Ne voilà-t-il pas qu'on vient me chercher pour un feu d'artifice qui coûte, dit-on, 40,000 roubles! Ceux de votre conversation

(pas les roubles) ne coûtent pas si cher, et ne laissent pas, après eux, la tristesse et l'obscurité, qui suivent toujours les autres; j'aime mieux vos girandoles et vos décorations. »

C'est charmant, mais ce n'est déjà plus du Sévigné, ni même du Voltaire. On sent un peu de recherche, le léger effort d'un homme d'infiniment d'esprit, qui sait que ses jolies lettres seront lues par d'autres yeux que ceux de la belle marquise. A cette date, la *préciosité* n'est plus ce qu'elle était en 1640. Sous Louis XIII, elle mêlait à ses ridicules je ne sais quelle grâce naïve, quelque chose comme un parfum de printemps, une fraîcheur d'aurore, comme le prélude inconscient de la perfection des sentiments, des manières et du langage. En 1782, elle n'est plus que le *bouquet,* la dernière fusée de ce feu d'artifice dont parle le prince de Ligne, et qui redouble ses éblouissements avant de s'éteindre dans la nuit. L'une a pour envers la suprême élégance, l'autre l'extrême barbarie.

J'ai écrit cet article en marge des lettres de madame de Coigny, auxquelles s'ajoutent des lettres d'Aimée de Coigny, ci-devant duchesse de Fleury, puis comtesse de Montrond, et quelques épîtres de madame de Buffon, d'Amélie de Boufflers, duchesse de Lauzun, etc. Les lettres de la marquise sont très remarquables. Elles révèlent un esprit supérieur, une affection sincère, une élévation de pensées dont on voudrait pouvoir faire honneur à une religion plus solide et

plus lumineuse que la peur du Diable. Nous y rencontrons aussi de piquantes anecdotes, des mots fins, des documents intéressants sur cette époque troublée dont les fautes et les malheurs expliquent nos malheurs et nos fautes. Dirai-je qu'elles sont d'un bon exemple? Oui, si l'exemple est ici proche voisin de la leçon. On peut voir là, à travers les prestiges et les séductions d'une grande dame fourvoyée, ce que devient une société sans Dieu, sans foi, sans mœurs, sans autre loi que ses caprices, avec le divorce pour gardien des vertus conjugales et de la famille. Aujourd'hui, sauf le bourreau, qui, j'en conviens, mérite de compter pour quelque chose, — mais qui pourra venir en son temps, — la société officielle nous place exactement sur la même pente : athéisme légal, anarchie morale, pornographie autorisée, divorce souriant à l'adultère... seulement, nous sommes moins bien élevés, et nous avons moins d'esprit.

M. JEAN RICHEPIN

Les Blasphèmes.

Lorsqu'on se trouve en présence d'un casseur de vitres et de vitraux, d'assiettes et de calices, rien ne serait plus maladroit que la colère. C'est tout ce que demande l'auteur d'un livre à scandale. Comme il est sûr d'avoir pour lui l'énorme cohue des libres penseurs, des curieux, des pourceaux d'Épicure et des moutons de Panurge, rien ne manque à son succès, si les gens assez arriérés pour croire en Dieu ajoutent à ce bruit l'explosion de leurs anathèmes. Mais sa gloire n'a plus de bornes et sa joie fait peur, si les défenseurs — ou soi-disant tels — de la religion et de la morale donnent à leurs protestations et à leurs critiques l'expression mélancolique d'une admiration plaintive, et copient en gémissant le mot de M. de Fontanes à propos du retour de l'île d'Elbe : « C'est abominable, et, ce qu'il y a de pire, c'est que c'est admirable ! »

Je viens de lire avec moins d'horreur que de

dégoût les *Blasphèmes* de M. Jean Richepin, et je crois pouvoir prouver que ce prétendu génie n'est qu'une médiocrité tapageuse, gonflée de toutes les vanités de l'homme de théâtre; que cet athéisme n'est pas athée; que cette bravoure n'est pas brave; que cette poésie n'est pas poétique; que cette originalité n'est pas originale.

On a eu le courage d'évoquer les noms de Lamartine, d'Alfred de Musset, de Victor Hugo, et d'affirmer que ce livre hideux serait une date mémorable dans l'histoire de la poésie contemporaine; que, grâce à ce livre, et en rayant d'un trait de plume Coppée, Sully-Prudhomme, Leconte de l'Isle, Brizeux, Laprade, Banville, Gautier, Déroulède, etc., etc., notre siècle poétique allait finir presque aussi bien qu'il avait commencé. Je ferai d'abord remarquer qu'on en disait autant, il y a quinze mois, des *Névroses* de M. Maurice Rollinat, aujourd'hui parfaitement oublié. Puis je vous dirai : je suppose que vous savez par cœur *le Vallon*, l'*Hymne de l'enfant à son réveil*, la *Prière pour tous*, la *Tristesse d'Olympio*, l'*Espoir en Dieu*, l'*Epître à Lamartine*, les *Nuits*... Eh bien, répétez-les tout bas, dans le clair-obscur de votre mémoire; ensuite, à ces vers délicieux opposez... Non, c'est impossible, et voilà la force de ces gens-là! On ne les attaque que dans les journaux qui se respectent, qui respectent leurs lecteurs, et dès lors, en les critiquant, on se sent désarmé; impossible de les citer, et, par conséquent,

d'employer le plus irrécusable des arguments. Les journaux vous parlent sans cesse des affaires d'attentats aux mœurs, qui se qui se jugent à huis clos. La justice humaine, la vindicte publique n'en demandent pas davantage. Mais le huis clos neutralise la critique; il paralyse aussi l'éloge. Je constate en passant, comme un trait caractéristique, que, dans les articles écrits par des plumes habituellement convenables en l'honneur de ces *Blasphèmes*, il n'y a pas une citation. Singulier génie, bizarre chef-d'œuvre, que l'on ne peut goûter qu'en commençant par écarter les jeunes gens, les jeunes filles, les hommes et les femmes de bonne compagnie, ou, en d'autres termes, le véritable public des poètes!

Essayons pourtant; prenons nos plus longues pincettes; fouillons dans le *tas* (c'est un des mots favoris de M. Richepin), et cherchons quelques vers que l'on puisse transcrire sans trop de nausées :

DIAGNOSTIC

« Le front est balafré de plis. Les yeux ardents
Flambent de fièvre et sont noyés de pleurs. La bouche
Fait un trou noir, béant, plein de bave et farouche:
Où la langue ballotte, où se cognent les dents.

» Le ventre convulsé s'enfle, rentre en dedans,
Puis ressort, bossué de nœuds comme une souche,
Et les poumons, crachant le spasme qui les bouche,
S'essoufflent par la gorge en cris durs et stridents.

» Mais quel est donc ce mal, ce coup d'épilepsie
Où l'on râle, écumant, la cervelle épaissie,
Les sens perdus, les nerfs détraqués, où la chair

» Semble un poisson vivant dans une poêle à frire?
Hélas! ce mal, c'est notre ami, c'est le plus cher,
C'est le consolateur des hommes, c'est le Rire! »

Voilà le plus décent de ces sonnets, dont la plupart — le premier, par exemple, *Tes père et mère*, — sont si immondes, que, même après les avoir lus, on ne parvient pas à y croire, et que l'on se demande comment de pareilles ordures ne suffisent pas à déclasser tellement un livre, que la littérature en fasse immédiatement cadeau à la police. Néanmoins, ne craignez pas de me voir recourir aux grands mots de cauchemar, de mauvais rêve, de vision satanique, d'archange rebelle, de Titan foudroyé, d'Ajax révolté contre Jupiter. M. Richepin rirait, et il vient de nous dire en trop beaux vers ce que le Rire fait d'une face humaine, pour que nous ayons envie de gâter par ce *coup d'épilepsie*, par ce *trou noir plein de bave*, par ce *ventre bossué*, par ce *spasme des poumons*, la superbe prestance et la tête de grand premier rôle que nous admirions naguère à travers les hurlements de Nana-Sahib. Non! Je me contenterai d'une métaphore plus modeste à propos de tant d'immodesties. Je suppose que ma mauvaise étoile m'égare, passé minuit, dans un quartier mal famé, et me fasse rencontrer une bande d'ivrognes, de souteneurs, de récidivistes et de filles de trottoir qui, naturellement, me cribleront des plus riches onomatopées de leur répertoire. Voilà l'impression exacte. M. Jean Riche-

pin est à Lamartine, à Victor Hugo, à Musset, à Coppée, à Sully-Prudhomme, ce que M. Gambetta était à Berryer, ce que M. Paul Bert est à Victor Cousin, ce que M. Rochefort est à Prevost-Paradol, ce que Thérésa est à madame Malibran, ce que Clairville est à Molière, ce que Thibaudin est à Canrobert, ce que l'argot est à la langue, ce que la courtisane est aux marquises et aux duchesses du faubourg Saint-Germain, ce que M. Grévy est à Washington, et, pour tout dire, ce que la République de 1884 est au gouvernement regretté, désiré et espéré par les honnêtes gens. La République de 1884! Elle seule — et c'est là un de ses innombrables bienfaits, — a pu rendre possibles l'incubation, l'impunité et le succès d'un pareil livre !

Une des qualités essentielles du génie, c'est la spontanéité; c'est que nous sentions, en l'approchant, qu'il ne pouvait pas ne pas être ce qu'il est. Or rien de moins spontané que ces *Blasphèmes;* rien de moins *vécu.* Tout y est voulu, calculé, artificiel, postiche. L'auteur joue les athées, les échevelés, les révoltés, les blasphémateurs, comme Bocage jouait les Antony, comme Frédérick-Lemaître jouait les Robert-Macaire, comme lui-même il jouerait tel ou tel drame de la Porte-Saint-Martin pour rendre service à madame Sarah Bernhardt. L'athéisme n'a pas coulé de ses veines avec le sang de ses blessures; il s'est posé sur ses joues à l'aide d'une patte de lièvre et d'un pot de rouge. Personne, plus que M. Richepin, n'a été

infecté de ce virus théâtral qui est une des maladies régnantes de notre époque, que l'on retrouve chez le politicien, chez le tribun, chez le beau parleur de café, chez le journaliste intransigeant, chez l'orateur de la salle Graffard, chez le peintre impressionniste, chez l'artiste *raté*, chez le boulevardier *refusé*, chez le débitant de drogues socialistes, chez le *outlaw*, chez le héros de cour d'assises: tous charlatans ou cabotins, tous fanfarons de civisme, d'impiété, de vice, de sacrilège ou de crime!...

Vous, un athée, un athée *pour de bon?* dirai-je volontiers à M. Richepin. Allons donc! Vous, un démon? Mensonge! Un diable d'opéra ou de féerie tout au plus, habillé et équipé par le costumier de l'Ambigu.

« Jean Richepin se trompe, il n'est pas si coupable! »

Il a fait graver sur ses cartes et clouer sur sa porte : « JEAN RICHEPIN, ATHÉE » — à peu près comme les faux nobles qui font peindre sur les panneaux de leurs voitures une couronne de marquis ou de comte, pour se persuader qu'ils sont gentilshommes. Où a-t-on jamais vu un athée plus inquiet, plus agité, plus troublé, plus bourrelé, qu'un croyant en état de péché mortel? Que penser d'un *nihiliste*, c'est-à-dire, j'imagine, d'un sectateur du rien, cherchant, interrogeant, *cognant du poing et du cerveau* (*sic*) à la porte de l'infini, pour savoir si, derrière cette porte, il n'y a pas quelque chose? Vous niez

l'existence de Dieu; soit! mais alors, si Dieu n'existe pas, pourquoi lui lancer, en style de voyou aviné, d'infâmes injures? Insulte-t-on le néant? Outrage-t-on le vide? Tant de colère, tant de bruit, non pas pour rien, mais contre rien! Vous répondrez que vous vous vengez sur ce *Dieu-Zéro* des crimes que l'on a commis, des torrents de sang que l'on a versés en son nom : Prenez garde! Sans doute, les passions religieuses ont fait couler le sang comme les passions politiques, comme les passions populaires, les querelles de peuple à peuple, l'esprit de conquête, les discordes civiles, etc., etc... Mais voyons! A qui persuaderez-vous que les tyrans les plus sanguinaires de l'antiquité la plus reculée ou des pays les plus lointains, les Tamerlan, les Gengis-Kan, les Nabuchodonosor, les Pharaons, les Phalaris, les Mézence, et, plus près de nous, les Tibère, les Caligula, les Néron, les Domitien, se soient préoccupés de l'idée de Dieu en multipliant les exécutions les plus atroces, les plus épouvantables supplices? Est-ce que l'idée de Dieu a guidé les massacreurs de Septembre, les pourvoyeurs de l'échafaud, les assassins des otages? Lorsque la Convention guillotinait Louis XVI et que Louis XVI pardonnait à ses bourreaux, de quel côté était l'idée de Dieu? De quel côté était-elle, lorsque Raoul Rigault faisait fusiller l'archevêque de Paris et que l'archevêque bénissait ses meurtriers? Et, dans d'autres cadres, croyez-vous que Napoléon Bonaparte et ses généraux aient souvent pensé à Dieu en couvrant de cadavres des centaines

de champs de bataille? Croyez-vous que M. Gambetta — dont un républicain vient de faire bonne et décisive justice, — se soit agenouillé devant un autel quelconque — même chinois ou hindou, — quand, pour le bon plaisir de son ambition et de son orgueil, il envoyait à une mort certaine et inutile des milliers de soldats, de conscrits et de mobiles?

C'est pourtant là le fond de la plupart de ces *Blasphèmes*. C'est, notamment le texte de la grosse pièce, intitulée *la Mort des Dieux*, sur laquelle je reviendrai tout à l'heure, et qui est évidemment le morceau de choix dans ce monstrueux étalage. *La Mort des Dieux* est une sorte de poème apocalyptique, encore plus inintelligible que l'Apocalypse; — une hallucination teinte en rouge, où l'auteur se met en scène, — c'est son tic, — enfourche son *dada*, cheval fourbu qui a l'air étique, et aperçoit les dieux mourants, figurés par un soleil sang de bœuf, qui se couche au fond d'un horizon livide et qui, avant de se coucher, s'amuse à compter ses victimes, chiffrées par autant de milliards que notre budget républicain. Voici quelques petits échantillons de cette poésie macabre, qui doit détrôner, non seulement tous les dieux, mais tous les poètes :

« Et le soleil roulait, toujours, plein de furie,
Satisfait du viol, joyeux de la tuerie;
Féroce, *il se léchait les lèvres en riant...* »

Un soleil qui se lèche les lèvres! il faut vraiment

prendre langue avant de savourer de semblables merveilles!

« Derrière lui, criblé de flèches, l'Orient
Flambait comme un brasier dans un poêle de cuivre.
Devant lui, sur le grand chemin qu'il allait suivre... »

Mais alors il ne se couchait pas? Mystère...

« Une averse de *pourpre* en *flux* torrentiel
Mettait un *tapis rouge* au *pavé bleu* du ciel;
Et lui, noyé dans cette atmosphère *écarlate*
Qui servait d'auréole à sa figure *plate*,
Semblait un assassin ivre se prélassant
Dans un lit d'incendie aux *oreillers de sang...* »

Ouf! que dites-vous de ce galimatias? Tout le poème, qui a cinquante pages, est de ce ton. Nous avons même mieux que cela à vous offrir, Athéniens du café Bignon et de la Librairie nouvelle! Mais, ici, je vous prie de me pardonner en songeant que, ayant l'embarras d'un choix immense entre des infamies, des blasphèmes et des saletés, je ne puis choisir que les saletés:

« Des colosses d'airain, chauffés à blanc, le ventre
Raide et tendu, la gueule ouverte comme un antre,
Piétinaient un bûcher croulant, monstre vaincu,
Qui leur léchait les pieds et leur baisait le... (de sac ou de [lampe, à la volonté des personnes.)
Et, bourrés de vivants qui flambaient comme paille,
Gavés, ils digéraient en ronflant leur ripaille,
Buvant une fumée épaisse entre leurs crocs
Dans des mugissements entrecoupés de *rots...* »

Pour la rime, il faudrait *rocs;* mais l'effet serait moins suave pour les lecteurs aristocrates qui, dit-on, font queue à la porte du libraire et achètent, par brassées, cet aimable volume. C'est plus beau, n'est-ce pas, que les *Préludes* et que les *Fantômes?* A bas le romantisme! vive le naturalisme! Richepin *for ever* — et surtout très fort en vers!

Que serait-ce, si je vous racontais *le Cyclope*, et la façon dont Polyphème imite le tonnerre pour prouver qu'il se moque de Jupiter tonnant? Mais assez de concessions pantagruéliques. Restons dans les généralités. Cela sent moins mauvais.

J'ai dit que cette bravoure n'était pas brave. Hélas! la date du livre peut me dispenser de commentaires. Aujourd'hui, sous le régime que subit la France ci-devant chrétienne, ce qui serait brave, ce qui serait hardi, ce serait de déclarer, en vers ou en prose, que l'on croit en Dieu, que l'on est catholique, que l'on fait sa prière, que l'on va à la messe. Là serait l'audace; car, avec ce programme, on aurait contre soi toutes les puissances de la terre, tous les distributeurs de récompenses nationales, tous les arbitres des succès à grands tirages, et même — ô douleur! — on risquerait d'être laissé dans l'ombre par ceux qui, disposant d'une publicité bruyante, en font profiter la littérature du mal, et se croient quittes envers les gendarmes quand ils ont dit aux malfaiteurs; « Quel dommage! Vous êtes si gentils! Pourquoi faire de la peine à petit papa? » — Voilà la hardiesse de M. Richepin devant les hommes. Quant à sa témérité

devant Dieu, je vous ai dit ce que l'on doit en penser. M. Richepin ressemble à ces poltrons qui, à l'approche du danger, chantent à plein gosier ou crient à tue-tête, pour se persuader qu'ils n'ont pas peur.

Cette poésie n'est pas poétique; comment le serait-elle? La poésie a des sources, et vous les tarissez toutes. Vous dites au printemps dans votre langue exquise :

> Ah! ne me parlez pas du printemps! Zut! Assez!
> . . . . Comme c'est drôle
> De revoir ce ténor en *culottes d'azur!*

L'amour? Musset, dans une de ses boutades, l'a traité d'*exécrable folie;* vous, vous le condamnez à se vautrer dans un matérialisme infect qui le déshonore et qui le tue. La jeunesse? lorsque, endoctrinée par vos vers, elle ne voudra plus ni rien aimer, ni rien espérer, ni rien croire, elle n'aura plus vingt ans, elle en aura soixante. Les riantes fictions de la mythologie antique? vous les enveloppez dans la même haine que le christianisme, ou plutôt vous flagellez tous les dieux afin d'avoir un prétexte pour frapper plus fort sur le nôtre. Le passé? vous le supprimez, puisque rien n'a existé avant le 89 poétique dont vous êtes tout ensemble le Mirabeau, le Danton et le Marat. L'avenir? dans votre épilogue, vous vous acharnez à lui interdire même une foi nouvelle sur les ruines des anciennes croyances. La famille? ah! l'on peut voir ce que vous en faites par ce hideux sonnet que vous appelez *Tes père et mère.* La religion

enfin, quelle qu'elle soit, d'Homère ou d'Eschyle, de Sophocle ou de Virgile, de Dante ou de Milton, de Calderon ou de Shakspeare, de Racine ou de Lamartine? vous la représentez comme la pourvoyeuse des bûchers, des échafauds, des charniers, des gigantesques boucheries humaines, comme l'inspiratrice de tous les grands scélérats, de tous les effroyables tueurs d'hommes, en si bons termes avec la mort, que, dans une dernière embrassade, la mort a fini par l'étouffer. Que reste-t-il à votre poésie et à vous? rien. Voltaire lui-même, Voltaire avait dit :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Vous criez, vous : « Dieu n'existe pas, et, s'il existait, il faudrait le maudire! » Réduite à cette extrémité, votre poésie n'est qu'une fantasmagorie au feu de Bengale, une curiosité colossale comme la femme géante, une manière de *great attraction*, plus pimentée que les autres, et, à ce titre, ameutant plus de badauds que n'en a jamais harangués Mangin. Vos Muses, ces nobles Muses, qu'ont respectées les Grecs eux-mêmes malgré leurs complaisances érotiques, sont des êtres sans sexe, sans cœur et sans nom : Furies, Messalines de *lupanar*, poissardes de la halle, ou bien sorcières de ce *Macbeth*, que vous venez de traduire si médiocrement en prose, dédaignant — comme vous dédaignez les dieux, — l'admirable traduction de M. Jules Lacroix!

L'originalité de M. Jean Richepin est ce que je

connais de moins original. Schopenhauer, Max Stirner, Feuerbach, Proudhon, voilà les apôtres de son Évangile, voilà les Pères de son église. Madame Ackermann nous avait déjà seriné la poésie de l'athéisme; mais comme sa tenue était plus correcte, son langage plus sérieux, son accent plus sincère! Quant à la forme, au procédé, au *chic*, c'est du Victor Hugo, pénultième et dernière manière. Cette pièce de gros calibre, — *la Mort des Dieux*, — je la retrouve éparse dans *les Châtiments*, — « IL NEIGEAIT... » — dans *l'Ane*, dans *Religions et Religion*, dans *les Quatre vents de l'Esprit;* c'est la même façon de cheviller avec des poutres, de ficeler avec des câbles, de forger l'alexandrin sur une enclume dont la sonorité accuse le creux, de ruiner l'idée pour enrichir la rime, de faire marcher les strophes en ordre de bataille, de les aligner en des dénombrements infinis, de les essouffler dans un *crescendo* si extraordinaire, que, à la fin, le poète ne sait plus ce qu'il dit et que le lecteur ne sait plus ce qu'il lit. Seulement, l'impiété, tout aussi agressive chez le Maître, se pique d'une sorte de déisme. Chez l'imitateur, elle se hérisse d'athéisme. Mais, comme M. Hugo ne daigne croire en Dieu que sous bénéfice d'inventaire et à condition d'être au moins son égal, comme M. Richepin conclut par ce vers (qui, par parenthèse, est faux) :

Car il N'Y A qu'un Dieu sur la terre, c'est l'homme!

Vous voyez que les différences, en somme, sont imperceptibles. Dans son *Torquemada*, M. Hugo a peint un pape sous les traits d'un bandit. Dans les *Blasphèmes*, M. Richepin a, lui aussi, *son* pape, un peu plus infâme que celui de M. Hugo; car l'imitateur est toujours enclin à exagérer son modèle. O vous que les douces et saintes figures de Pie VII, de Pie IX et de Léon XIII ont souvent consolés des iniquités de ce monde, que dites-vous de ces vers? (Je cite les moins orduriers.)

Quel chemin parcouru, *souvent louche et nocturne*,
Avant l'heure où mon nom sortit enfin de l'urne
Comme un soleil levant sort d'un lac ténébreux!
Que de métiers j'ai faits, et combien de scabreux!
Marchand de drogues, chien de bourreau, condottiere,
Ma mémoire tient plus de morts qu'un cimetière.
Dans l'infamie encore et dans la saleté
J'ai ramassé du pain quand on m'en a jeté.
Mignon de prêtre, amant de courtisane riche,
Valet qu'on bat, filou qu'on pend, joueur qui triche,
Mendiant, proxénète et pamphlétaire enfin,
J'ai su manger de tout pour manger à ma faim...

Assez! assez! Au rideau! On ne critique pas des insanités pareilles : on les vomit. Dans un passage de ce volume qui devrait être, non pas brûlé par le bourreau, mais utilisé dans les *water-closet*, l'auteur, lançant à Dieu (qui n'existe pas) un héroïque défi, semble lui dire : « Si vous existez, prouvez-le-moi en me foudroyant! » Dieu, en épargnant ce mauvais comédien d'athéisme, grisé de vin bleu, prouve une fois de plus sa suprême sagesse. Il faut qu'il y ait

des Richepins pour nous faire mieux savourer le charme de la vraie poésie, comme il faut qu'il y ait des scorpions et des crapauds pour que nous prenions plus de plaisir à regarder les cygnes et à écouter les rossignols.

M. FRÉDÉRIC MASSON

Le cardinal de Bernis depuis son ministère.

La publication et le succès des *Mémoires* du cardinal de Bernis imposaient à M. Frédéric Masson une tâche nouvelle, dont il vient de s'acquitter avec autant de zèle que de talent. Les *Mémoires*, en effet, s'arrêtaient à l'année 1758, c'est-à-dire au moment où le cardinal cessait d'être un favori de la fortune pour devenir un disgracié. Or, s'il existe, dans l'histoire du dix-huitième siècle, un homme plus intéressant, plus aimable, plus digne d'estime, de sympathie et de respect dans la disgrâce que dans la prospérité, c'est le cardinal de Bernis. Il y a là, pour les caractères, une pierre de touche infaillible. Saluer son étoile, sourire à chaque *paroli* d'une heureuse veine, faire bon ménage avec les grandeurs de ce monde, prouver, par l'élégance et la politesse de ses manières, que l'on est *arrivé* sans être *parvenu*, ce n'est pas le plus difficile. Il suffit de posséder les qualités que nul n'a jamais contestées au cardinal, et

qui le préservaient également du découragement dans le début, de l'aigreur dans la lutte, de l'enivrement dans la victoire.

Mais le voilà tombé du ministère, condamné à s'éloigner de la Cour, de Versailles et de Paris. Le voilà exilé. Le 13 décembre 1758, le Roi *qu'il avait voulu trop bien servir*, lui ordonna de se rendre, avant le terme de quarante-huit heures, dans une de ses abbayes. — Eh bien, c'est à ce moment que commence, selon moi, pour ne finir qu'à sa mort, la phase la plus honorable de cette belle et brillante vie. Il ne s'agit plus de savoir si ce cadet de famille, léger d'argent, n'a pas été un peu trop léger de scrupules dans ses rapports avec Louis XV et la sultane favorite; s'il ne s'est pas laissé trop amadouer par les spirituelles et sournoises câlineries du roi Voltaire; si ce titre d'abbé — qui ne signifiait rien alors, ou presque rien, tant que l'on n'était pas au moins sous-diacre, — s'accordait parfaitement avec cet ensemble de jolis vers, de galanteries mondaines, de concessions aux caprices de la main gauche. Non! Le ministre disgracié se trouve en présence de nouveaux devoirs; il saura les remplir sans y mettre ni la négligence du prélat de Cour, ni le pédantisme de la vertu. Chose étrange! Si l'on accepte un instant la légende attachée à cette douce et noble mémoire, il semble que le cardinal de Bernis, gracieux, gai convive, d'humeur accommodante et facile, le sourire sur les lèvres, enclin à voir la vie en rose, ne dût réussir et se sentir à l'aise que sur des chemins semés

de fleurs, dans une atmosphère embaumée, dans un milieu ajusté à toutes les joies humaines. Pourtant suivez-le, avec M. Frédéric Masson, dans cette seconde partie de sa carrière. Peu à peu tout s'assombrit; les jours de bonheur et d'insouciance font place aux jours d'épouvante et de deuil. Un souffle inconnu, violent, sinistre, emporte la nappe des petits soupers. On passe de la comédie, de la fantaisie et de l'idylle au drame et à la tragédie. Les dernières gouttes de lait des bergeries de Trianon vont s'absorber dans un fleuve de sang. Évidemment, dans cette tempête qui se prépare et se déchaîne, il n'y a plus de rôle possible pour ce serviteur d'une monarchie dont les plaisirs ont servi de prélude à ses douleurs, pour ce frivole représentant d'une société condamnée à mort, pour ce disciple de Chaulieu et de Lafare, habitué à caresser des tourterelles, et jeté tout à coup sous les serres des oiseaux de proie.

C'est tout le contraire. Bernis, avant, pendant et après son ambassade à Rome, où il séjourne jusqu'à la fin, sans caractère officiel, sait se mettre en harmonie avec les terribles catastrophes qui se précipitent et s'accumulent. Il personnifie, avec une dignité et une fidélité incomparables, le deuil de la vraie France aux heures fatales où les Français ne peuvent même plus pleurer sans risquer de payer de leur vie chacune de leurs larmes. Il console les saintes filles de Louis XV, qui ne le jugent ni trop profane pour leur piété, ni trop gai pour leurs tristesses. Quand meurt le voluptueux et coupable monarque pour qui

M. Frédéric Masson est peut-être trop indulgent, — ce n'est ni à Paris, ni à Versailles, c'est à Rome, à Saint-Louis des Français, que furent célébrées, grâce à l'initiative et à la magnificence du cardinal de Bernis, les cérémonies funèbres réclamées par la charité chrétienne, complice des miséricordes divines, cérémonies dont l'éclat fut digne de l'antique alliance de l'Église avec le roi, très chrétien *quand même*. Dix-neuf ans plus tard, ce n'est plus à un roi de France, mort dans son lit après avoir trop vécu, que Bernis décerne ces suprêmes hommages. C'est aux martyrs du 21 janvier et du 16 octobre. C'est au couple royal qui l'avait enveloppé dans la réaction contre Louis XV, ses amours et ses amitiés, et dont il aurait eu à se plaindre, si son âme n'avait été aussi inaccessible à la rancune qu'inébranlable dans sa reconnaissance. A cette date, il a déjà un pied dans la tombe, et il donne l'illusion d'un tombeau à ces deux Majestés qui ont tour à tour perdu leur couronne et leur tête. Tandis que la populace parisienne escorte de ses huées et de ses clameurs sauvages la voiture du fils de saint Louis et le tombereau de la fille de Marie-Thérèse, le prisonnier et la captive du Temple et de la Conciergerie ont encore un jour de règne sur les monuments et les ruines de la ville éternelle, qui devient ce jour-là, mieux que jamais, la patrie de ceux qui n'ont plus de patrie, le royaume de ceux qui n'ont plus de royaume. On peut, sans un trop grand effort d'imagination, se figurer que leurs cendres, jetées au vent par la Révolution, viennent se mêler à cette poussière

romaine dont un saint pape a dit que l'on n'avait qu'à la remuer pour en extraire de quoi remplir des milliers de reliquaires; mais je cède la parole à l'historien du cardinal :

« Il veut faire à ce Roi, dont la chaux du cimetière de la Madeleine dévore le corps décapité, de royales funérailles. Il attend que le pape ait célébré, le 23 septembre, à Monte-Cavallo, les obsèques solennelles; il attend jusqu'au 12 novembre. C'est la dernière fonction à laquelle il assiste ; c'est la dernière cérémonie qu'il ordonne. Il la veut digne de ce long ministère dont la splendeur a étonné l'Europe, digne de la France ancienne dont il peut à bon droit se dire le représentant... »

Il faut lire cette page et les suivantes, où M. Frédéric Masson a excellemment réussi à nous communiquer quelque chose de l'émotion religieuse que dut ressentir le cardinal presque octogénaire, en devenant ainsi, sans mandat déterminé, l'interprète de l'ancien régime qui allait disparaître contre le nouveau qui s'inaugurait par des crimes. Là, Robespierre et Fouquier-Tinville ; ici, Bernis, Mesdames de France, le Souverain Pontife, le Sacré Collège, les Français émigrés, la noblesse romaine. Oui, M. Frédéric Masson a dit vrai : représentant de l'ancienne France ; mais entendons-nous ! Non plus de cette France futile, coupable, imprévoyante, endoctrinée par Voltaire, ardente au plaisir, rebelle aux sinistres présages, qui

avait peut-être mérité ces expiations effroyables, mais de la France voilée de deuil, purifiée par la douleur, régénérée dans le sang et dans les larmes, inclinée sur des tombeaux, et ne gardant de son passé que le droit d'inscrire sur ces pierres tumulaires l'épitaphe de ses grandeurs. Dans cette journée solennelle du 12 novembre 1793, Bernis fut plus grand poète qu'il ne l'avait été dans ses vers; poète à son insu et sans le vouloir; ce qui n'est pas la plus mauvaise condition pour arriver à la vraie poésie.

On médit des esprits légers; c'est le droit des esprits lourds. Il faut avouer pourtant que la légèreté a quelquefois du bon, quand elle s'allie, chez un homme bien né et bien élevé, à la délicatesse des sentiments, à la généreuse passion de l'honneur. — « Il y a des femmes, a dit George Sand, qui succombent dans leur force; il y en a d'autres qui résistent dans leur faiblesse. » — Madame de Staël, dans son roman de *Corinne*, remarque que son héroïne, délaissée, torturée, martyrisée par Oswald, type de l'amour sérieux et profond, ne retrouve auprès d'elle, pour la consoler en ses jours de détresse et d'abandon, que le comte d'Erfeuil, dont la légèreté et l'étourderie françaises l'avaient d'abord offensée. *Fluctuat, nec mergitur*, cette devise de la ville de Paris, qui n'est plus désormais qu'une ironie amère, pourrait s'appliquer aux hommes dont je parle. Dans les circonstances ordinaires, lorsque les grands ressorts de la conscience et de l'âme ne sont pas en jeu, ils flottent, ou ils ont l'air de flotter : peu s'en faut qu'on ne les

croie abandonnés au courant, destinés à suivre le fil de l'eau, comme la feuille tombée des saules de la rive, comme le roseau coupé par les rafales de novembre. Mais vienne le coup de foudre ou l'orage, que le gentil ruisseau qui les entraîne se change en fleuve ou en torrent, ils ne sont pas submergés; ils surnagent, pendant que les caractères plus graves et plus pesants font de déplorables plongeons.

Rien de plus curieux que le chapitre où M. Frédéric Masson et le malheur des temps mettent en présence deux cardinaux d'origine, d'éducation et de physionomie bien différentes : Bernis et Maury. A ce moment, — décembre 1791, — Maury était bien plus *à la mode* que Bernis auprès des émigrés français et des Romains. Il avait été le plus éloquent et le plus véhément des orateurs royalistes à l'Assemblée Constituante. L'arène révolutionnaire, alors même que l'on n'y entrait que pour la maudire, s'arrangeait parfaitement de ce que Maury, *hurlant avec les loups,* mêlait d'un peu trivial et parfois d'un peu grossier à ses discours, à ses boutades, à ses saillies. Il avait emprunté à ses adversaires, afin de les mieux combattre, quelques-unes de leurs audaces, de leurs violences et de leurs licences de langage. Ses passions mêmes et ses mœurs faciles, qu'il négligeait de mettre d'accord avec ses principes, se ressentaient de cette chaude atmosphère où les boudoirs touchaient de trop près aux clubs pour conserver leur discrète élégance et leur parfum de bonne compagnie. « L'ar-

rivée de l'abbé Maury, nous dit M. Frédéric Masson, rejette encore plus dans l'ombre la figure de Bernis. Défenseur du Saint-Siège dans l'affaire d'Avignon, ambassadeur officieux, sinon officiel, des Princes, cardinal réservé *in petto* dans le même consistoire où la démission de Loménie avait eté acceptée, Maury devait avoir, aux yeux des Romains, un autre prestige que Bernis. Avant qu'il arrivât, son portrait était partout, jusque dans le cabinet du Pape ; le cardinal Zelada lui avait offert son palais pour demeure. Mesdames étaient enthousiasmées. Maury sut profiter de tout cela. Il ne se donna pas même la peine de témoigner à Bernis les égards les plus ordinaires. Qu'avait-il besoin de ce vieux radoteur ? Maury annonçait le triomphe des royalistes, le rétablissement de la religion, la restitution d'Avignon. Bernis croyait que le parti de la République pourrait bien devenir le parti dominant, qu'il donnerait la guerre civile et religieuse, et ne se soutiendrait que par les dévastations et les rapines... On ne pouvait pas hésiter. Tout Rome s'affola de celui qui lui promettait ainsi un triomphe immédiat. »

Mais voici qui peut sembler plus caractéristique, quand on songe aux derniers chapitres de la vie du cardinal Maury. Survient la grande question des évêques et curés assermentés, et de leur excommunication. « Maury, au nom des évêques émigrés, sollicitait avec une ardeur fiévreuse l'excommunication immédiate des assermentés. Bernis soutenait qu'il fallait

tonner beaucoup, mais bien prendre garde à foudroyer, éviter toute démarche irrévocable, bien choisir son temps et les circonstances ; car ce coup de canon servirait de prétexte pour pousser à l'excès les persécuteurs sans changer les cœurs et les esprits. »

La suite des événements montra lequel des deux était bon prophète. Mais ce qui rend plus piquants cet antagonisme et ce contraste, ce n'est pas le zèle plus ou moins sincère déployé par Maury pour obtenir du Pape l'excommunication des évêques et des prêtres assermentés et pour flatter les trompeuses espérances des émigrés. Nous savons que les vaincus sont enclins à l'intolérance, que le secret dépit de n'être pas les plus forts cherche un dédommagement dans une satisfaction de vanité, et que l'honneur de rester fidèles à la cause perdue leur paraîtrait incomplet ou mal récompensé, s'il ne s'y joignait une revanche idéale contre leurs vainqueurs. D'autre part, tous ou presque tous nous avons été témoins de ces trésors d'illusions que nos amis opposaient à leur défaite, qui charmaient leur longue attente, et qui les préparaient à considérer comme une désertion, — presqu'une félonie, — toute prédiction contraire à leur espoir. Lorsqu'on voit Maury si acharné contre la constitution civile du clergé, on ne peut s'empêcher de songer au schisme qui marqua les dernières années du premier Empire, et qui rencontra, chez Maury, une complaisante adhésion. « Delille a tellement peur, disait Michaud, qu'il accepterait une pension de cent mille francs. » — Peut-on dire que Maury eut peur

de Napoléon, et que cette peur passablement contagieuse lui fit accepter, en désobéissant au Pape et à l'Église, l'archevêché de Paris? Non, car il aurait pu rester dans son diocèse de Monte-Fiascone, et, d'ailleurs, Maury n'était pas poltron. Mais il s'ennuyait loin de Paris ; il n'avait pas assez de vertu pour soutenir ses croyances, et peut-être pas assez de croyance pour affermir sa vertu. Vers cette époque, une duchesse d'ancien régime, égarée, un vendredi soir, dans les salons des Tuileries, et voyant le cardinal Maury manger une aile de poularde, s'écria : « Voilà donc les libertés de l'Église gallicane ! » hardiesse qui fut immédiatement suivie d'un tel accès de frayeur, qu'elle s'enfuit et ne reparut plus chez le tyran. Une autre duchesse, d'origine plus récente et d'aspect plus affriolant, raconte dans ses *Mémoires* — (c'est la duchesse d'Abrantès) — que, un soir, dans ces mêmes salons des Tuileries, elle avait très chaud, quoique fort décolletée; le cardinal Maury arracha une rose à un magnifique bouquet qui trempait dans une coupe de vieux Sèvres, s'approcha en tapinois de la belle duchesse, et glissa la rose mouillée dans son corsage où perlait une goutte de sueur : « Monseigneur, lui dit-elle, ce que vous faites-là n'est pas SAIN du tout ! »

Voilà l'homme, avec ses disparates qui expliquent ses défaillances ! Son tempérament plébéien perçait à travers ses opinions royalistes ; il procédait par soubresauts, contradictions et dissonances, qui mirent en

désaccord ses commencements et sa fin ; il lui fut plus facile d'être énergique que conséquent, de lutter que de persister. Nature batailleuse et bouillante, il fut intrépide en face d'une majorité menaçante, d'un danger palpable, d'une multitude furieuse, qui tenaient en arrêt ses instincts militants. Il fléchit lorsque, replié sur lui-même, n'ayant plus d'ennemis à combattre, condamné à une sorte de désœuvrement contemplatif, sa conscience, sa foi, le sentiment du devoir et le désir de mettre de l'unité dans sa vie, ne lui suffirent plus pour résister aux tentations du luxe, des grandeurs, des plaisirs, aux séductions impératives de Napoléon Bonaparte. Chez le cardinal de Bernis, quelle différence ! Comme tous les traits de cette figure se fondent dans un harmonieux ensemble ! Par quelles gradations imperceptibles, sans secousses, sans tons heurtés, toujours d'accord avec la situation et avec lui-même, nous le voyons passer de l'extrême pauvreté aux premières caresses de la fortune, de la vie mondaine à la vie épiscopale, des faveurs préliminaires au faîte du pouvoir, des prestiges et des glorioles du ministère aux rigueurs de la disgrâce, de la Cour à l'exil, de Versailles à Vic-sur-Aisne, de la richesse à la ruine, des entraînements de la jeunesse aux graves conseils de la maturité, aux austères leçons de la vieillesse ! Dans cette seconde phase de sa carrière, que M. Frédéric Masson retrace en historien supérieur, il garde de son passage aux grandes affaires une expérience, une mesure, une dextérité, une clairvoyance, une aptitude à découvrir

les *en-dessous* et à reconnaître les visages sous les masques, où se combinent la sagacité du prêtre, l'élévation du gentilhomme, la finesse du diplomate, et qui rendent d'immenses services à son Roi, à son pays et à l'Église. J'ai négligé — non sans dessein peut-être — de regarder de trop près les épisodes que M. Frédéric Masson a débrouillés et élucidés au moyen de documents authentiques, puissamment aidé par les riches archives de la maison de Bernis et par le concours des membres de cette noble famille. Après les cinq ans consacrés à l'archevêché d'Albi, où ses diocésains conservèrent longtemps le souvenir de ses bienfaits et de ses œuvres, vous verrez se succéder dans ce livre, dont l'intérêt ne languit pas un instant, la mort de Clément XIII, le Conclave de 1769, les conflits de la France et de l'Espagne, les négociations relatives à la suppression des jésuites, les portraits de Clément XIV, de Pie VI, de Choiseul et des hommes d'État de cette époque. La suppression des jésuites, ainsi qu'on devait s'y attendre, est le point culminant, et, comme l'on dit dans l'argot actuel, le *clou* de cette partie de l'ouvrage ; mais à ce clou on risque de s'écorcher les mains. Cet événement a eu trop d'importance, il est trop étroitement lié au pontificat de Clément XIV, il a trop passionné les contemporains de Bernis et donné à Bernis lui-même trop de souci, pour qu'il fût permis à son biographe de le passer sous silence. Mais nous, à quoi bon ressusciter des querelles mortes ? A quoi bon fouiller des cendres éteintes et rouvrir des plaies cicatrisées ? Ce n'est pas sous les

mains bénies de l'héroïque soldat de Pampelune et de sa postérité spirituelle que saignent aujourd'hui nos blessures. Si, en 1769, les jésuites furent signalés comme ennemis des gouvernements, nous savons quelle est l'odieuse parodie de gouvernement qui les traite en ennemis. Nous savons quelle est la secte dangereuse, impie, exécrable, que les jésuites combattent vaillamment, et dont la sape clandestine poursuit sans relâche son travail de démolition sociale.

L'essentiel — et c'est ce que M. Frédéric Masson a parfaitement compris, — était de recomposer la physionomie du cardinal de Bernis, telle qu'elle s'est maintenue dans les situations et les circonstances les plus diverses. Les dernières pages du livre la résument et la font revivre d'une façon si juste et si vraie, que notre esquisse reste bien inférieure à ce portrait. Le cardinal nous y apparaît avec ses défauts qui sont charmants, ses qualités qui sont éminentes, et ses vertus qui se fortifient et se précisent à mesure que l'adversité l'éprouve et que la vieillesse l'avertit; magnifique et généreux, alors même qu'il est assez ruiné pour avoir le droit d'être économe; bienfaiteur de sa famille, sans qu'on puisse l'accuser ni d'exagérer le népotisme, ni de prélever sur la fortune publique de quoi enrichir les siens; hospitalier de cœur et d'âme, tantôt, pendant les jours de soleil, pour tous les princes et tous les grands seigneurs de l'Europe; tantôt, aux heures néfastes, pour les proscrits, les émigrés, les pauvres prêtres qui, recueillis et réchauffés par cette âme si française, ne

peuvent plus se croire tout à fait exilés; — profondément sensible — et ici je copie M. Frédéric Masson, — « au charme exquis des amitiés féminines »; signe infaillible, non pas de la facilité des mœurs, mais de la délicatesse des sentiments. Au déclin de la vie, au premier frisson du soir, l'homme qui a *mal aimé* les femmes ne sait plus que les haïr et les calomnier, ou offrir en sa personne le type incorrigible et affreux du vieux libertin. L'homme qui a aimé les femmes comme des êtres supérieurs à nous, d'une nature plus délicate et plus fine, se console de vieillir en songeant que ces amitiés, n'ayant plus de malentendus, n'en auront que plus de douceur. Enfin, — et ce n'est pas le trait le moins caractéristique, — Bernis a été surtout d'ancien régime par son culte pour la Royauté. Volontiers, il eût dit, comme Job, lorsque Louis XV eut remplacé pour lui les jouissances du pouvoir par la disgrâce et l'exil : « Le Roi m'avait donné ces biens; il me les a ôtés; que Sa Majesté soit bénie! » Cette religion royaliste, que les influences de notre siècle ont peu à peu affaiblie, et qui a définitivement disparu, le 24 août 1883, dans un pli de drapeau, au fond d'un cercueil fleurdelisé, explique ce que nos idées modernes hésitent à comprendre. Aujourd'hui, si M. Grévy avait une maîtresse (pauvre femme!) et si un de nos évêques s'inclinait devant elle, ce serait un ridicule et un scandale. Il y a cent quarante ans, ce n'était pas la même chose. La personne du Monarque était, pour ses fidèles, tellement sacrée, qu'elle consacrait, à leurs yeux, jus-

qu'à ses péchés et ses idoles. La morale s'absorbait dans l'esprit de respect. A présent, l'esprit de respect n'existe plus. Demandez aux républicains ce que la morale y a gagné !

ALMANACH PROVENÇAL

Pas n'est besoin d'être Boccace et de lancer les belles dames dans de galantes aventures, pour savoir qu'un rayon de soleil et de gaieté ne messied pas en ces temps de détresse et de douleurs intestines, où les imaginations sont encore plus malades que les corps.

Depuis trois mois, le Midi, loin de se lever, ne demandait qu'à se coucher. Nous ne mourions pas tous; mais tous nous étions frappés de l'idée que notre voisin allait mourir. On remarquait, malgré la saison, l'absence des tourterelles. Les sœurs et les filles de Mireille fuyaient les fils et les frères de Vincent. Plus de melon, partant plus de facilité dans les relations sociales. Les admirables fruits de notre Provence, figues, pêches, prunes et abricots, étaient proscrits comme ne l'est pas le roman naturaliste, sous prétexte que leur morale était encore plus relâchée. L'excès des précautions officielles et administratives ajoutait aux rigueurs de l'épidémie. Nous ne pouvions sortir de la ville pour aller visiter un ami, sans être

soumis, en rentrant, à des aspersions phénologiques, aussi désinfectantes que désagréables. Les mauvaises langues prétendaient que nos préfets, maires, adjoints, et docteurs de la loi, exagéraient le mal afin d'opérer la métamorphose du microbe en ruban rouge. C'était pitié de voir nos braves jardiniers de Saint-Rémy, de Château-Renard et de Barbentane, forcés de consommer leurs produits au lieu de les vendre, sauf à justifier par un cas de plus l'interdit qui les ruinait. Cette fois, comme dans les invasions précédentes, on a pu voir quels torrents de lumière l'instruction laïque répandait dans les masses populaires, et combien nos sages législateurs avaient eu raison de créer ou de maintenir le suffrage universel. Un bon citoyen, électeur huppé, ami du maire, s'écriait sur la place publique : « Notre maire! voilà un homme! On lui avait envoyé la malle du choléra; pas si bête! Il a refusé de l'ouvrir! »

Et le nouveau genre de suicide inauguré par le fléau! L'histoire est authentique, et Roumanille en a tiré un merveilleux parti. Dans un de nos villages provençaux dont chaque habitant peut se vanter qu'il y a eu un feu d'artifice à sa naissance, vivait, soupirait et gémissait le jeune Jean-Pierre, encore plus naïf que ses compatriotes. Les naïfs sont les vrais amoureux, et Jean-Pierre aimait éperdument la jolie Mianne, dont les parents étaient inexorables. Désespéré de leurs rebuffades, le pauvre *inamorato* se décida à en finir avec la vie. Mais comment sortir de

cette vallée de larmes? Se noyer dans la Durance? Non; la Durance était à sec et Jean-Pierre aurait été obligé d'y porter la quantité d'eau suffisante; d'ailleurs, il ne savait pas nager. Se jeter d'un quatrième étage sur le pavé? Non; il n'y avait dans le village, ni pavé, ni quatrième étage; et puis Jean-Pierre se souvenait qu'il était tombé un jour du haut d'un mûrier, et que sa chute l'avait fort endolori. Se pendre à l'arbre le plus voisin? « Non; on dit, pensait-il, que les pendus tirent la langue, et je ne veux pas avoir l'air de tirer la langue à Mianne, si elle vient pleurer sous l'arbre après ma mort. Me faire sauter la cervelle d'un coup de revolver? Impossible; j'ai beaucoup de cervelle, mais je n'ai pas de revolver. M'empoisonner avec des champignons? Encore moins; je connais trop bien ceux qui empoisonnent pour pouvoir m'y tromper... »

Tout à coup, une idée lumineuse sillonna cette intelligence qui ne demandait, pour battre son plein, que les leçons de la douleur et de l'amour. Il rencontra sur son chemin le riche Simon Fougasse, le père de sa chère Mianne. L'œil morne et la tête baissée, furieux et consterné tout ensemble, Simon ramenait une charretée de fruits magnifiques, auxquels le douanier et l'alcade avaient refusé l'entrée de la ville. Il y en avait de toutes les espèces, et de si appétissants qu'on n'aurait pas dit du veau; des melons blancs et des melons jaunes, fondant comme la neige au soleil; des pastèques à la chair rose, donnant

envie d'avoir soif pour en manger et en boire; des brugnons, des prunes de reine-claude, des grappes de raisin-muscat qui semblaient rapportées de la terre promise; des figues, comme vous n'en verrez jamais à l'étalage de Chevet, etc., etc... Et tout cela, tous ces bienfaits de la bénédiction du bon Dieu, condamnés à pourrir dans un coin de la grange, parce qu'une police sans entrailles — ou plutôt avec trop d'entrailles — les avait jugés plus dangereux que des anarchistes! En apercevant l'infortuné Jean-Pierre, Simon Fougasse lui dit, sans y entendre malice : « Tiens, mon garçon, je ne te donne pas ma fille; mais je te donne, si tu veux, tout ce qu'il y a sur cette charrette, » Ce fut le trait de lumière. — « Accepté! » répondit Jean-Pierre, qui ajouta *in petto :* « Voilà le suicide que je cherchais! » — Alors on assista à un spectacle étrange et macabre; pareil à un Gargantua frugivore, le jeune homme mordait à belles dents sur les melons et les pastèques. Des grappes de raisin, des pyramides de figues disparaissaient dans son large gosier, sans qu'on sût ce qu'elles allaient devenir. C'était, de minute en minute, une hécatombe de beurets blancs, une Saint-Barthélemy de brugnons, un balthazar d'alleberges. Comme la scène se passait dans la rue, il y eut bientôt un énorme rassemblement. Les femmes, qui ne sont jamais les dernières quand il s'agit d'un drame à sensation, entouraient la charrette avec des *hélas!* des *holà!* des: « Tu es fou! » des : « Tu veux donc te tuer? » auxquels Jean-Pierre ne répondait qu'en

redoublant d'appétit. Il en était à sa vingt-septième reine-claude, lorsqu'il vit accourir Mianne, pâle, échevelée, haletante, la coiffe au vent. « Malheureux! criait-elle, nous sommes-nous donc aimés pour des prunes? » sans se douter qu'elle copiait Alphonse Daudet.

Mais, ô prodige! plus Jean-Pierre absorbait de ces fruits gonflés de microbes, plus sa figure s'épanouissait dans un sentiment de bien-être; un sourire de contentement errait sur ses lèvres. Jamais ses bonnes grosses joues n'avaient paru aussi roses et aussi fraîches. A chaque nouvelle tranche de melon, il s'attendait à une tranchée, et la tranchée n'arrivait pas. Mianne tendait ses mains suppliantes vers son père, attentif à l'air de béatitude qu'exprimait le visage du patient. Il avait son idée. Quand Jean-Pierre eut consommé à peu près la moitié de cette *charge* qui eût suffi au dessert d'une centaine de bourgeois, Simon Fougasse arrêta la consommation par ces paroles paternelles : « Assez! je te reprends mes melons; mais je te donne ma fille! »

Le lendemain matin, — Jean-Pierre avait passé une nuit excellente et dormi sur ses deux oreilles, — Simon fit atteler sa carriole, prit avec lui son futur gendre, et se dirigea vers la ville. Il alla droit chez le maire, lui présenta Jean-Pierre, qui désormais allait lui servir de réclame vivante, et, après avoir raconté l'anecdote de la veille : « Vous voyez bien, monsieur le maire, ajouta-t-il, que tout cela, c'est des *craques* inventées par des gens qui veulent ruiner

nos pauvres villages. Les bons fruits n'ont jamais fait de mal à personne. Dieu ne les a pas créés pour les changer en poisons!

Le maire, qui, au fond, était un bonhomme, et qui, en outre, possédait un verger sur le même territoire que Simon Fougasse, répondit après un moment de réflexion : « Allons! si c'est comme ça, je lève l'interdit! »

Jean-Pierre et Mianne sont mariés depuis quinze jours. Les plus beaux fruits du jardin de Simon Fougasse figuraient au grand repas qui suivit la cérémonie; mais on remarqua que, ce soir-là, Jean-Pierre en mangea fort peu. Peut-être se disait-il qu'une orgie de melons pouvait très bien se combiner avec une idée de suicide, mais moins bien avec une nuit de noces. »

Quoi qu'il en soit, dans cette atmosphère alourdie par la canicule, assombrie par de sinistres rumeurs, saturée de prescriptions hygiéniques, Roumanille, plus vaillant que jamais, entouré du groupe fidèle des poètes et des prosateurs provençaux, préparait la trente et unième année de son *Almanach;* personne ne manquait à l'appel, pas même Frédéric Mistral, que ses triomphes parisiens auraient pu distraire de sa chère Provence, et qui venait de monter au Capitole; un Capitole où les oies étaient remplacées par des cygnes. Ce qui ajoute encore à l'intérêt de cette trente et unième année de notre *Almanach*, c'est que

cette année 1884, si triste en politiquc, si désastreuse en littérature, si effrayante en finances, si féconde en guerres ruineuses, si stérile, chez nous, en blé, soie, vin, huile et foin, a été admirablement fertile pour nos *félibres*, marquée par un épisode mémorable que l'on peut résumer dans cette phrase de M. Ernest Legouvé, membre de l'Académie française : « Mistral, il y a vingt-cinq ans, était une célébrité; aujourd'hui, c'est une gloire. » — Le voyage de Mistral à Paris! oui, une gloire, une gloire méridionale, adoptée désormais par toute la France; servant, non plus de texte à je ne sais quelles méfiances insensées contre de prétendues prétentions de la Muse provençale, opposée à la littérature de Corneille et de Bossuet, de Molière et de Lamartine, mais de trait d'union entre les deux Muses, de province annexée, illustrant de son génie la patrie commune au moment où cette patrie en deuil pleure d'autres provinces perdues. C'est qu'il a été splendide, ce voyage de Mistral et de sa digne et charmante compagne! A mesure que les échos nous en arrivaient dans nos lointaines solitudes, aux bords du Rhône, de la Durance et de la fontaine de Vaucluse, nous qui vivons en intimité avec les souvenirs de Pétrarque, nous ne pouvions nous empêcher de songer au glorieux amant de Laure, avec cette différence que Laure, cette fois, était l'épouse de Pétrarque. Pour mieux fêter ce couple poétique, les partis ont fait trêve à leurs querelles; le radical fraternisait avec l'opportuniste; le libre-penseur trinquait avec le clérical. Bonapartistes et

royalistes s'unissaient dans un même toast et une même chanson. Je ne suis même pas sûr que des blancs d'Espagne n'aient pas figuré dans le radieux cortège, et ils en avaient le droit, puisque la Catalogne s'est, de longue date, alliée à nos poètes, et puisqu'il y a désormais bien moins de Pyrénées pour la Muse du *Félibrige* que pour l'héritage de notre Roi.

On me dirait que, dans cette détente de la corde d'airain, sous les frais ombrages de Sceaux, à la faveur des émollients florianesques, Clovis Hugues a chanté *Vive Henri-Quatre*, Cornély *la Marseillaise* et Paul Arène *Partant pour la Syrie*, on ne m'étonnerait pas. On me dirait que M. Grévy, pour faire honneur au président d'une République préférable à la sienne, a mis les petits pots dans les grands et commandé à sa cuisinière trois gibelottes, deux canards aux navets et une crème à la Chantilly (Chantilly!), on me surprendrait davantage : mais je ferais semblant de le croire. C'est que Mireille, Calendal et Nerte, ces créations du poète, nous transportent dans les régions sereines où n'arrivent ni les jurons du Congrès, ni les polémiques de l'intransigeance, ni la question de savoir quel est le vrai nom du comte d'R., qui aurait bien dû en chanter un autre.

Vous trouverez les souvenirs de ce voyage triomphal, aux premières pages de l'*Almanach*, racontés par M. Paul Marieton, un jeune Lyonnais de talent qui s'est fait naturaliser Provençal pour avoir le droit de préférer le soleil au brouillard, de même que

madame Frédéric Mistral, la charmante Dijonnaise, a voulu s'inféoder à la Provence afin de conjuguer les plus doux vocables de notre langue sans jamais les décliner. Mais vous y retrouverez aussi la verve, la gaieté, le sel, la bonne humeur, l'honnête joie de Roumanille, secondé par Mistral, qui n'a pas voulu qu'il fût dit que ses succès parisiens et académiques lui défendaient d'aspirer à descendre, et que qui peut le plus ne peut pas le moins. Que d'amusantes histoires se sont échangées, pendant cette dernière saison, entre Avignon et Maillanne! C'est la comédie d'Eugène Labiche, transplantée en pleins champs, assainie par l'air pur du village où les femmes n'ont pas le temps de tromper leur mari, parfumée de serpolet, de thym et de romarin, éclairée par la lune et les étoiles au lieu du gaz et des quinquets du Palais-Royal. Quelquefois, le comique jaillit d'un seul trait, comme dans *le Veuf et la Vache*. — « Antoine, de Long-Champs, perd sa femme. Il la pleure suffisamment, et puis il se console. Nouvelle peine efface vieux chagrin : cette même année, sa vache mourut entre ses bras, et il ne pouvait pas se consoler.

» — Comment? lui dit un jour son voisin Plateau; ta femme meurt, tu te consoles; ta vache crève, et te voilà inconsolable. Une femme vaut mieux qu'une vache, surtout quand elle est brave et économe comme ta pauvre Françon.

» — Je ne sais pas ce qui vaut le mieux, répondit Antoine; ce que je sais, c'est que, depuis que j'ai perdu ma femme, on ne cesse pas de m'en proposer

d'autres; et, depuis que ma vache est morte, personne ne m'a offert seulement la queue d'une autre vache pour remplacer la défunte... Té! qu'en dis-tu?... »

Et *le Souhait rendu?* — « Peton-Petet, un brave garçon, mais un peu simple, se mariait. Quand la cérémonie fut terminée à l'église, les nouveaux mariés et leurs témoins entrèrent à la sacristie pour signer l'acte de mariage, remercier le curé et lui offrir, comme c'est l'usage, une boîte de dragées. Lorsque toutes ces formalités furent accomplies, le bon prêtre, félicitant les mariés, leur souhaita toute sorte de bonheurs, de prospérités et surtout une ribambelle d'enfants. Le marié, tout épanoui, tourne son chapeau dans ses doigts et sa langue dans sa bouche, et finit par accoucher de cette phrase : « Je vous en souhaite autant, monsieur le curé! »

D'autres fois, le *Cascarelet*-Roumanille développe un peu plus son récit, qui n'y perd rien. Lisez, par exemple, *les Culottes neuves :* — Quand Jean-Jeannet essaya les culottes neuves que sa femme lui apporta d'Avignon, elles se trouvèrent un peu longues (comme le français est ici au-dessous de ce mot expressif et charmant : *se capitèron!*).

— Tu me les raccourciras, dit-il à sa femme.

— Raccourcis-les toi-même, fainéant! fit la grincheuse; moi, je n'ai pas le temps, il faut que j'emmaillote le petit.

— Petite! dit alors Jean-Jeannet à sa fille, si tu me raccourcissais un peu cette paire de culottes?

— Moi non plus, je n'ai pas le temps; il faut que je raccommode mes bas.

— Belle-mère! dit-il alors, ces culottes me sont trop longues; voulez-vous m'y faire un petit ourlet?

— Je n'ai pas le temps, répond la belle-mère avec le grognement qui n'appartient qu'à cette institution. Il faut que je fasse le pain.

Qui ne fut pas content? ce fut le pauvre Jean-Jeannet. Il alla se coucher en faisant la moue; ce qui ne l'empêcha pas de s'endormir profondément et de ronfler comme un sabot.

Sa femme, sa fille et sa belle-mère allèrent aussi se coucher dès qu'elles eurent fini leur besogne. Or, tandis que Jeannet ronflait, sa femme eut pourtant un remords de conscience; elle alluma sa lampe, se leva sans bruit, prit des ciseaux, et... *cra-cra!* — Puis elle enfila une aiguille, et, en un tour de main, les culottes furent raccourcies. Après quoi, elle alla se rendormir.

Une demi-heure après, la fille, réveillée par un scrupule, fit comme sa mère : « Il n'est pas juste, se dit-elle, que, avec trois femmes dans la maison, ce pauvre homme marche sur l'ourlet de ses culottes! »

Ce n'est pas le tout! il est bien véritable que la belle-mère — oui, la belle-mère elle-même — eut un mouvement de compassion pour son gendre. Une heure après, elle alluma son *calêu*, se leva douce-

ment, descendit, prit ses ciseaux... *cra-cra!* — et finalement raccourcit les culottes.

Le lendemain, quand Jeannet les essaya, ces bienheureuses culottes étaient un caleçon de bain!

Que serait-ce, si je vous racontais *l'Apothicaire*, et le moyen employé par M. Poutingon, le pharmacien de la place Pie, à Avignon, pour se débarrasser de son apprenti Marius, long de six pieds, mangeant et buvant à ruiner une maison, cassant les bocaux, mêlant dans un formidable amalgame camomille, sené, manne, rhubarbe, moutarde, guimauve, lichen et graine de lin? Mais l'espace me manque, et je veux encore une fois saluer Mistral, qui, dans *les Notaires de Maillane* et dans *les Revenants de la nuit*, nous fait l'effet d'Apollon chez les bergers. Il écrit en prose; mais, sous cette prose, on sent le battement d'ailes du poète. Un souffle de fantaisie passe à travers ces pages où de nocturnes visions nous donnent de légers frissons avant de nous faire sourire. Les revenants y apparaissent pour effrayer les joyeuses commères de la veillée et du lavoir. Le comique y revêt des déguisements de fantôme. Au moment où la bonne gaieté provençale reprend ses droits, il était temps. Le monde surnaturel allait s'entr'ouvrir et Hoffmann empiétait sur le domaine du *Cascarelet*. Notre *Almanach* contient aussi de belles poésies de Clovis Hugues, à qui nous sommes toujours tenté de dire : « Voyons, républicain inflexible! vous portez un nom doublement féodal; vous êtes chevelu comme un roi méro-

vingien; avec cela, plein de talent, et sympathique à vos adversaires. Soyez des nôtres! N'êtes-vous pas mieux avec Florian qu'avec Margue, en meilleure compagnie avec de braves gens comme nous, avec Mistral, Roumanille, Aubanel et leurs dignes émules, qu'avec tel ou tel de vos coreligionnaires et collègues, avec ce Poulet, par exemple, ce Poulet extraordinaire, phénoménal, qui plume au lieu d'être plumé? »

— N'en disons pas davantage, et cueillons religieusement deux perles qui suffiraient à faire de l'*Almanach provençal*, non plus seulement un écrin, mais un reliquaire : *l'Abbaye de Frigoulet*, par dom Garnier, religieux bénédictin, sonnet dédié au Révérendissime Père Paulin, abbé de Saint-Michel, — et *le Prêtre*, par madame Rose-Anaïs Roumanille. Voici le sonnet de dom Garnier :

« A mes yeux se déploie la céleste nappe du firmament, immense, majestueuse, parsemée d'étoiles pareilles à des clous d'or et de diamant; lentement, la lune nouvelle monte son sentier, et sourit aux nuages tapis dans un coin du ciel.

» Tout est silence dans la plaine, sur le plateau où la chapelle de Frigoulet, les murailles à créneaux et les blanches tours s'abritent sous l'aile et les bras de l'archange saint Michel.

» Sur l'abbaye — ô douleur! — la tempête a soufflé. Pour son église si belle, hélas! il n'y a plus de fête, plus de cloches en branle chantant dans le clocher.

» Plus de chœurs d'enfants, plus de voix angé-

liques, redisant sur la terre les cantiques célestes... Ah! quand reviendrez-vous, beaux jours de l'abbaye? »

Il était impossible de mettre plus de charme poétique et de charité chrétienne dans une protestation contre des actes si ridicules, qu'on oubliait presque de les trouver odieux.

Quant au *Prêtre*, de madame Roumanille, — un pur chef-d'œuvre! — je vais commettre une profanation en essayant de le traduire en vers; — hélas! comme Delille traduisait Virgile. Les exigences de la rime m'ont forcé de délayer çà et là le texte, dont l'esquise concision ajoute encore à l'effet. Pour atténuer ma faute, je souligne les vers qui ne sont pas dans l'original :

LE PRÊTRE

I

« La malade bientôt va cesser de souffrir;
On lui porte son Dieu pour l'aider à mourir.
On a mis sur la table et la croix et la Vierge.
Devant le crucifix on allume le cierge.
On entend la clochette..... et le prêtre paraît...
De celle qui se meurt c'est le vivant portrait.
Pourquoi son blanc surp'is est-il baigné de larmes?
Contre la mort qui vient il apporte des armes.
Amis, parents, voisins, se sont agenouillés.
Le ministre de Dieu, baissant ses yeux mouillés,
S'efforce de cacher son angoisse mystique.
Il trempe de ses pleurs le pain du viatique;
Il nourrit de ce pain l'âme qui va partir.
On le voit chanceler, frissonner et pâlir

Quand l'Extrême-Onction *de son huile bénie*
A pour l'éternité sacré cette agonie,
Dans ce suprême effort, refluant vers son cœur,
Son sang l'étouffe ; il meurt, martyr de sa douleur.

II

» Heureux prêtre ! *échappant à cette vie amère,*
Il entre dans le ciel en l'ouvrant à sa mère ! »

N'est-ce pas qu'un poète a le droit d'être fier, lorsque, dans un recueil plein de pages touchantes, gaies, amusantes, pathétiques, charmantes, les plus beaux vers sont ceux que sa femme a signés de son nom ?

M. FRANCISQUE SARCEY

I

Souvenirs de jeunesse.

Il y a des adversaires qui irritent; il y en a qui impatientent; M. Francisque Sarcey est de ce nombre. Il m'est très sympathique. Il a du bon sens à en revendre à ceux de nos confrères qui, par hasard, en manqueraient. Il pense, voit et dit juste. Son style net, simple, naturel, nous repose de l'amphigouri que la jeune école prend pour une langue. Il est travailleur intrépide, infatigable, et il a eu le droit de dire dans sa dédicace à sa fille : « J'ai beaucoup travaillé, mon enfant, et je travaille encore énormément. Il faut travailler dans la vie... Le travail m'a épargné bien des sottises et m'a consolé de celles que j'avais faites. » — Il ne ferait pas de mal à une mouche, lui arriverait-elle tout droit d'un séminaire ou d'un couvent. Si j'avais à le définir, je l'appellerais un bon-

homme, plein de talent et d'esprit. Pourquoi donc cette haine anticléricale? J'en ai cherché curieusement la cause dans ces *Souvenirs de jeunesse*. Je me demandais si, au seuil ou au sortir de l'adolescence, à ce moment critique qui souvent décide de l'avenir d'une intelligence et d'une âme, Sarcey n'avait pas été témoin de quelque scandale donné par un prêtre, ou victime d'un acte d'intolérance sacerdotale. Car enfin nous ne prétendons pas, nous autres cléricaux, qu'il suffise d'endosser une soutane pour devenir absolument impeccable. Nous disons que les rarissimes exceptions qui affligent l'Église n'ont pas de quoi désespérer les fidèles, quand ils songent à la quantité de caissiers républicains, de notaires radicaux, de banquiers libres penseurs, de députés voltairiens, qui ont ou devraient avoir maille à partir avec la justice. Nous ajoutons que généraliser la faute, en rendre responsables des milliers d'innocents, c'est exactement comme si, le jour où eut lieu la catastrophe du chemin de fer de Versailles qui faillit tuer M. Joseph Bertrand, le nouvel académicien, on eût décrété que tous les chemins de fer, œuvres du démon, n'étaient bons à rien qu'à dépeupler la France, et qu'il fallait revenir aux diligences, au coche et aux pataches.

Eh bien, non! vous chercheriez en vain dans cet aimable volume trace d'un de ces griefs qui s'incrustent, pour n'en plus sortir, dans l'imagination d'un enfant; à peu près comme ces chiffres que l'on grave sur l'écorce d'un jeune arbre, et qui grossissent à

mesure que l'arbre grandit. Pas un sujet de rancune, de scandale ou de moquerie, pas un coup de férule appliqué trop fort sur une main d'écolier par la main d'un curé ou d'un Frère des écoles chrétiennes, pas une tradition de famille, passe-droit ou destitution d'un père ou d'un oncle, attribuée en des temps fabuleux à l'influence de la Congrégation ou du parti prêtre. Rien qui ressemble à la légende du vicaire enlevant la fille du sacristain. Il y a bien, à la page 40, une très amusante histoire de rosière portant le nom prédestiné de Madeleine. Ses yeux, comme ceux de madame Gertrude, sont charmants, mais toujours baissés. Le moindre propos amène sur ses joues une rougeur virginale. Tel est, rehaussant sa beauté, son air de candeur, que M. Sarcey le père, un des gros bonnets de la ville, instituteur, conseiller municipal, admirateur éclairé de nos classiques, use de son influence pour la faire choisir entre toutes ses rivales d'innocence et de vertu. Hélas! au lieu du voile blanc des rosières, c'est une layette qu'il lui faut. Au lieu du prix de la commune, elle mérite le prix de l'arrondissement. Son complice — qui, d'ailleurs, l'épouse en conscience, dès qu'il a reçu son congé de libération, — n'a jamais été ni séminariste, ni clerc, ni lévite, ni même enfant de chœur. C'est un cornet à pistons, un musicien de régiment, dont les mélodieuses fioritures ont séduit l'inflammable Madeleine; mais le clergé n'y est pour rien. Le curé se montre même plus perspicace que M. Sarcey : — « Croyez-moi, lui dit-il, ne soyez pas plus royaliste que le Roi. Si elle ne veut pas

être élue, si elle vous a prié de ne pas la proposer, c'est apparemment qu'elle a ses raisons. »

Francisque Sarcey — qui l'ignore? — a préludé au journalisme par le professorat. A Chaumont, à Rodez, à Grenoble, il est en contact avec des collègues laïques. Malgré un fond bien enviable de bonne humeur, d'optimisme, de résignation à prendre le vent comme il souffle et le temps comme il vient, il a de mauvais moments. Il se heurte à des caractères désagréables, à des tyranneaux de collège, à mille détails fastidieux dont se hérisse son ingrate besogne. Quelle fut son oasis pendant ces rudes années de noviciat et d'épreuve? Lesneven, un bourg dans un pays perdu, au bout du monde, un collège minuscule, bretonbretonnant, où tout exhale les parfums d'un naïf mysticisme, d'une foi primitive, sans cesse réchauffée par l'autorité sacerdotale. Cette sensation de bien-être qu'y éprouva le jeune professeur, il l'a payée par des pages charmantes, attendries, d'une fraîcheur exquise, comparables à celles que Sainte-Beuve admirait dans les *Mémoires* de Marmontel et qu'il préférait, bien entendu, à tout le lourd bagage de l'auteur des *Incas* : « Je ne puis me rappeler sans attendrissement les six mois que j'ai passés à Lesneven. Ce fut dans ma carrière un moment court et délicieux, comme une fraîche halte entre deux étendues de sable, dans une oasis... Il y eut là dans ma vie un point qui est resté pour moi lumineux (au milieu d'éteignoirs!!); — un de ces clous d'or dont parle

Bossuet, qui, espacés sur la muraille, semblent l'occuper et l'illuminer tout entière, mais qui, s'ils en étaient arrachés et réunis, n'empliraient pas le creux de la main. »

Et ce myope, que la nature condamne en face de ses beautés à une infériorité relative, — comme une chaste baigneuse qui jetterait du sable dans les yeux d'un passant indiscret, — décrit en maître ce paysage, « ces vastes landes où les bruyères et les genêts forment comme un tapis d'or égayé par la forte verdure des ajoncs ». Il est impossible de lire ce chapitre sans songer à M. Ernest Renan, écrivain d'un bouquet supérieur, mais d'un cru moins franc, et sans se demander par quelles affinités mystérieuses, par quelles contradictions bizarres ces réfractaires ou ces déserteurs de l'Église ne sont jamais mieux inspirés que lorsque leurs souvenirs les replacent à l'ombre de ce sanctuaire dont ils n'ont jamais franchi ou ne franchissent plus le seuil. Y aurait-il, dans les secrets replis de l'âme humaine, des nostalgies de haine ou d'envie de haïr, comme il y en a qui sont faites de tendresse et de regret? En est-il de la religion que l'on n'a pas ou que l'on n'a plus, comme de ces membres que l'on a perdus et qui avertissent de leur absence par je ne sais quels vagues pressentiments? La foi est donc bien nécessaire à l'homme, pour que les intelligences d'élite, qui en sont volontairement privées, comprennent qu'il leur manque quelque chose, et, de temps à autre, suppléent à la croyance par

l'hommage? Est-ce une impression analogue à celle des femmes qui seraient dignes d'être vertueuses, qui malheureusement ne le sont pas, et qui parfois, quand l'occasion s'en présente, se donnent l'illusion de la vertu?

Lesneven! Ce collège communal est, dans le fait, un petit séminaire. Tous prêtres, diacres ou sous-diacres. Sans doute, le normalien frictionné de Voltaire va y être reçu comme un loup dans la bergerie, avec cette différence qu'ici les brebis essayeront de mordre le loup. O surprise! L'accueil est plein de cordialité et de prévenance. Le principal lui donne une clef du jardin, afin qu'il puisse se promener, rêver, lire sous les vieux arbres *Zadig* et *Candide*, pendant que ses collègues liront leur bréviaire. On sait à quoi s'en tenir sur ses opinions; mais on sait aussi qu'il est honnête homme et qu'il n'abusera jamais de la confiance qu'on lui témoigne. « Les bras me tombaient d'étonnement, nous dit Francisque Sarcey avec une sorte d'ingénuité. On ne nous avait point, dans l'Université, habitué à ces prévenances. Nos administrateurs semblaient y prendre à tâche généralement de nous faire sentir la distance qu'il y avait entre un simple chien de professeur et un homme promu à la dignité du provisorat. Tant de bonhomie me confondait, d'autant mieux que cette bonhomie n'avait rien de vulgaire; elle était relevée d'une pointe de dignité et de grâce ecclésiastique. »

Et quels repas! j'en avais faim en lisant le menu. « Pour trente francs par mois, tous les jours des

huîtres, du homard, et, par demi-douzaines, ces délicieuses petites côtelettes de présalé, qui sont la joie des gourmets et l'orgueil des éleveurs bretons... Aux deux bouts de la table, d'énormes montagnes de beurre que l'on coupait par larges tranches et que l'on mangeait, étendu sur le pain avec tous les mets... Déjeuners et dîners se terminaient par d'énormes saladiers de fraises parfumées qui venaient de Roscoff. »

Tout ce chapitre sur Lesneven et son collège est charmant, gai, bon enfant, ensoleillé, embaumé de senteurs printanières. Au lieu de se trémousser et de se tordre comme un diable dans un bénitier, on dirait que le jeune professeur de rhétorique, cédant à de balsamiques influences, va tremper le bout de ses doigts dans l'eau bénite; le parfum des fraises de Roscoff et des genêts de Kernilis se confond pour lui avec l'odeur suave de l'encens qui monte vers le ciel en même temps que les prières de ces âmes pures, simples et chrétiennes. Maintenant, tournez une centaine de pages. Le voilà à Grenoble, chez M. de Ventavon, à titre de précepteur ou plutôt d'ami, dans une maison patriarcale et pieuse, où la piété n'empêche pas d'avoir de l'éloquence et de l'esprit, où l'on offre à l'évêque de Gap d'excellents dîners maigres, et où le maître du logis, sans s'inquiéter des opinions de ce disciple de Voltaire, de cet universitaire endurci, le traite avec une bonté paternelle, se préoccupe de son avenir, lui propose de quitter le professorat pour le barreau, en lui pro-

mettant son patronage afin de faciliter ses débuts et d'assurer ses succès... Voyons, mon cher confrère, j'en appelle à vos souvenirs, qui ne sont pas tous dans ce volume : quand vous êtes venu à Paris faire votre trouée dans le journalisme et dans la littérature où vous n'avez pas tardé à marquer votre place, avez vous trouvé auprès des libres penseurs du boulevard, les sceptiques du divan Le Peletier, des voltairiens du café des Variétés, un accueil aussi affectueux que chez les bons prêtres de Lesneven ou dans cette famille de Ventavon dont le nom est cher aux royalistes et aux catholiques? Ce fut, pendant quelques semaines, — je m'en souviens comme si c'était d'hier, — une persécution pareille aux *brimades* de Saint-Cyr, infligées aux *conscrits* par les *anciens*. Vous vous êtes heureusement tiré de cette crise, parce que vous aviez la volonté, le travail, le talent et le courage; mais vous ne pouvez l'avoir oubliée. Dans ces moments où les *loustics* d'estaminet et de petit journal se moquaient même de vos bretelles, dites, ne regrettiez-vous pas l'aimable abbé Cohannec et la noble figure de M. Mathieu de Ventavon? Et, si vous avez fait la comparaison, si vous avez vu, d'une part, l'égoïsme implacable, la raillerie amère, la sécheresse de cœur sous prétexte d'esprit fort, le dévergondage d'idées, de sentiments et de paroles, l'âpre désir d'arriver, sauf à vous passer sur le corps, d'autre part la charité chrétienne dans toute sa douceur et toute sa grâce, n'étiez-vous pas tenté de remonter à la source divine d'où découle cette vertu?

Mais voici une autre *guitare;* ce n'est pas le cléricalisme qui semble haïssable à M. Sarcey; je me trompais; c'est la magistrature. Dans ce livre où il est presque toujours de bonne humeur, il n'a qu'un accès de colère et une page violente : « C'est dans la conversation de cet admirateur du président de Brosses (et non pas Debrosse) que j'ai commencé à puiser cette *horreur* de la magistrature française, qui a été depuis en journalisme la plus tenace et la plus sérieuse de mes *passions...* »

(Notez que cet admirateur du président de Brosses est un vieux juge assez dépourvu de jugement pour se griser du matin au soir. Poursuivons.)

... « *L'insolente impudence* de nos magistrats *fouler* (?) aux pieds sans ombre de *vergogne*, dérobant l'*infamie* de leurs arrêts derrière l'anonymat des formules judiciaires, le bon sens, la bonne foi, l'équité et même la loi, cette loi qu'ils sont chargés d'appliquer et de faire respecter; leur assurance tranquille en rendant des sentences dont se révoltait la conscience humaine et dont leur impassible face eût dû rougir la première ; tant de preuves que j'ai eues, et des preuves irréfragables, de leur *abominable* esprit d'injustice ou de leur *outrecuidante* sottise, m'ont mis au cœur une *haine inextinguible*, la seule peut-être que j'aie sentie dans ma vie. Cette *exécration* m'est si bien entrée dans les veines, qu'aujourd'hui même, quand, par hasard, je rencontre un

magistrat dans le monde et lui suis présenté, j'ai besoin de faire effort sur moi-même pour apaiser le *tumulte du sang* qui me siffle aux oreilles... »

Quelle colère! Jean Hiroux ne parlerait pas autrement. On le voit, les évêques, les curés, les jésuites, les Frères *ignorantins*, peuvent se consoler s'ils ne sont pas dans les bonnes grâces de M. Sarcey. Le sentiment qu'ils lui inspirent est un mélange de vénération, d'admiration et de tendresse, comparé à cette haine féroce qu'il a vouée à la magistrature. Ici, je renonce à comprendre. On peut admettre, tout en gémissant, que l'orgueil, les origines, l'éducation, les exemples de famille, les passions de la jeunesse, le libertinage d'esprit, commencent par nous faire enfreindre toutes les lois de la Religion et de l'Église, — qui sont aussi celles de la morale, — et que, une fois sur cette pente, nous arrivions à maximer nos pratiques, à prendre en haine ce que nous offensons, et à faire rejaillir cette haine sur quiconque, par ses fonctions, son costume ou son langage, nous remet en face de ces croyances méconnues, repoussées, désertées, outragées, détestées. N'en voulons-nous pas à notre ennemi de nos torts plus que des siens? Oui, le pécheur, ne pouvant se réconcilier avec sa faute qu'en supprimant tout ce qui la condamne, peut et doit descendre jusqu'à haïr les représentants et les mandataires de cette inflexible sentence. Mais il me semblait que la magistrature ne pouvait être exécrée et maudite avec cette rage que par un gibier de cour

d'assises ou de police correctionnelle, — tout au plus, pendant vingt-quatre heures, par un plaideur mécontent. Que veut donc M. Sarcey? Tant qu'il y aura des crimes, des délits et des procès, il faudra bien qu'il y ait des juges. M. Sarcey remplacera-t-il partout la magistrature par le jury, cette garde nationale de Thémis, comme l'appelait un bel esprit de la Restauration? Il ne nous est pas démontré que les plus récents états de service du jury — acquittements et circonstances atténuantes — réclament pour lui cet avancement. Il est vrai que, depuis l'*épuration* de la magistrature et les amputations opérées par M. Martin-Feuillée, M. Sarcey a peut-être changé d'avis. Il se peut que M. Cazot, par exemple, ait réhabilité, ennobli, purifié et lavé à ses yeux un corps déshonoré, comme chacun sait, par les de Sèze, les Séguier, les Henrion de Pansey, les Devienne, les Portalis, les Troplong, etc. Il nous dit, en effet, avec un sang-froid digne d'une meilleure cause : « Croyez-vous que la réforme qui s'est faite, il y a peu de temps, de notre magistrature eût été prise si indifféremment par la population, si elle n'avait pas été depuis longues années travaillée d'une sourde rage, mêlée de mépris, contre nos magistrats? Si, en dépit des protestations intéressées du parti clérical, si, malgré les cris d'aigles ou d'*oies* (merci!) jetés par les journaux bien pensants, cet horrible abatis de juges a laissé froids citadins et paysans, c'est que tous, paysans et citadins, avaient de leurs désirs et de leurs vœux devancé le glaive de l'ange exterminateur. »

Est-ce une plaisanterie à mettre dans un de ces vaudevilles que M. Sarcey juge si bien et où il rit de si bon cœur? Est-ce sérieux? Alors ce raisonnement pourrait nous mener loin. Supposez, par exemple, que, aux prochaines élections sénatoriales, les gens d'esprit soient remplacés par des imbéciles, et que, le lendemain, au lieu de faire une émeute, les épiciers continuent à vendre paisiblement leur cannelle et les bons villageois à labourer leur champ : en conclurez-vous que citadins et paysans attendaient avec impatience l'archange chargé d'exterminer le duc de Broglie au profit du citoyen Chaboulard? Supposez que le Conseil municipal de Paris — il en est bien capable — fasse fermer les églises de Notre-Dame, de Saint-Sulpice, de Saint-Eustache et de Saint-Roch : soyez sûr que la population parisienne ne dressera pas la moindre barricade : est-ce à dire que le clergé de ces quatre grandes paroisses lui aura inspiré une sourde rage, mêlée de mépris? Hélas! la République démocratique, appuyée sur le suffrage universel, est le dissolvant de tous les sentiments nobles, de toutes les révoltes généreuses ; elle fait école d'indifférence pour tous les intérêts supérieurs aux appétits matériels. Depuis tantôt quinze ans, ce malheureux peuple en a tant vu, tant subi, il s'est laissé si niaisement conduire de sophisme en mensonge, de promesses en mécomptes, que, après avoir été exalté et affolé, il n'est plus qu'ahuri, engourdi et hébété. La prostration a suivi la fièvre. Il a perdu même le ressort nécessaire pour faire des sottises, pour se rebiffer contre ses maîtres.

Il a tout supporté, il supporte tout, il supportera plus encore; Jules Ferry ce matin, Brisson ce soir, Clémenceau demain; le Tonkin, la Chine, les milliards jetés par les fenêtres du Palais-Bourbon et des ministères, le libre-échange qui le ruine, l'avilissement de ses produits, la perte de ses cultures, l'humiliation de la France, la politique qui le met sur la paille et fait de lui un objet de risée pour les autres nations; tout ce qui, sous une monarchie, aurait déjà provoqué dix insurrections. Il ne lui déplaît pas qu'on élève des statues colossales et des monuments gigantesques à des hommes qui furent cause que l'on brûla sa maison, et que ses plus braves enfants périrent, tués moins par les obus prussiens que par le froid, la faim, le dénuement, la neige et la présomptueuse ineptie de l'organisateur de la défaite. Et vous croyez porter le coup de grâce à la magistrature en constatant que votre gouvernement a pu la décimer sans émouvoir le rural et le citadin!! Mais moi, que ces *épurations* ont indigné, moi qui suis une de ces oies dont les gloussements ont protesté contre cet attentat illégal, j'avoue franchement que je ne *vois pas* la population d'Aix ou de Montpellier se soulevant comme un seul émeutier parce que le conseiller X... aura été remplacé par le substitut Z... ou parce que le président B... aura été mis à la retraite au profit de l'avocat R...

Et voyez comme un malheur n'arrive jamais seul! Que devient, dans cette malencontreuse page, ce style dont je vous ai recommandé les qualités aimables,

avenantes, attrayantes jusque dans leur sans-façon et leurs familiarités? Même en tenant compte d'une évidente *coquille* qui a défiguré une phrase, quoi de plus virulent, de plus déplaisant, de plus lourdement excessif que ces gros mots, hors de toute proportion avec le sujet : *horreur*, *insolente impudence* (pourquoi pas impudente insolence?), *infamie*, sans *vergogne*, *abominable* esprit d'injustice, *outrecuidante sottise*, *exécration*, *tumulte du sang* qui siffle aux oreilles: « En revêtant la robe, la plupart dépouillent *justice*, *honneur* et *probité*, etc., etc... » ce que M. Sarcey ne dirait pas du plus véreux des boursicotiers, du plus taré des directeurs d'agences clandestines, ou du dernier des cabotins de province qui ferait son désespoir en estropiant Molière ou Racine! Est-ce bien la même plume qui a su rendre agréables et piquants les plus menus détails de l'enfance et de l'adolescence, les épisodes racontés avec grâce, la fausse vocation musicale, la lecture du *Médecin malgré lui*, écoutée en contrebande par le futur maître ès feuilleton dramatique, blotti, ce soir-là, dans le lit de sa mère, où il se trahit par ses éclats de rire; les amours de Benoît, l'irrésistible cornet à piston et de la trop sensible Madeleine, les physionomies originales de la famille Chevé, qui prétend révolutionner la musique et dont les silhouettes fantaisistes semblent découpées par Gavarni dans un conte d'Hoffmann? Est-ce le même écrivain qui a retracé avec tant de charme son séjour à Lesneven, son passage dans la pieuse et monarchique maison de M. de Ventavon? Francisque Sarcey, dans un de ses

premiers chapitres, nous dit qu'il avait la voix juste. Cette fois, il a chanté faux, ce qui arrive aux chanteurs les plus applaudis, — ou il a fait un *couac*, ce que n'évitait pas toujours, j'en suis sûr, Benoît, le cornet à piston *inamorato*. C'est que les paroles étaient mauvaises et que la musique n'était pas bonne.

Avant d'être professeur, Sarcey passa par l'École normale, et, si je ne m'étais laissé entraîner trop loin par mon plaidoyer pour ces pauvres magistrats, j'essayerais de comparer ici le normalien et l'homme du monde dans leurs rapports avec la littérature, d'indiquer quels sont, de part et d'autre, les éléments de supériorité et les désavantages. Je me borne à l'intéressant récit de M. Sarcey. On y retrouve, assaisonnés d'anecdotes amusantes, des noms devenus célèbres — hélas! — et des figures disparues en pleine célébrité. A côté de MM. Gérusez et Jules Simon, maîtres écoutés de cette brillante jeunesse, voici J.-J. Weiss, cet esprit si compréhensif et si fin, à qui il n'a manqué que de se fixer dans une opinion et une œuvre, et de choisir résolument entre la petite littérature et la grande; Edmond About, que l'Académie française a relevé de ses péchés de jeunesse en affectant de ne pas remarquer qu'il a infiniment moins de talent depuis qu'il est sage; Taine, qui venge si éloquemment les victimes de 93 en disséquant leurs exécuteurs; Prevost-Paradol, le mieux doué, le plus aimable, le plus sympathique de tous; Prevost-Paradol, qui n'aurait eu qu'à patienter un an de plus pour être, sous M. Thiers, le vice-président de la République. C'est

par ce nom que je veux finir. Moi aussi, je retrouve Prevost-Paradol dans mes souvenirs. Je l'ai connu, et, comme tous ceux qui l'ont connu, je l'ai aimé. La nouvelle de sa mort mystérieuse et tragique, nous frappant au milieu des coups de foudre de l'année terrible, parut leur donner un sens plus funèbre encore et plus sinistre. Ce glas mortuaire, traversant l'Atlantique pour venir se mêler aux bulletins de nos premiers désastres, semblait s'associer au deuil immense qui déjà nous enveloppait de toutes parts. Aujourd'hui, en lisant les pages consacrées par Francisque Sarcey à ses souvenirs de l'École normale, je me disais : voilà les noms les plus éclatants de la libre pensée, depuis M. Havet jusqu'à M. About; voilà les types les mieux réussis de la morale indépendante, de l'intelligence fécondée par une active culture, du travail, du talent, du succès, de l'esprit trop fier de savoir pour consentir à croire. De tout cela que reste-t-il de plus consolant et de plus sûr? Une cellule; et, dans cette cellule, une religieuse : la fille de Prevost-Paradol priant pour l'âme de son père.

II

Gare à vos yeux! **Sages conseils donnés par un myope à ses confrères.**

Aimer ce qu'on fait! c'est, pour bien faire, une condition essentielle. Cette condition, M. Francisque Sarcey la possède au plus haut degré. A une époque où, quoi qu'on en dise, les physionomies s'effacent, où chacun ressemble à son voisin, où les caractères perdent leurs angles, leurs saillies et leur relief pour se couler dans un moule uniforme, c'est vraiment une figure originale que celle de ce normalien *quand même*, arrivé de sa province avec ce que les Espagnols appellent *le poil de la prairie*, médiocrement accueilli par ses confrères, plaisanté par les beaux esprits du boulevard, installé, pour ses débuts, dans le feuilleton de *l'Opinion nationale*, journal d'une politique équivoque, louche et déplaisante, et, à force de travail, de patience, de courage et de bonne humeur, parvenu à une situation qu'il est plus facile de lui envier que de lui disputer. Sarcey est aujour-

d'hui, en matière de littérature théâtrale, non seulement une puissance, mais, ce qui vaut mieux, une autorité, — j'allais dire une institution. Sans doute, Paul de Saint-Victor et Théophile Gautier offraient aux raffinés, aux gourmets, plus friands de style que de renseignements, un régal plus délicat. Mais nous ne devons pas oublier que, pour Gautier et Saint-Victor, le feuilleton dramatique n'était qu'un pis aller, qu'ils *n'y allaient pas* de bon cœur, et que, à travers les éblouissements et les ciselures de leur prose incomparable, on devinait aisément un fond de dédain, de lassitude et d'ennui. Francisque Sarcey, au contraire, apporte à sa besogne une passion si sincère, que de spirituels fantaisistes, tels qu'Albert Millaud, y ont trouvé le texte d'amusantes et inoffensives malices. Sarcey dira, par exemple, à propos d'une pièce du répertoire, qu'il ne se consolera jamais de l'infériorité des deux derniers actes, ou bien qu'une actrice le met au désespoir, parce qu'elle ne tient pas les promesses de ses brillants débuts. N'importe! Ces éclats de passion peuvent faire sourire; mais ils laissent intacte la part de la conscience et du bon sens.

A l'heure où j'écris, un dilettante amoureux de théâtre, un provincial lettré, un exilé de Paris, ne vivant plus que de souvenirs, pour être bien informés du mérite des pièces nouvelles, du talent des artistes, de l'état actuel de l'art dramatique en France, n'ont rien de mieux à faire qu'à lire assidûment, dans *le Temps*, les feuilletons du Lundi. On y apprend quel-

que chose, ce qui n'arrive pas toujours avec des plumes plus prestigieuses. Sous une forme familière, parfois même un peu bourgeoise, ce sont des modèles de critique pratique, judicieuse, applicable, nette, sensée, lumineuse, et, lorsqu'il s'y mêle un peu de partialité, c'est, dans la meilleure acception du mot, la partialité des honnêtes gens. Dans ses polémiques un peu vives contre M. Perrin, administrateur de la Comédie-Française, ou contre la vogue de l'opérette, Francisque Sarcey a, selon moi, parfaitement raison. Je crois le Théâtre-Français condamné à expier avant peu ses énormes succès d'argent. Les mardis *fashionables* et mondains, tout à fait convenables à l'ancien Théâtre-Italien, où il suffisait aux belles dames et à leur élégant cortège d'écouter la cantilène du ténor ou la cavatine de la *diva*, sauf à reprendre ensuite la causerie commencée, sont absurdes dans la maison de Molière. Quant à l'opérette, c'est d'elle que date la diminution de l'esprit français, achevé par le café-concert. Avec l'opérette, l'énervement; avec le café-concert, l'abrutissement.

Maintenant, me direz-vous, comment concilier cette bonhomie, cette nature honnête, cette *bonne judiciaire*, assaisonnée de sel gaulois, avec cette haine anticléricale, qui se donne, à ce qu'il paraît, libre carrière dans *le XIX*e *Siècle?* Je ne le sais que par ouï-dire. Lecteur attentif des feuilletons du *Temps*, où le critique dramatique est tout à son affaire, je n'ai jamais ouvert *le XIX*e *Siècle*. Je parierais volontiers que cette guerre à la soutane est de la mono-

manie plutôt que de la méchanceté. Ceci nous ramène à notre sujet. Dans un joli petit volume, imprimé avec beaucoup de soin et publié par Paul Ollendorff, Sarcey vient de nous raconter d'une façon très intéressante et très amusante l'épisode de sa cataracte, et de l'opération qu'il a si bravement et si heureusement subie. On sait qu'il était et qu'il est encore le citoyen le plus myope de la république des lettres; et, par parenthèse, c'est peut-être là l'étymologie de son antipathie pour les curés. Le contraire du myope, c'est le presbyte, dont on a fait presbytère. Pourtant, si l'on me répond que presbytère est synonyme de curé et que l'éminent critique nous parle au moins d'une cure avec reconnaissance, je serai bien embarrassé. — Pardon! 38 degrés à l'ombre!!

Sérieusement, on sait aussi que, pendant cette crise et jusqu'à son entière guérison, M. Sarcey avait pris gîte, rue Oudinot, chez les Frères de Saint-Jean de Dieu. Il a cru devoir, sinon s'excuser, du moins s'expliquer là-dessus : « Quand le bruit se répandit à Paris, nous dit-il, que j'allais, moi, le farouche ennemi des congrégations religieuses, moi, le *tombeur* assermenté du parti clérical, me remettre aux mains d'hommes qui portaient une soutane et répondaient au nom de Frères, ce fut, parmi beaucoup d'honnêtes gens qui me font l'honneur de me témoigner quelque intérêt, un grand étonnement, j'allais presque dire un grand scandale... Je fus *blagué* — c'est le mot vrai de la situation — je fus *blagué* sur toute la ligne. »

Plus loin, M. Sarcey ajoute : « Oserai-je rappeler que j'ai écrit en ma vie deux articles (non, cher confrère ! vous en avez écrit trois) qui m'ont sans cesse été jetés au visage?... Le premier était un récit des services que les Frères de la Doctrine chrétienne avaient rendus en qualité de brancardiers dans la guerre de 1870. Le second était une peinture des écoles, connues sous le nom d'écoles Saint-Nicolas, que j'avais été à même de voir et d'apprécier, et dont j'avais parlé avec admiration au public parisien. »

Ici, l'auteur, plaidant sa cause, élève le bon sens jusqu'à l'éloquence. Mais, lui dirons-nous à notre tour, pourquoi ne point faire un pas de plus? Vous voyez bien que cette libre pensée dont vous êtes fier est en réalité la pire, la plus humiliante des servitudes! Vous voyez bien que, lorsque, vaincu par l'évidence, par un sentiment d'humanité supérieur à vos passions factices, par ce fond d'honnêteté et de loyauté qui proteste en vous contre vos sophismes, vous rendez hommage à la vérité, lorsque vous saluez le dévouement, la vertu, le courage, l'humble science, la charité, l'abnégation, le patriotisme, l'esprit de sacrifice que la religion inspire et qu'elle seule peut inspirer, il n'en faut pas davantage pour ameuter contre vous cette tourbe d'idiots pervertis, qui ne veulent de liberté que pour asservir, de tolérance que pour proscrire, d'égalité que pour primer, de fraternité que pour haïr, d'humanité que pour amnistier les assassins et les incendiaires! Même au

point de vue de la vanité, — notre péché mignon, à ce qu'on prétend, — ne vaut-il pas mieux porter le joug léger de l'Évangile, qui ne veut pas la mort du pécheur, que la lourde chaîne rivée à votre conscience par ces frères et amis, qui, dès que vous vous écartez un moment de leur odieux programme, se hâtent de crier à l'apostasie? Ne vaut-il pas mieux être de la religion de saint François de Sales, de Bossuet, de Fénelon, ou, sans remonter si haut, du Père Lacordaire, d'Augustin Cochin, de Montalembert, du duc de Broglie, d'Albert de Mun, que de la religion des braillards du Congrès, des électeurs du Conseil municipal que l'Europe ne nous envie pas, ou des rédacteurs de *l'Intransigeant* et de *la Bataille ?*

Je viens de dire que Francisque Sarcey s'était fait tort d'un bon tiers en parlant des deux articles qui avaient scandalisé les fidèles de la morale indépendante et de l'Église sans Dieu. Il y en a un troisième, qui, selon moi, lui fait encore plus d'honneur que les deux autres. C'était pendant l'horreur, non pas d'une profonde nuit, mais de la Commune, qui n'en était qu'au début de ses crimes, et qui déjà soulevait l'indignation de tous les honnêtes gens. La vérité, la justice, la pitié étaient condamnées à mort, en attendant les otages. Sarcey eut le courage d'écrire une page éloquente qu'il a peut-être oubliée, mais dont je me souviens. Il déclarait bien haut que la vie d'un homme tel que Mgr Darboy ou l'abbé Deguerry valait cent fois, mille fois celle des bandits qui ache-

vaient de déshonorer notre défaite. Cet article, qui aurait pu lui coûter cher, joint à un feuilleton charmant où il associait dans un même hommage Louis Veuillot et madame de Sévigné, m'avait donné de lui une opinion qui peut se résumer ainsi : « Il vaut mieux que son entourage, mieux que son parti, mieux qu'il ne le croit lui-même. »

Quant à ce petit volume — *Gare à vos yeux!* — il est dans la note juste ; l'auteur nous conte avec une rare simplicité des incidents où il lui eût été facile de se surfaire et de se poser en héros de sa propre histoire ; car, malgré l'habileté de l'opérateur, le succès n'était nullement certain. Aussi ai-je été vivement touché de ces quelques lignes : « Un jeudi soir, au boulevard des Capucines, je fus obligé de m'avouer vaincu. J'avais apporté quelques citations du livre sur lequel je devais faire une leçon. Je m'étais mis une goutte d'atropine dans l'œil, ce moyen m'ayant jusqu'alors réussi ; mais, ce soir-là, l'atropine n'y fit rien. Quand je voulus lire, les caractères se troublèrent sous mes yeux. Je dus m'arrêter, très ému. C'était, par bonheur, la dernière conférence de la série. »

Je crois savoir ou plutôt je sais quel fut le sujet de cette conférence, quel était le livre que Francisque Sarcey venait commenter devant son fidèle auditoire. C'était le beau *Poème des amoureux*, par le prince Henry de Valori. Un de mes amis, présent à la séance, me fit part de ses impressions : « Il y avait vraiment,

m'écrivait-il, quelque chose de pathétique dans le courageux effort de cet homme menacé de cécité, à la veille d'une opération hasardeuse, luttant contre son mal et ne voyant plus qu'à travers un épais nuage le livre dont il voulait nous parler. Qui n'aurait été ému en songeant que, sur tous les points, Henry de Valori et Sarcey sont d'une opinion diamétralement contraire, et que l'éminent conférencier aurait pu se dérober en alléguant un cas de force majeure?... Après quelques réserves qui ajoutaient encore à la valeur de ses éloges, Sarcey déclara admirable la pièce intitulée *Ma Mère,* — un chef-d'œuvre de sentiment, de poésie et de piété filiale. Il essaya de la lire :

« Ma sainte bien-aimée est morte un vendredi.
» Je suis venu trop tard; — dans la sainte demeure
» Ma sainte bien-aimée était depuis une heure.
» Depuis ce jour, j'ai cru que j'étais un maudit... »

» A chaque instant, il était forcé de s'arrêter; notre émotion répondait à la sienne; nous avions envie de le souffler :

« ... Une nuit, elle vint; son visage était triste;
Car le cœur d'une mère au ciel même s'attriste...
« Croyais-tu, mon enfant, que je ne viendrais plus,
» Qu'après t'avoir guidé, pas à pas, sur la terre,
» Je t'abandonnerais désormais solitaire?
» Je t'aimais, ici-bas, et là-haut, dans les cieux,
» Mon cœur, transfiguré dans la gloire éternelle,
» Sent encor redoubler mon amour immortelle.
» Dans le sein de Jésus, pour que tu sois heureux,

» Chaque jour, je répands mon âme et ma prière...
» Cher enfant, souviens-t'en. — Quand descendait le soir,
» Tu me trouvais priant : prie encore, et ta mère
» Va retourner au ciel le cœur rempli d'espoir.
» Tu n'étais pas auprès de mon lit funéraire ;
» Mais je n'ai pas douté de ton profond amour.
» Les Anges du Seigneur ont fermé ma paupière,
» Et j'entendais tes pleurs au céleste séjour... »

Et plus loin :

« Et vous infortunés, vous, âmes inquiètes,
Qui rejetez l'éclat des saintes vérités !
Savants qui cherchez Dieu dans les ombres muettes
Quand il vous éblouit de toutes ses clartés,
Qu'avez-vous donc besoin de sonder la matière ?
Que lirez-vous de plus au livre du soleil
Que ce que vous lisez dans le cœur d'une mère ?
Les astres radieux, la terre à son réveil,
Le gland qui se fait chêne, et tout autre miracle
Pourra vous laisser froids. Vous ne voyez pas Dieu
Dans le bleu firmament, sublime tabernacle
Où son nom est écrit en planètes de feu !
Niez tout ! — Pouvez-vous la nier, cette femme ?... »

Et cette fin, si profondément religieuse, d'une beauté si pure et si touchante :

« Pardonnez-moi, Jésus, et soyez mon espoir !
Que la croix soit pour moi le bâton du voyage :
Je veux aller à vous pour un jour la revoir.
Oh ! quand viendra la fin de mon pèlerinage,
Recevez-moi près d'elle au séjour des élus.
Jusqu'au dernier soupir ce sera ma prière.
Par l'âme et les vertus de la plus tendre mère,
A son fils éploré pardonnez, ô Jésus !
Et toi, de ma famille ô la blanche patronne,
Reine, du Paradis la gloire et la couronne,

O Mère que ma mère invoquait tous les jours,
Toi, du peuple chrétien l'auguste auxiliaire,
Toi, la porte du ciel, la Tour du sanctuaire,
Toi que dans la tempête on implore toujours,
O phare suspendu sur les flots de la vie,
Daigne guider ma nef tremblante dans le port,
Et que mon dernier souffle, à l'heure de ma mort,
Soit pour ton divin fils et toi, reine Marie! »

Mon ami ajoutait : « Chose singulière! M. Francisque Sarcey a beaucoup écrit depuis vingt-cinq ans. J'ai assisté à la plupart de ses conférences; je lis exactement ses feuilletons du lundi. Eh bien, il a parlé du poème d'Henry de Valori dans des circonstances tellement exceptionnelles, il a eu à surmonter tant de difficultés matérielles, de souffrances, de secrètes inquiétudes, pour rendre hommage aux beautés d'une œuvre en désaccord avec ses idées, que désormais il m'apparaît aux côtés du noble poète, non pas comme un diable dans un bénitier ou comme un diable que Dieu force à louer les saints, mais comme un critique courageux et sincère, capable de comprendre et digne de louer même ce qui ne lui est pas absolument sympathique. »

Je finis par deux citations. Francisque Sarcey nous dit, page 71 : « J'ajouterai de plus que je suis sorti de chez eux (les Frères de Saint-Jean de Dieu) pénétré de reconnaissance pour la bonne grâce et la bonne humeur de leur dévouement. Ce sont des INFIRMIERS MODÈLES. Et l'un d'eux même, le Frère François, dont on a tant parlé dans les journaux à mon sujet, est

mieux qu'un infirmier : c'est un homme instruit et aimable. »

Et, page 89, l'histoire du sonnet. Condamné, après l'opération, à une sorte d'immobilité intellectuelle et physique, Sarcey, pour abréger cette longue nuit d'insomnie, compose un sonnet. Un *reporter* (ce sexe est sans pitié) vient le lui demander de la part du directeur de son journal. Le poète répond : «... On m'a déjà *blagué* pour mon séjour en ce couvent ; je ne veux point être l'homme au sonnet de la comédie. Je ressemble à Victor Hugo en ce point que je n'ai, comme lui, fait qu'un sonnet dans ma vie : j'aurai sur lui cet avantage de ne jamais l'avoir laissé publier. »

Hélas! je suis forcé d'avouer à Francisque Sarcey que l'*incognito* de son sonnet a été trahi. Ne pouvant pas écrire, voulant graver ses vers dans sa mémoire, il se les récitait à lui-même, à demi-voix, dans le silence de la nuit. Le bon Frère François, qui le veillait et qui l'a pris en grande amitié, a saisi le sonnet au passage, et m'a fait l'insigne faveur de me l'envoyer. Le voici :

Je crois, en vérité, que j'avais fait un pacte
Avec le vieux Satan, conseiller de malheur.
Je tançais sans merci chaque discours, chaque acte
Du prélat, du curé, du Frère et de la Sœur.

On trouverait chez moi l'édition compacte
Des méfaits dont je fus l'ardent accusateur...
Pardonne-moi, mon Dieu! c'était ma cataracte!...
A présent, je serai le parfait bénisseur.

Je prétends désormais, pour réparer mes fautes,
Célébrer sur les toits les vertus de mes hôtes,
D'une tendresse égale aimer le Récollet,

Le Suisse, le bedeau, le prêtre, le lévite ;
Et, si quelque farceur veut *blaguer* le jésuite,
D'un poignet vigoureux je le prends au collet.

Après cela, si vous me dites que le bon Frère François, un peu assoupi, ou priant pour la conversion de son cher malade, a entendu ce qu'il aurait voulu entendre, ou bien que, dans le long trajet de la rue Oudinot aux bords du Rhône, le sonnet a changé d'avis, je suis trop poli pour vous contredire.

M. GABRIEL DE BELCASTEL

La Monarchie chrétienne. — Lettres d'un catholique à ses contemporains.

Si l'Assemblée de 1871 ne nous a pas donné ce que nous espérions, elle a eu du moins le mérite de mettre en lumière quelques physionomies inoubliables, sur lesquelles le regard aime à se reposer, pour se distraire des humiliations et des misères présentes. Je n'en connais pas de plus sympathique que M. G. de Belcastel, et mon hommage, cette fois, doit être d'autant plus vif que j'ai cru longtemps n'être pas tout à fait de son avis sur quelques points secondaires. Lorsque l'on est, de longue date et malgré tant de leçons, le témoin attristé des inconséquences et des faiblesses du parti conservateur, on est enclin à se demander si les exagérations du bien ne risquent pas d'effrayer les esprits débiles, et si, désespérant d'atteindre un idéal placé trop haut, ils ne font pas de leur infirmité un prétexte pour retomber dans leur inertie. Après tout, si un grand Roi a pu traiter de

chimérique un des plus beaux génies de son royaume, ce n'est pas offenser un homme éminent que d'exprimer un doute, non pas sur la justesse et l'élévation de sa pensée, mais sur le courage qui nous manquerait peut-être pour le suivre. Ce doute n'humiliait que nous-mêmes.

Je viens de lire *la Monarchie chrétienne, Lettres d'un catholique à ses contemporains,* avec attention d'abord, puis avec une émotion profonde, un sincère enthousiasme, mêlé d'une sorte de repentir. Oui, c'est bien là le modèle exquis du royaliste et du chrétien, dont la foi inaltérable, loin de ressembler à un dissolvant, doit nous servir de trait d'union; c'est bien là l'homme inspiré de la grâce et de la vérité divine, qui, au moment où la catastrophe du 24 août 1883 troublait les consciences, refroidissait les tièdes, affolait les exaltés, désorientait les myopes, menaçait de changer la douleur en colère et la colère en schisme, a su retrouver, pour la religion monarchique, la vie dans la mort, l'espoir dans la désespérance. Il a interrogé ce cercueil unique au monde par où allaient passer, pour monter au ciel, tant de grandeurs et de vertus. Le cercueil n'a pas été muet, et c'est sa réponse que nous croyons lire à chaque page de ces admirables lettres.

Lorsqu'un républicain spirituel et désabusé, doublure de M. Gambetta, — à moins que M. Gambetta ne fût la sienne, — tenait ce propos répété un peu partout : « Dans mon conseil général, je joue les

Belcastel, » ce mot ne signifiait pas seulement que tout est relatif et que, en présence des fauves et des brutes de son conseil, un homme d'esprit et de bon sens était violemment tenté de se rejeter vers l'extrémité contraire. M. Laurier n'avait pas choisi au hasard ce nom béni. Il obéissait à une mystérieuse attraction, à un secret pressentiment. Ce nom résumait à ses yeux, sans qu'il s'en rendît compte, tout ce qui manquait à son parti pour sauver la France.

Ce recueil contient cinq lettres dont voici les adresses : A un découragé; — à un optimiste; — à un libéral; — à un républicain; — à un impérialiste. Ces lettres sont précédées d'une introduction, et suivies, en guise de conclusion, d'une sixième lettre — à Monsieur le Comte de Paris.

Pour bien apprécier l'Introduction, reportons-nous, avec M. de Belcastel, à cette heure solennelle et pathétique où la légitimité agonisante prouva sa force vitale en se renouvelant sur le lit de mort de Henri V. Invincible puissance d'un principe où respire l'âme d'une grande race et d'un grand peuple! Plus le Roi que nous allons perdre a été digne de cette couronne qu'il n'a pas portée, plus il a su garder intact le trésor confié à son berceau et qui va être scellé dans sa tombe, plus aussi il a de magique pouvoir pour communiquer à son héritier, non seulement des droits indiscutables, mais, mieux que cela, le sens, le sentiment de la vraie tradition monarchique et chrétienne, que cet héritier n'aurait peut-être pas trouvé aussi

complet dans ses souvenirs d'enfance et dans ses papiers de famille. Léguer, par le fait même de sa mort, un héritage, ce ne serait pas assez; c'est l'histoire banale de toutes les successions en ligne collatérale. Mais donner à cette succession le caractère d'un testament à la fois si affectueux et si sacré, si impérieux et si tendre, que le droit du collatéral devienne une sorte d'adoption paternelle et de soumission filiale et que la chaîne brisée puisse à jamais cacher sa fêlure et sa soudure! voilà ce que l'on pourrait appeler le miracle de Frohsdorf, à qui Dieu refusait un autre miracle.

A ceux qui ont méconnu ou feint de méconnaître la vraie signification de cette scène acquise à l'histoire et qui, plus tard, ont essayé d'en affaiblir l'effet à l'aide d'arguties et de subtilités byzantines, nous conseillons de lire les pages où M. de Belcastel, le pur entre les purs, le croyant entre les croyants, le fidèle entre les fidèles, retrace cet incomparable épisode. Nous aimons à penser que, à cette lecture, ils seront assez émus pour n'avoir pas besoin d'être persuadés, et qu'ils feront de leur adhésion une forme de leur remords. — « ... Entre ces deux princes prédestinés, l'un à demeurer jusqu'au bout la victime expiatoire, l'autre à devenir peut-être le réparateur heureux des fautes accumulées depuis deux siècles, qui pourra dire la profondeur du regard échangé? Le roi qui va mourir a sondé la vanité de tout rêve humain, si noble et si brillant qu'il soit. Il demande au ciel, pour celui qui sera roi demain, le don de faire à la

patrie commune tant aimée le bien qu'à lui-même il ne fut pas donné d'accomplir. On croit entendre sortir de ces lèvres inspirées cet adieu, le plus beau qui soit sorti de la poésie antique païenne :

Disce, puer, virtutem ex me... fortunam ex aliis...

Et lui, le jeune roi, sacré en quelque sorte par la main royale de l'agonisant, il voit comme en un songe cette douloureuse carrière de l'exil dont le flambeau s'éteint sous ses yeux sans avoir éclairé la patrie. Quel règne il y aurait eu pour la France ! Quel essor de grandeur, de fortune, de puissance et de gloire, durant ce demi-siècle dont le fantôme se dresse devant lui, si le droit national n'eût pas été brisé! Sous l'oppression qui envahit son cœur et qu'il domine en roi, l'héritier de la garde de ces grandes choses jure au plus profond de sa conscience d'être fidèle à la voix austère de l'histoire qui lui parle au nom de Dieu dans le regard mourant du petit-fils de saint Louis et de Charles X; — et, de l'une à l'autre de ces âmes chrétiennes et françaises, court un souffle de patriotisme religieux, capable de convertir un peuple...»

Qui pourrait résister à ce doux et noble langage? Cette façon de reconnaître et de saluer les droits de M. le comte de Paris n'est-elle pas de nature à satisfaire les consciences les plus revêches, à calmer les scrupules les plus rétifs? Nos rares dissidents n'auraient-ils pas mieux fait de méditer le vrai sens de cette sublime agonie que d'aller querir hors de nos

frontières des prétendants qui prétendent ne pas prétendre, et de traduire ainsi la célèbre maxime de Machiavel et de Catherine de Médicis : « Diviser, pour *ne pas* régner! » Quant à moi, je remercie M. de Belcastel de m'avoir fait mieux comprendre ce que j'entrevoyais confusément; que, grâce à des circonstances exceptionnelles, j'allais dire surnaturelles, le passage d'une dynastie à une autre, de la branche aînée à la branche cadette, différait cette fois essentiellement de tout ce que nous rencontrons d'analogue dans notre histoire. L'adoption *in extremis*, je le répète, greffait la branche vivante sur la branche morte. Rien n'était changé; — je me trompe : ce qui disparaissait avec l'auguste défunt, ce qui cessait d'exister, c'était — faible consolation d'un grand deuil! — ce qui n'avait jamais existé que dans la faconde des tribuns de café, dans les tartines des journaux républicains, dans les chansons à boire des beaux esprits de village, dans l'imagination d'un certain nombre d'imbéciles : le retour à l'ancien régime, la corvée, les grenouilles, le droit du seigneur, la dîme; cette fameuse dîme, que les impôts de la République remplacent comme Gargantua remplacerait Tom-Pouce, comme le bœuf gras remplacerait le colibri.

Cette introduction, que j'aurais voulu pouvoir citer d'un bout à l'autre, prépare à merveille les lettres. Pour me rendre compte de mes impressions, je me figurais tour à tour que j'étais un découragé, un optimiste, un libéral de 1830, un républicain de la veille,

un impérialiste d'autrefois; et toujours il me semblait entendre au-dessus de ma tête un battement d'ailes, sentir comme un souffle supérieur à nos partis, à nos passions, à nos faiblesses, qui éteignait ce qui ne doit pas survivre et ranimait ce qui ne doit pas périr. — « Rien n'est perdu ! » dit M. de Belcastel à un ami découragé. — « Rien n'est sauvé ! » dit-il à un ami optimiste. Les motifs de découragement ne sont que trop spécieux, et la plupart s'encadrent entre le berceau et le cercueil d'Henri V. Tant d'enthousiasme, d'allégresse et d'espérance le 29 septembre 1820 ! Le ciel sourd à tant d'ardentes prières, le 24 août 1883 ! Pourquoi le faire naître, puisqu'il devait mourir sans avoir régné? Pourquoi donner à sa naissance un caractère presque miraculeux, le sceau d'une intervention divine, si le miracle devait se lasser si vite? Où était donc son ange gardien et celui de la France, pour que cet enfant innocent payât la rançon de nos fautes, de nos ingratitudes et de nos folies, pour que ce prince impeccable, privé de tout le bien qu'il nous aurait fait, ne pût que s'envelopper dans son drapeau comme dans un suaire? Et maintenant, comment renouer le fil des illusions brisées? Comment ressusciter ce qui meurt, et faire sortir du sépulcre le Lazare monarchique? Comment débaptiser notre royalisme et démarquer le linge de nos agapes légitimistes? Un principe peut rester à peu près intact en se déplaçant; un sentiment s'affaiblit en changeant de place. Ce n'est que dans les comédies de Molière que le cœur passe alternative-

ment de gauche à droite et de droite à gauche. On ne recommence pas deux fois dans une vie le poème ou l'élégie de la légitimité.

Les objections sont graves; la réplique est victorieuse. Écoutez M. de Belcastel : « Et aujourd'hui, dit-il au découragé, croyez-vous que le Comte de Chambord, s'il pouvait nous donner un conseil du haut de l'immortalité vraie où sa vertu l'a porté, approuvât votre politique de la désespérance? Le théoricien qui a été jusqu'en Espagne chercher un roi de France a cru pouvoir dire un jour qu'il ne fallait pas faire parler les morts. Mais y a-t-il songé? Défendre aux morts de parler aux vivants, et aux vivants d'écouter les morts? Mais c'est la rupture avec la tradition des ancêtres et la loi fondamentale de l'humanité. Que de fois l'on fait appel aux grandes ombres de Charlemagne, de saint Louis, de Henri IV! Si on fixait davantage le regard sur elles et si on prêtait mieux l'oreille à leur voix, est-ce l'honneur national qui s'en plaindrait? Et l'on resterait sourd aux leçons qui se dégagent des actes d'Henri V! Et l'on s'endormirait avec lui dans la tombe où il est couché! Croyez-vous donc que la fidélité suprême du bataillon sacré de la Royauté française doive être pareille au sacrifice des veuves indiennes se livrant à la mort sur le tombeau de leur époux? »

La vérité s'est rarement faite plus éloquente. Oui, la réponse est victorieuse, si les objections sont

décourageantes. Mais, pour qu'elle ait toute sa force, il faut qu'elle s'appuie sur le trône d'une monarchie chrétienne. Il faut que l'espérance ait la foi pour compagne et pour guide. Quand nous tenons ce langage, ne nous accusez pas de mysticisme ou d'illuminisme! Ne dites pas que nous nous exposons aux démentis de la Providence! Quel siècle plus que le nôtre, quel pays plus que la France, ont été mis plus constamment en demeure de reconnaître le doigt de Dieu dans chaque catastrophe qui les frappe! Napoléon Bonaparte, après avoir signé le Concordat et relevé les autels, se croit assez sûr de sa grandeur pour emprisonner un pape et rompre impérialement avec les lois de l'Église; aussitôt ce colosse qui semblait invincible tremble et chancelle sur sa base. Les flammes du Kremlin brûlent son diadème. Ses pieds se gèlent dans les neiges du pays qu'il croyait conquérir. Leipsick le blesse à mort! Waterloo l'achève, et une invisible main déchire la carte où il avait écrit son rêve de monarchie universelle. Louis-Philippe essaye de régner, non pas contre la religion, mais sans elle. En accordant une part à la Royauté qu'elle improvise, la Révolution se fait la sienne : elle abat les croix, saccage les archevêchés et les églises, force les prêtres de cacher leur soutane, récuse le droit du père de famille, défend que l'on touche au monopole universitaire... Un jour, ce roi libéral, débonnaire, gardien fidèle des Constitutions et des Chartes, soutenu dans le Parlement et dans le pays légal par une immense majorité, est renversé, non par un coup de

foudre, mais par une chiquenaude révolutionnaire. Chute qui, encore aujourd'hui, reste humainement inexplicable, que les républicains auraient voulue moins soudaine, que la nation ne désirait pas, que le duc d'Aumale et le prince de Joinville eussent prévenue ou réparée en montrant aux factieux une cartouche africaine. Napoléon III commence par donner aux catholiques et aux évêques des gages de protection et d'alliance. Il finit par mettre en branle la révolution italienne, par se prêter à la destruction des petits États, par se faire dupe ou complice des spoliateurs de la Papauté. Le voilà courant à sa perte, pris dans les filets de Bismark, emporté dans les désastres d'une guerre qui pouvait si facilement s'éviter, voyant ses armées se fondre, s'engloutir et disparaître, comme dans les pages tragiques où la Bible retrace les revanches divines!

Et la République? Il semble qu'elle me contredit, puisque, dès le premier jour, elle se déclarait l'ennemie de Dieu et que, au bout de quatorze ans passés, elle n'est pas encore tombée. En êtes-vous bien sûrs? Est-ce triompher, est-ce exister que de vivre des malheurs de la France, comme ces oiseaux sinistres qui s'abattent, après le carnage, sur les champs de bataille? Est-ce triompher que d'avoir à son actif, dès la première heure, autant de défaites que de sacrilèges, autant de journées néfastes que d'insultes au clergé, de pillages de couvents et d'orgies dans les églises? Est-ce régner que de devoir son règne aux passions

les plus basses et de l'associer à tout ce qui peut révolter la conscience humaine? Est-ce se tenir debout que de plier sous le mépris des honnêtes gens? Est-ce prospérer que d'avoir pour cortège toutes les misères, toutes les souffrances, toutes les hontes qui peuvent accabler un peuple, de ne pouvoir prolonger son ignominieuse existence qu'en épuisant, comme les vampires, les dernières gouttes de sang du pays que l'on opprime? Est-ce durer que de se voir sans cesse en présence de la hideuse banqueroute, de savoir que le sac où l'on puise sera vide d'aujourd'hui à demain, de marcher à travers une double haie d'anathèmes et de huées, d'être forcé de se dire que, plus on dure, plus la patrie se rapproche de sa fin? D'ailleurs, regardez les détails! Comptez les individus! L'homme en qui se personnifiait cette République néfaste, qui l'incarnait dans ses grossiers appétits, dans ses hâbleries triviales, dans ses allures tapageuses, dans sa langue barbare, l'homme qui avait placé sa dictature au-dessus de la loi, de l'humanité, de la volonté nationale, au-dessus de Dieu, et qui, plus que les plus cruels despotes, *avait fait souffrir et mourir inutilement*, l'homme qui, plus tard, pourri d'omnipotence et de bonne chère, avait, *inter pocula*, jeté à la République façonnée à son image ce cri de ralliement : « Le cléricalisme, c'est l'ennemi ! » — où est-il? Qu'a-t-il fait? Qu'en a-t-on fait? Une maladie étrange, une mort mystérieuse à laquelle ses amis eux-mêmes n'ont pas pu ou pas osé donner un nom ; — et aujourd'hui, sous une première couche d'oubli, un monument si

vaste, si menteur, si épais et si lourd, que, de concert avec l'Histoire et la vérité, il écrasera cette odieuse mémoire; quelque chose comme l'éléphant de la Bastille, qui devait éterniser un *glorieux* souvenir, et qui est devenu un gros nid de paille rongé par les rats.

Et les lieutenants! les janissaires! les exécuteurs! Quelques-uns ont déjà subi ou subissent leur châtiment. Tous y passeront. La justice divine les attend derrière les portes qu'ils ont crochetées; oui, M. de Belcastel a raison : « Dieu n'efface que pour écrire ». Mais, pour qu'il écrive un nom de roi sur la page blanche, réconcilions avec lui le peuple insensé qui l'outrage! Si nous voulons qu'il nous rende la monarchie, rendons-lui la France!

En écrivant à un optimiste : « Rien n'est sauvé! » M. de Belcastel n'a malheureusement que l'embarras du choix en fait d'arguments et de preuves. Tel est leur nombre, telle est leur évidence, que tout l'arsenal de la sagesse humaine, de la morale bourgeoise, de la politique d'expédient s'y briserait sans nous sauver. Les voilà face à face, les deux puissances de qui dépendent la perte ou le salut du monde. Ce n'est plus la lutte partielle d'une monarchie contre une république; c'est le principe de tout bien aux prises avec l'esprit du mal. C'est la Révolution et sa pourvoyeuse, la franc-maçonnerie, acharnées à détruire tout ce qui arrête les progrès de leur œuvre impie; c'est l'éternelle guerre de Satan contre Dieu. L'auteur

esquisse à grands traits et marque d'un fer rouge tout ce qui s'est fait dans ces derniers temps pour corrompre l'âme de l'enfant, pour pervertir jusqu'aux moelles les générations futures; pour laïciser tous les actes de la vie publique et privée, pour effacer l'idée de Dieu dans le monde visible et invisible, pour faire du matérialisme et de l'athéisme les deux satellites de la propagande infernale. Tout à l'heure, il nous rappelait avec une pieuse complaisance les sujets de consolation et d'espoir, les œuvres catholiques que la persécution avait fait naître et grandir en dépit de la tyrannie jacobine; fleurs bénies qui s'épanouissent dans l'orage; aigles mystiques dont les serres s'impriment dans le roc sous le souffle des tempêtes; chênes dont les racines s'affermissent par l'effort même tenté pour les arracher; libres manifestations par lesquelles la vraie France prouve qu'elle est encore chrétienne, tandis que la France officielle nous dit le contraire. Maintenant, c'est la contre-partie qu'il nous présente avec une éloquence pénétrante, tour à tour attristée et indignée.

On le conçoit, élevé à ces hauteurs, le sujet ne comporte plus les subtilités d'une polémique vulgaire. Il ne s'agit plus de *doser* homéopathiquement les remèdes que le pays peut supporter pour entrer en convalescence : tant de grains pour la religion; tant de gouttes pour la bourgeoisie voltairienne; ceci pour mitiger cela; une fiche de consolation pour le centre gauche; deux bons points pour ceux qui vont à la messe; un

satisfecit pour ceux qui n'y vont pas; assez de bonnes relations avec l'Église pour ne pas scandaliser les catholiques; pas assez pour effaroucher les sceptiques; des institutions si bien pondérées, qu'elles offrent au gouvernement des moyens de se défendre, à ses ennemis des armes pour le démolir, aux oppositions dynastiques des prétextes pour lui donner des leçons. Non, le mal est immense; il est si grand que Dieu seul est plus grand que lui, si invincible que Dieu seul peut le vaincre.

En s'adressant à un libéral, M. de Belcastel marque admirablement la différence ou plutôt le contraste, l'antagonisme entre le libéralisme et la liberté. Mieux que tous les autres, nous pouvons le comprendre, nous, vieillards qui avons assisté, sous la Restauration, aux débuts de ce libéralisme bâtard, à ses hypocrites tendresses pour les souvenirs du despotisme impérial, à ses tentatives sournoises pour paralyser l'œuvre vraiment *libérale* de Louis XVIII. Ses origines, ses penchants, sa vocation secrète, le condamnaient à verser dans la Révolution, c'est-à-dire à se faire démocrate, à pactiser avec le parti qui, depuis Danton jusqu'à Gambetta, depuis les jacobins de 93 jusqu'aux jacobins de 1884, a été le plus mortel ennemi de la liberté. Complice de ce parti, il ne pouvait pas ne pas faire de la guerre au bon Dieu un article de son programme. Au surplus, son procès peut s'instruire en quelques mots : volontaires ou forcées, ses capitulations et ses alliances nous ont précipités dans le gouffre où nous sommes.

Si j'avais à choisir parmi ces lettres, mes préférences pour la lettre adressée à un républicain pourraient aisément se justifier, parce que l'on y trouve — et avec quel accent de loyauté, avec quelle émanation d'une belle âme! — tout ce qui peut nous ramener les Jules Simon et les Étienne Vacherot de l'avenir, tout ce qui peut dissiper les préventions, vaincre les méfiances, triompher des dissentiments, en finir avec les lésineries de *la religion pour le peuple,* de la conversion à prix réduits, de la politique à cote mal taillée. Et remarquez que les idées de M. de Belcastel sont aussi loin de l'absolutisme que du faux libéralisme. Si les *loustics* de la libre pensée et ses caricaturistes ont parfois coiffé d'un éteignoir la tête de nos catholiques illustres, c'est dans un rayonnement de lumière qu'ils auraient à nous représenter ce noble champion de la Monarchie chrétienne. Croyez-vous, par hasard, que cette lumière soit moins vive et moins pure, parce qu'elle vient du ciel, que le feu follet errant sur les marécages? Ce qui ressort de cette lettre ou plutôt de tout l'ouvrage, c'est l'urgente nécessité d'une séparation de corps entre notre pays et la République. Ajouterai-je : et de biens? — Hélas! si nous tardons encore un an, il n'y aura plus de quoi se séparer.

Je veux, avant de finir, citer quelques lignes qui vous aideront à mesurer le patriotisme de ce catholique, accusé sans doute par les sous-vétérinaires de son département de ne pas assez aimer son pays,

— qu'ils aiment, eux, comme les chasseurs et les gourmands aiment le gibier :

« La patrie! Elle prend son nom, comme sa source, dans le nom de père, un des plus beaux de la langue humaine. Elle embrasse dans sa vie, dans son sang, dans son souffle et dans son unité morale, avec la génération qui passe et avec les fils qui naîtront d'elle, les générations des aïeux et des ancêtres de nos aïeux. Elle ne fait qu'un de toutes les générations qui se succèdent à travers les âges sur le même sol, avec la même langue, la même race, la même foi, le même génie et la communauté d'une gloire immortelle rayonnant sur tous les siècles et sur tous les foyers... »

Je m'arrête; tout le livre est écrit de ce style. Le défaut d'espace me force d'omettre la lettre à un bonapartiste, et la conclusion à Monsieur le Comte de Paris, respectueuse supplique d'un catholique qui n'est pas courtisan pour nous dédommager de tant de courtisans qui ne sont pas catholiques; éloquent placet que le Prince, j'en suis sûr, aura lu avec attention, et qui ne sera pas perdu pour cet esprit ouvert à toute idée de réparation, de conciliation, d'apaisement et de salut. Pour moi, je résume ainsi l'impression profonde que m'a laissée cette lecture : peut-être quelques lecteurs se seront dit en ouvrant le volume : « Nous allons trouver là le reflet des vérités divines, l'empreinte d'une haute intelligence, d'un ardent patriotisme, d'une piété communicative, d'une loyauté chevaleresque, agenouillée devant Dieu, debout

devant les hommes; mais probablement, çà et là, quelque chose à rabattre. » — Eh bien, non! rien à rabattre; sans quoi, il n'est pas impossible que, dans un paroxysme de mépris et de dégoût pour la République, un heureux coup de dé vous rende à la Monarchie; mais combien de temps la garderez-vous?

M. PAUL THUREAU-DANGIN

Histoire de la Monarchie de Juillet.

Pour ceux qui s'en vont, qui se survivent, et qui, avant de disparaître, ont eu le temps de perdre toutes leurs illusions politiques, il y a quelque chose de consolant à voir des hommes jeunes encore, dans toute la force de l'âge et du talent, se vouer à une tâche ingrate et recueillir sur des récifs les épaves de nos divers naufrages. Ils en sauvent ce qui peut encore être sauvé : un souvenir, une leçon, un regret, et la réhabilitation posthume ou tardive d'institutions dont nous avons abusé avant d'apprendre à nous en servir.

Ce que des écrivains considérables ont fait pour la Restauration, M. Paul Thureau-Dangin vient de l'entreprendre pour la Monarchie de Juillet. Ainsi qu'il nous le dit lui-même dans sa courte préface, la génération à laquelle il appartient est justement celle qui peut retracer sans passion et sans esprit de parti l'histoire d'un régime que l'on pourrait croire trop

récent pour se prêter à une étude impartiale, si l'on ne savait qu'il y a, dans la vie des peuples comme des individus, certaines crises qui semblent changer les semaines en années et les années en siècles. M. Paul Thureau possède toutes les qualités de l'historien : la loyauté, l'équité, la sagacité, la gravité, la conscience, et c'est la meilleure réplique que je puisse opposer à ceux qui, tout en rendant justice à son livre, murmurent tout bas : « A quoi bon? Pourquoi raconter ce qui n'existe plus? pourquoi essayer de ressusciter ce qui est mort? pourquoi nous faire regretter ce que l'on ne peut pas nous rendre? »

Permettez! A ce compte, il n'y aurait pas d'historien; l'histoire n'aurait plus sa raison d'être. Est-ce que Tite-Live, écrivant sous Auguste, espérait ramener les belles époques de la République romaine? Est-ce que Tacite, écrivant sous Domitien, avait la prétention d'en finir avec les crimes des Césars? Il n'en est pas de l'histoire comme du pamphlet ou du journal. Un recueil de pages ou d'articles dépensés au service d'une cause vaincue doit perdre tout son intérêt en perdant son utilité immédiate. C'est un vieux mousquet, relégué dans un musée d'artillerie au lieu de tonner sur un champ de bataille. Mais l'histoire! Elle a sa valeur propre, indépendante du plus ou moins de succès et de durée de la période qu'elle fait revivre. Ici, d'ailleurs, ce n'est pas assez dire : s'il est avéré — et qui en doute aujourd'hui? — que les deux Monarchies constitutionnelles, malgré leurs défauts et leurs faiblesses, furent l'âge d'or de

notre malheureux pays, que leur chute ne conclut rien contre leurs bienfaits, et que tout ce qu'on a tenté depuis lors n'a été bon qu'à nous précipiter dans le bourbier où nous sommes, rien de plus utile et d'une utilité plus pratique que de remettre sous nos yeux cette série d'événements et cette galerie de personnages, défigurés, calomniés ou méconnus par la plus dangereuse des passions : celle qui se confond avec un point d'honneur et ressemble à une vertu.

Est-ce tout? Pas encore. Les *libéraux* d'il y a soixante ans ou leurs petits-fils, les maniaques de parlementarisme et de centre gauche, reprochèrent ou reprochent à la branche aînée des Bourbons de prétendues velléités d'ancien régime et de droit divin, explicables chez des princes que les crimes de la Révolution autorisaient à toutes les méfiances et qui revenaient de l'exil, escortés de leurs compagnons d'infortune. D'autre part, les vaincus de 1830, trop justement irrités pour savoir gré au nouveau gouvernement de les protéger contre l'anarchie, affirmaient qu'il ne tarderait pas à périr par le vice de son origine. Aujourd'hui, une catastrophe que nous pleurons encore et à laquelle M. Paul Thureau-Dangin fait allusion dans les meilleurs termes, a modifié la situation à ce point que le même prince résume en sa personne toutes les garanties de stabilité que la Monarchie légitime offrait à la France de la Restauration, et tous les gages de sécurité prodigués par la Royauté de 1830 aux amants si passionnés, si sincères, si ombrageux et si logiques de la liberté, que la Charte de 1814 ne les avait pas

consolés de la chute de Bonaparte. Vous le voyez, il est bien possible que ce livre, en dehors de ses mérites, redevienne sous peu une œuvre d'*actualité,* un document à consulter, dans le cas où, rentrés en possession de cette Monarchie bienfaitrice, nous serions tentés de retomber dans les mêmes fautes et de commettre les mêmes injustices; ce qu'il faut toujours prévoir, étant donnés la mobilité de l'esprit français et le merveilleux sens politique de la bourgeoisie parisienne.

Ces deux premiers volumes s'arrêtent à l'année 1836. L'ouvrage complet en aura six, qui pourront ainsi se diviser en trois parties égales. Comme elles sont pleines et troublées, ces années de début, où la Royauté nouvelle semblait toujours près de tomber avant d'être assise, et qui, rapprochées de la catastrophe finale, nous ont fait comparer la Monarchie de Juillet à ces malades qui meurent guéris ou à ces femmes qui, après avoir résisté dans leur faiblesse, succombent dans leur force! L'écrivain avait le droit de traduire en français le *Tempus aggredior opimum casibus, fecundum tempestatibus, ipsa etiam pace sævum.* — L'émeute en permanence, le procès des ministres, le sac de l'archevêché et de Saint-Germain-l'Auxerrois, la révolution à Bruxelles, l'insurrection à Varsovie, l'agitation partout, les menaces de guerre au dehors, de pillage au dedans, la faiblesse du ministère Laffitte, ses connivences avec les pires passions populaires, la nécessité, pour le gouvernement nais-

sant, de tromper l'espérance des peuples ou de s'attirer le courroux des souverains; puis le choléra, la mort de Casimir Perier, la tentative de la duchesse de Berry, la guerre civile en Vendée, le Roi et la Reine se débattant, dans cette aventure, entre leurs affections de famille et les exigences de leurs ministres; l'arrestation de Berryer et de Chateaubriand, le cloître Saint-Merri, le complot d'Avril, la révolte à Lyon, les premiers essais de régicide, l'attentat de Fieschi, les lois de septembre, les hommes de lettres métamorphosés en hommes d'État, la Monarchie changeant sans cesse de ministres comme les valétudinaires changent continuellement de médecin et de régime; et, au milieu de ce chaos ou de ce cahot, des figures qui apparaissent, se dessinent, grandissent ou s'altèrent : Guizot, le duc de Broglie, Thiers, Villemain, Cousin, Armand Carrel, Dupin, Sauzet, Molé, Rémusat; les déviations de la littérature atteinte de la *mal 'aria* révolutionnaire... Que de chapitres intéressants, émouvants, instructifs, tragiques ou tragi-comiques!

M. Paul Thureau étudie et raconte en maître ces épisodes où il était si facile de verser à droite ou à gauche. En le lisant, je contrôlais ses récits d'après mes souvenirs, et j'éprouvais une impression singulière. Ma vieillesse s'humiliait devant sa jeune maturité. Je me disais : « A ce moment, je commettais telle injustice; je battais des mains à l'idée que le gouvernement avait constamment à conjurer de nouveaux périls, à lutter contre de nouveaux embarras; je refusais de tenir compte des difficultés inouïes qui

auraient dû le faire absoudre, lorsqu'il s'en tirait avec des demi-fautes. Mes passions, celles de mon entourage, m'empêchaient de comprendre que Louis-Philippe ne pouvait être renversé que par une insurrection parisienne; que cette insurrection, nécessairement plus démocratique et plus radicale que celle de 1830, *n'opérerait* pas pour les beaux yeux de la légitimité; qu'elle ne pourrait proclamer que la République, — et que la République... Ici, je multiplierais à l'infini les *plusieurs points* et les *et cætera*... je resterais encore à mille toises au-dessous de l'horrible réalité.

Une *actualité* douloureuse a fixé particulièrement mon attention sur les pages consacrées au choléra de Paris en 1832. Je m'en souviens; j'y étais. M. Paul Thureau en a admirablement rendu l'impression sinistre, les épisodes caractéristiques, la gradation rapide de l'incrédulité à la stupeur, du ricanement à l'épouvante, de la terreur à l'affolement. — « C'était, a dit un témoin, un bourreau masqué qui marchait dans Paris, escorté d'une invisible guillotine. » Tout ce tableau est d'une vérité saisissante : « Plus de voitures dans les rues. Rien que des convois funèbres, et, ce qui était plus navrant encore, des convois que personne ne suivait. Les corbillards ne suffisant plus au service, on employait des tapissières, des voitures de toute forme, bizarrement tendues d'étoffes noires; elles parcouraient les rues, ramassant les cadavres, souvent renfermés dans de simples sacs, et les empor-

taient ensuite par douzaines aux cimetières. Il fallut même recourir aux fiacres; on y plaçait les cercueils en travers, les deux extrémités sortant par les portières, etc., etc. » — Et l'historien ajoute ces lignes consolantes, bulletin de 1832 auquel 1884 fait écho : « Au milieu de cette désertion générale, la Famille royale restait à Paris, faisant pleinement et généreusement tout son devoir; les jeunes princes parcouraient les quartiers les plus atteints ou visitaient les hôpitaux. Le salon des princesses était transformé en atelier où l'on préparait les secours, et la Reine présidait à cette œuvre de charité. »

Ceci me rappelle un détail personnel. Au plus fort de l'invasion cholérique, j'allai avec quelques-uns de mes camarades de l'École de droit, — un peu par bravade, un peu pour nous étourdir, — entendre l'opéra de *Robert-le-Diable*, qui était alors dans toute la nouveauté de son succès. En sortant, mes amis, avec l'entrain et la folie de nos vingt ans, entonnèrent le chœur des démons souterrains : « ROBERT ! ROBERT ! » — Ce nom, cent fois répété à minuit, dans ces rues désertes, dans ce silence lugubre que mon imagination peuplait de malades et de fantômes, produisit sur moi un effet si extraordinaire, que, jusqu'au matin, j'entendis en rêve : « ROBERT ! ROBERT ! » — *Aujourd'hui, je crois l'entendre encore.*

Comme c'est beau, la jeunesse ! Nous avions peur, c'est positif; et pourtant nous allions faire queue

pendant quatre heures pour applaudir, dans une salle comble, le prodigieux archet de Paganini. Nous n'avions garde de manquer aux rendez-vous que nous donnait M. Fétis pour nous faire ouïr ses concerts *historiques,* où Nourrit et Levasseur enlevaient avec un *brio* incomparable le *duo* de *la Fausse Magie,* où l'*il Mio Tesoro,* chanté par Rubini, nous faisait tout oublier. Seulement, un soir, le programme annonçait le *trio* de *l'Italiana in Algieri.* Fétis, un peu pâle, vint nous annoncer que M. Santini, pris d'une frayeur épouvantable, s'était enfui précipitamment, ce qui nous priverait de ce *trio.* Nous lisions avec enthousiasme, sous les tilleuls de l'allée du Luxembourg, les premières livraisons de la *Revue des Deux Mondes,* notamment *les Consultations du docteur Noir,* d'Alfred de Vigny ; et, lorsque, la semaine suivante, Jules Janin, s'inspirant de ce docteur Noir, le mettait spirituellement en scène et le chargeait de nous faire part de la décroissance ou de la prochaine disparition du fléau, il nous sembla que nous aspirions une bonne gorgée d'air pur, et que le vampire, repliant ses ailes, avait repris son vol vers l'extrême Orient. Je ne sais si mes souvenirs m'abusent, mais je crois qu'il y avait alors plus de ressort, qu'il y a aujourd'hui plus d'abattement. On était plus rebelle, on est maintenant plus poltron. Vous ne trouveriez plus, à présent, un auteur dramatique en vogue, qui, relevant à peine d'une attaque de choléra plus ou moins sporadique, improviserait en quinze jours, étendu sur un matelas, et ferait jouer

en juin, malgré l'épidémie recrudescente, cette exubérante *Tour de Nesle*, si vivante que, au bout de cinquante-deux ans, elle n'est pas tout à fait morte. On dirait que la démocratie républicaine et athée, gouvernée par une bande de *jouisseurs*, matérialisant de plus en plus une société pourrie jusqu'aux moelles, ne reconnaissant pas, au delà de cette vie, autre chose que le néant, a peu à peu usé dans les âmes toutes les facultés de résistance, d'énergie et de dévouement, et, sous prétexte qu'elles ne sont plus immortelles, ne leur laisse plus que l'envie de ne pas mourir.

Étonnerai-je Paul Thureau en lui avouant que les alternatives de ces ministères, qui, faute d'une politique bien nette et bien droite, en arrivaient à n'avoir d'autre étiquette et d'autre programme que la date de leur avènement, m'ont moins attiré que ses beaux chapitres sur les rapports de la Monarchie de juillet avec la Religion et avec la littérature?

La Religion! nous pûmes craindre qu'elle ne fût bien compromise, lorsque, le lendemain de la révolution de 1830, nous vîmes nos prêtres, nos chers et saints prêtres de Saint-Sulpice, forcés de *laïciser* leur costume pour ne pas être insultés ou écharpés dans les rues; lorsque, six mois après, notre archevêque, Mgr de Quélen, à qui le choléra préparait la plus généreuse, la plus héroïque, la plus chrétienne des revanches, faillit être, dans son palais en cendres,

victime des fureurs d'une populace entremêlée de quelques beaux esprits. Il n'en fut rien, et, si l'on en doutait, il n'y aurait qu'à comparer l'attitude du peuple de Paris vis-à-vis du clergé, le 29 juillet 1830, le 24 février 1848 et le 4 septembre 1870. Après la première et la troisième de ces catastrophes, le gros public, à tort ou à raison, avait cru à une solidarité quelconque entre l'Église et l'État. Après la seconde, il était impossible de nier que la Religion avait su rester debout sur les ruines d'un trône étroitement allié à l'autel, et qu'elle s'était fortifiée de toutes les défaveurs de la société officielle. Détail remarquable, où se révèle la vitalité de ces croyances dont nos libres penseurs, tous les trente ans, dénoncent l'agonie! Le plus illustre des catholiques qui cherchèrent et réussirent à séparer ce que la Restauration avait peut-être trop uni, se grisa de cette liberté dont il voulait faire la sœur cadette de la foi. Il trébucha d'abord sur cette pente savonnée, puis tomba jusqu'au fond du gouffre. La célébrité de son nom, l'éclat de son génie, la séduction de son exemple, l'explosion de son apostasie, devaient, semble-t-il, perdre à tout jamais la cause qu'il avait tour à tour servie et trahie. Nous vîmes, au contraire, ce scandale tourner au profit de la vérité; nous nous dîmes qu'il fallait qu'elle eût de bien fortes et de bien profondes racines pour que des disciples tels que Lacordaire, Montalembert et leur groupe n'hésitassent pas à rompre avec le maître, résignés à pleurer sur lui comme on pleure sur un tombeau. Certes, j'ai lu bien souvent

le récit de la naissance, de la grandeur et de la décadence du journal *l'Avenir*. Bien des fois j'ai entendu débattre ces questions irritantes dont on ne peut remuer les cendres encore chaudes sans se brûler le bout des doigts. Pourtant, ces pages de M. Paul Thureau m'ont paru originales et neuves; pourquoi? Hélas! je crains de le deviner; parce qu'elles sont raisonnables et justes, — et que nous l'étions pas.

Mais c'est dans le domaine de la littérature que je suis heureux de me rencontrer avec l'éminent historien de la Monarchie de Juillet. Dans ce chapitre, je n'ai pas découvert une note fausse, et M. Paul Thureau est pour moi un allié d'autant plus précieux que, par son âge, il peut exercer plus d'influence sur la génération nouvelle. « — Après 1830, — a dit M. de Rémusat, — il ne s'est guère développé que les semences jetées en terre durant la Restauration. » — Oui, pourvu que l'on ajoute que, grâce à la Révolution et à l'esprit révolutionnaire, le produit de ces magnifiques semences a été un mélange de bon grain et d'ivraie. Il m'est parfois arrivé, aux heures de rêverie dans ma solitude, face à face avec mes souvenirs, de me demander ce qu'auraient été, en définitive, Lamartine, Victor Hugo, Michelet, Sainte-Beuve, Edgard Quinet, Alfred de Vigny, Alfred de Musset, Balzac, George Sand, etc., si la Monarchie de 1814 était restée sur le trône. Je ne vois qu'Alfred de Musset, qui, très probablement, n'aurait rien changé à son programme : peu de sens commun dans sa conduite privée et un grand fond de bon sens à tra-

vers son dandysme poétique. M. Paul Thureau a excellemment indiqué ce je ne sais quoi de violent, de frelaté, de faux, d'excessif, de sophistiqué, de désordonné, que la révolution de Juillet imprima aux plus beaux génies et aux œuvres les plus éclatantes de cette époque si féconde. Elle ne dessécha rien, mais elle troubla tout. Ce fut quelque chose comme un fleuve grossi par l'orage, qui en devient plus impétueux et plus large, mais en roulant des tas de sable et de gravier; ou, si vous l'aimez mieux, comme une pinte d'eau-de-vie versée dans une pièce d'admirable vin de Bordeaux, de façon à le rendre plus capiteux et moins sain. C'est à ce *heurt* révolutionnaire que notre beau Romantisme dut de cesser d'être libéral pour devenir démocratique, de s'effondrer plus tard dans le réalisme, et finalement d'expirer dans les bras du naturalisme.

N'y a-t-il rien à chicaner dans cette excellente *Histoire de la Monarchie de Juillet?* Je signalerai à M. Paul Thureau une erreur de détail (tome II, page 259) qu'il lui sera facile de faire disparaître dans une seconde édition. Ce n'est pas en publiant les *Mystères de Paris* dans *le Constitutionnel*, en 1844, que M. Véron fit remonter le chiffre des abonnements. *Les Mystères de Paris* avaient paru, trois ans auparavant, dans le feuilleton du *Journal des Débats;* le succès fut si prodigieux — et si insensé, — que M. Véron, voulant galvaniser *le Constitutionnel*, eut l'ingénieuse idée de demander à Eugène Süe un ro-

man en dix volumes, payé dix mille francs le volume et dirigé contre les jésuites. Ce roman s'appela le *Juif errant*. Il ne valait pas les cinq sous qu'Ashavérus portait dans sa poche.

Si j'avais à adresser à M. Paul Thureau une critique plus générale, je rappellerais le mot de madame Émile de Girardin, à propos de *la Marseillaise de la paix*, de Lamartine : « Elle est trop bonne ! » J'aurais voulu que, de temps à autre, l'historien de la Monarchie de Juillet fût plus méchant; que, par exemple, il *éreintât* cet odieux M. de Cormenin; qu'il fustigeât Auguste Barbier, dont *la Curée* est une mauvaise action en vers détestables. Libre de tout lien avec le passé, pourquoi n'a-t-il pas essayé un Berryer nouveau, un peu moins conforme à nos admirations absolues et obligées? Après nous avoir parlé de la sombre et morose vieillesse de Chateaubriand, ennuyé de tout, de tous et de lui-même, il ajoute : « Est-ce une forme de ce malaise dont ont été atteints presque tous les hommes de lettres de notre temps, et auquel échappait la nature de Berryer, plus agissante et moins pensante, plus simple et moins sensible? » Je le crois bien, qu'il y échappait! Pour n'être pas enchanté de son partage en ce monde, il aurait fallu qu'il fût bien difficile. Il avait tous les lauriers, tous les lis et toutes les roses de ce rôle de légitimiste, dont nous n'avions, nous, que les épines. Jamais on ne vit un vaincu aussi vainqueur et un persécuté aussi conquérant. Sérieusement, depuis la publication des *Souvenirs de madame Joubert*, on a le droit de voir en Berryer, à

côté de l'orateur éloquent, de l'improvisateur incomparable, du royaliste fidèle, l'homme de plaisir, l'artiste, le dilettante amoureux et magnifique, préférant Alfred de Musset, Lablache, Mario, Eugène Delacroix, Rossini, madame Malibran et un régiment de jolies femmes, aux provinciaux convaincus et ennuyeux qui allaient le matin, rue Neuve-des-Petits-Champs, le questionner sur les arcanes de la politique et le sommer de nous rendre notre Roi. Mais je m'arrête; c'est peut-être moi qui me trompe; cette critique hasardeuse, c'est peut-être le dépit d'un vieillard, agacé du contraste de tant de sagesse, de raison, de mesure, de tact, de clairvoyance et de justice, avec le souvenir de ses folies.

M. EDMOND BIRÉ

Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur.

Le plan de cet ouvrage est très simple, et s'accorde admirablement avec les aptitudes d'Edmond Biré. On devine aisément par quelles gradations il est arrivé à entrer *dans la peau du bonhomme,* à s'incarner dans ce bourgeois de Paris, contemporain des révolutionnaires et des terroristes. A force d'étudier avec sa patience et sa sagacité habituelles ces années tragiques et sanglantes, il a fini par se les assimiler. Au lieu d'en être l'historien, il en est devenu le témoin. Dès lors, il s'est trouvé en présence d'un singulier effet d'optique. D'ordinaire, les hommes, comme les objets, se rapetissent à mesure qu'on s'en éloigne. Ici, ça a été le contraire; il lui a suffi de regarder de près les héros de la Révolution, pour voir ces prétendus géants se changer en pygmées. C'est que l'espace quasi séculaire qui nous en sépare a été rempli par d'autres révolutions qui ne pouvaient se dispenser de glorifier leur aïeule, et qui, pour être plus sûres de

se continuer et de se renouveler sans cesse, confiaient à leurs écrivains — j'allais dire à leurs secrétaires — le soin de les expliquer, de les légitimer, de les préparer, de les ennoblir en se faisant les panégyristes de leurs précurseurs, de leurs ancêtres et de leurs parrains. Edmond Biré, dont le jugement est infaillible, a fait un coup de maître en se rapprochant ainsi des acteurs du drame, en se plaçant sur la scène de façon à n'être dupe d'aucune illusion théâtrale, à découvrir le visage sous le fard, la taille sous le costume, l'homme sous le personnage, la vérité sous le mensonge.

Journal d'un bourgeois de Paris! Oui, c'est bien cela! un bourgeois qui serait vite un gibier de guillotine, s'il n'échappait par son obscurité au regard inquisiteur de ces juges et de ces bourreaux; un bourgeois qui est, à lui seul, le vrai public, perdu dans la foule, mais ayant assez d'intelligences dans la place pour assister aux séances, écouter aux portes, traduire les bruits de la rue, prêter l'oreille à la voix des orateurs, aux déclamations des tribuns, aux cris de la multitude, coudoyer les persécuteurs et les victimes, et, à mesure que les catastrophes s'accumulent ou s'enveniment, écrire au jour le jour ses impressions, ses émotions, ses terreurs, ses frémissements de colère, d'indignation ou de pitié. Rien ne lui est caché, à ce bourgeois, qui fait de l'histoire préventive, et dont les témoignages d'aujourd'hui seront les documents de demain. Il connaît, par le menu, les antécédents de ces grands citoyens, de ces

purs patriotes, de ces républicains invariables. Leurs débuts dans le monde, leurs obséquieux hommages à cette Royauté qu'ils devaient proscrire, l'encens qu'ils brûlent en l'honneur de ce Roi qu'ils devaient pousser à l'échafaud, leurs anathèmes contre cette République qu'ils allaient fonder, ensanglanter et salir, le fiel qui s'amassait dans ces âmes basses, les vices qui servaient de préludes aux crimes, les ambitions méchantes qui fermentaient chez ces affamés d'argent, de jouissances et de pouvoir, la peur qui précipitait ces cœurs lâches du bien au mal et du mal au pire; la progression fatale qui fait de ces réformateurs des démolisseurs, de ces royalistes des républicains, de ces modérés des énergumènes, de ces terrifiés des terroristes, de ces législateurs des scélérats, notre spirituel bourgeois a tout vu, tout constaté, tout pénétré, tout mesuré, tout deviné. Feuilletez les pages de son *Journal :* vous aurez, non pas des renseignements pour l'histoire, mais l'histoire même, plus animée, plus vivante, plus originale, plus sincère, plus franchement prise sur le fait, que celle que l'on écrit à distance, en regardant à travers les brumes du lointain, en jugeant d'après d'autres juges, en racontant d'après d'autres récits, en subissant le joug d'un système, d'une école ou d'un parti.

Quel a été le prestige de la Révolution française? Comment a-t-elle pu, non pas faire excuser ses crimes, — la conscience universelle protestera éternellement contre cet exécrable sophisme, — mais

s'entourer de circonstances assez atténuantes, assez spécieuses, pour rencontrer, à côté de ses historiographes patentés, des apologistes éloquents et persuasifs? Comment, écrasée sous le poids de ses forfaits, n'est-elle pas assez morte pour ne pas pouvoir renaître? Parce que son œuvre était nécessaire? Non, puisque personne ne l'eût mieux accomplie que Louis XVI, qu'elle a martyrisé et immolé. L'énormité des abus à détruire? Non, car ces abus s'écroulaient d'eux-mêmes sous le regard paternel et les mains bienfaisantes du plus doux, du plus sage, du plus humain, du plus libéral des rois. Ce qui recommandait à certaines admirations ou à certaines amnisties cette insatiable buveuse de sang, c'est l'idée de grandeur, de résolution et d'audace qui s'attachait à ses promoteurs et à ses chefs. — « Ils étaient des monstres, semblait-il; mais ces monstres avaient dix pieds de haut. Ils n'avaient reculé devant aucune violence; mais ces violences avaient sauvé la patrie. Ils n'étaient contents de leur journée que lorsqu'ils avaient peuplé les prisons, approvisionné la guillotine et jonché le sol de débris; mais, à leur appel, quatorze armées avaient jailli de ce sol fécondé par le sang et couvert de ruines. Ils étaient marqués au front et à l'épaule du fer rouge des régicides; mais leur but, en franchissant ce Rubicon révolutionnaire, avait été de se couper la retraite, de se condamner à vaincre ou à périr, de répondre aux menaces de l'Europe par un défi assez hardi pour faire trembler les couronnes sur la tête des souverains. Hommes tout

d'une pièce, intrépides logiciens de la formule républicaine, ils l'avaient vaillamment menée jusqu'au bout, parce que, dès l'origine, ils en avaient fait l'idéal de leur pensée, l'objectif de leurs rêves, la loi suprême de leurs actes. »

Eh bien, lisez le *Journal* du bourgeois de Paris. Ce témoin merveilleusement informé vous dira ce qu'il faut croire de cette grandeur dans le mal, de cet héroïsme dans le crime, de cette prédestination ou vocation républicaine, acceptée dès le berceau, de ces notions relatives, secondaires, d'humanité, de justice et de pitié, sacrifiées par ces âmes de bronze à l'intérêt absolu, unique, dominateur; au salut de la patrie.

Nous voici au 21 septembre 1792, au lendemain des massacres, au seuil de la Convention. L'abominable journée du 10 août a justifié le mot que va dire un conventionnel à un membre de la Législative : « Ce n'est pas nous qui sommes les régicides; vous nous aviez livré un cadavre, nous l'avons enterré : rien de plus. »

La Famille royale est enfermée au Temple; les jours du Roi et de la Reine sont comptés; leurs juges futurs sont en séance. Prenons la lorgnette de notre ami le bourgeois, qui se glisse un peu partout, et passons une revue rapide de ces figures qu'il dessine d'un crayon si net et si fin. Ce jour-là, Robespierre et Danton restent encore au second plan. Tandis que Pétion est nommé président par deux cent trente-cinq suffrages; c'est à peine si quelques voix perdues

s'égarent sur les deux noms qu'une célébrité sinistre ne tardera pas à rendre populaires. Parmi les secrétaires, nous remarquons Vergniaud, Brissot, Condorcet, Camus; plus de doute : la Convention sera girondine; c'est ainsi que l'on commence; vous savez comment l'on finit. M. Jules Simon le disait l'autre jour au Sénat, plus éloquemment que je ne saurais le dire, à propos de l'amnistie et du divorce. En guise de ballon d'essai, quelques paroles de clémence ou de pitié; comme conclusion, une amnistie solennelle, triomphale, point de départ des manifestations les plus furieuses, des revendications les plus effrayantes, en attendant les revanches et les représailles promises à toutes les passions anarchiques. Même *crescendo* pour le divorce; d'abord timide, restreint, se faisant petit pour ne porter ombrage à personne et s'insinuer plus aisément dans les lois et dans les mœurs; puis, superbe, conquérant, envahisseur, marchant la tête haute, parlant en maître, disant au mariage chrétien : « C'est à vous d'en sortir! » et s'installant sur les ruines de la société et de la famille. N'est-ce pas l'histoire de toutes les assemblées parlementaires? Pourriez-vous en citer une seule qui se soit améliorée en se prolongeant, qui n'ait pas misérablement cédé à des influences extérieures, qui, réunie pour faire le bien, n'ait pas fini par capituler avec le mal? Si j'arrête ce détail au passage, c'est parce que ce fut là un des traits caractéristiques de la Révolution; c'est aussi parce que le bourgeois de Paris, sans le vouloir, sans le

prévoir, nous fournit mille sujets de rapprochement avec la République actuelle, provisoirement moins atroce, mais déjà plus humiliante que son aînée.

Ce qu'il y a de curieux, ce que notre bourgeois parisien constate pièces en main, c'est que ce ne sont pas des républicains qui fondent la République : c'est la République qui va faire des républicains. Ici, les preuves abondent. « La Royauté a été abolie sur la proposition de Collot d'Herbois, appuyé par Grégoire ; on sait en quels termes. »

Royaliste de la veille, ce Collot d'Herbois; auteur de cantates, de dithyrambes et de comédies, toutes en l'honneur du bon roi Louis XVI, de la fille de Marie-Thérèse et du Dauphin. Royaliste, l'abbé Grégoire, qui le 28 août 1789, et mieux encore, le 14 juillet de la même année, saluait de ses hommages *un roi chéri*. Royaliste, Pétion, qui, le 27 août 1789, proclamait l'utilité évidente du maintien de la Monarchie. MM. Lasource et Camus ont solennellement admis le principe, la nécessité monarchique. — « La Loi et le Roi ! » s'écrie M. Vergniaud. Royaliste, le marquis de Condorcet, qui, dans le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, écrivait au mot *Patrie :* « Il n'y a que trois manières politiques d'exister, la monarchie, l'aristocratie, et l'ANARCHIE ». Brissot, dans un discours couronné par l'Académie de Châlons, avait célébré la bienfaisance de son auguste monarque, et requis les peines les plus effroyables contre l'abominable forfait de ceux qui conspirent pour le renversement de la royauté ou attentent

à la personne *sacrée* du souverain. Mêmes antécédents chez Gensonné, Gorsaz, Barbaroux, Fauchet, Dufriche-Valazé. Voilà pour les Girondins. Et les montagnards! Robespierre est royaliste jusqu'en 1792. Danton, comme Mirabeau, a reçu de l'argent de la Cour. Dans son discours d'installation comme substitut du procureur de la Commune, — janvier 1792, — il a énergiquement affirmé son attachement inébranlable à la Monarchie constitutionnelle. Les deux premières pièces de Fabre d'Églantine — *le Poète de province à Paris* et *le Convalescent de qualité,* — respirent le royalisme le plus pur. Camille Desmoulins... mais à quoi bon continuer la nomenclature, que vous trouverez armée de pied en cap dans le *Journal* du bourgeois de Paris! Après Camille Desmoulins, chantant en mauvais vers les perfections de Louis XVI, Billaud-Varenne, Saint-Just, Sergent, Chénier, Anthoine (de Metz), Vadier, Vouland, Martin (de Douai), Barère, Sieyès, Lepelletier de Saint-Fargeau, Marat, lui-même, oui, Marat, tous ci-devant royalistes, tous en possession d'un dossier monarchique; si bien que, en terminant ce chapitre bourré d'arguments sans réplique, le bourgeois ajoute : « *Eurêka!* j'ai enfin découvert, sur les bancs de la Convention, deux vrais républicains : Thomas Payne et Anacharsis Cloots; — un quaker anglais et un baron prussien, — naturalisés Français au moment où ils dotaient la France de la République — tout juste depuis vingt-sept jours! »

Remercions le bourgeois de Paris de ce renseigne-

ment : il prouve, non seulement que la République, à l'heure où elle s'est fondée, n'avait aucune racine en France, — elle n'en aura jamais ! — mais que ces inflexibles héritiers de Brutus, de Cassius et d'Harmodius, au lieu d'obéir à une de ces convictions ardentes, originelles, devenues une seconde nature, qui excusent les fautes et expliquent les crimes, acceptèrent la double tyrannie des événements et des multitudes, et ne songèrent qu'à combiner l'intérêt de leur ambition avec les exigences de cette tourbe sanguinaire, de cet horrible ramassis de brutes et de fauves dont ils se firent les esclaves pour en être les maîtres. Au surplus, ne vit-on pas les rares survivants de ces années de terreur se prosterner à plat ventre devant un despotisme aussi dur que l'autorité de Louis XVI avait été débonnaire, et se hâter d'échanger contre des habits brodés par la plus humiliante servitude les derniers lambeaux de leur camargnole ? Ne les vit-on pas se façonner si promptement aux souplesses et au langage des cours, que Fouché, racontant un jour en haut lieu une anecdote de 93, ajoutait naïvement (Fouché naïf !) : « A ce moment, Robespierre me dit : « Duc d'Otrante, » voilà la mission que je vous confie ! »

— Mais, répondent les apologistes, si les héros de la Révolution ont changé d'avis à l'égard de la Royauté et de la République ; si, après avoir salué, célébré, encensé les vertus de Louis XVI, ils sont arrivés à le condamner à mort, c'est que Louis XVI avait trahi la France et conspiré avec l'étranger.

Passons au trente-troisième chapitre du livre d'Edmond Biré. Nous verrons de quel côté furent les traîtres, de quel côté partirent les appels à l'étranger. Le bourgeois de 1792, sans être prophète dans son pays, sans y entendre malice, va nous fournir encore le texte d'allusions bien significatives à une date beaucoup plus récente. Prenons ici une leçon de ce patriotisme qui a constamment caractérisé nos républicains de tous les temps.

C'étaient les ennemis du Roi qui avaient poussé à la guerrre et appelé les étrangers en France, — malgré Louis XVI, il importe de ne pas l'oublier ; — et qui l'avaient fait dans la pensée, avec l'espoir que nos troupes seraient battues... Brissot a proclamé hautement que, s'il avait voulu la guerre, c'était avec la conviction que l'étranger entrerait en vainqueur sur notre territoire, et que nos défaites seraient le signal de la chute de la royauté.

Qu'en dites-vous? sommes-nous en 1792 ou en 1870? s'agit-il de Brissot ou de M. Jules Favre? Voici qui est plus fort : Robespierre parlait de trahisons à craindre. — « Je n'ai qu'une crainte, répond ce même Brissot, c'est que nous ne soyons pas trahis. Nous avons besoin de trahisons ; notre salut est là... »

Et le bourgeois de Paris ajoute excellemment : « Pauvre France ! Les patriotes, pour elle, ce sont les hommes comme Brissot et Carra — Brissot, qui a voulu mettre le duc d'York sur le trône de France ; Carra, qui, dans son *journal* et à la tribune des jacobins, a proposé de mettre la couronne de France

sur la tête du duc de Brunswick. L'ennemi de la patrie, c'est Louis XVI! » On ne peut lire sans une émotion profonde les pages suivantes. Que de douloureux rapprochements! — « En 1787, le vieux lord Chatam s'écrie, dans le Conseil du roi d'Angleterre: « L'Angleterre ne parviendra jamais à la » suprématie des mers et du commerce tant que la » dynastie des Bourbons existera. » — Cette dynastie, essentiellement nationale, succombe à une série de calomnies et de crimes. La Révolution triomphe sous ses deux formes extrêmes — qui se touchent — la Démagogie et l'Empire; — et, malgré le génie de Napoléon Bonaparte, l'Angleterre règne sans rivale sur les mers, et nos ruineuses conquêtes européennes sont expiées par notre déchéance maritime. Les Bourbons sont rendus à la France : aussitôt Navarin et Alger relèvent la gloire de notre marine. Si la Révolution implacable n'avait pas renouvelé le bail de Charles X avec l'exil, nous allions naturaliser françaises les deux rives de ce Rhin que la fatalité révolutionnaire nous a fait perdre tout entier... Ah! Montégut et Taine ont dit vrai : la Révolution a tué le patriotisme!

Est-ce tout? Pas encore. Le *Post-scriptum* de Biré n'est pas moins curieux que le *Journal* du bourgeois. Il nous apprend que, en 1817, au moment où toutes les plaies de la France saignaient encore, où il eût suffi d'un peu de cœur pour supporter toutes les disgrâces personnelles plutôt que d'entraver l'œuvre réparatrice de Louis XVIII, un comité d'action, com-

posé de *patriotes* éprouvés, les généraux de la Fayette, de Thiard, Corbineau et Merlin, le colonel Duchand, MM. de Voyer d'Argenson, Combes-Sieyès et Chevallier, d'accord avec les *patriotes* français réfugiés à Bruxelles et ayant à leur tête le *patriote* Carnot (vite une statue!), « résolurent d'invoquer l'appui des baïonnettes étrangères, et, soutenus par elles, de proclamer roi le prince d'Orange, fils du roi des Pays-Bas et beau-frère de l'empereur de Russie ». — Nous aurions eu là, il faut en convenir, une dynastie éminemment *nationale*, digne de faire battre d'allégresse et d'orgueil tous les cœurs vraiment français! Notez que, à la même époque, ces conspirateurs et leurs amis — le futur public du *Constitutionnel*, — accusaient nos Bourbons d'être rentrés dans les fourgons de l'étranger!

Le *Journal* du bourgeois de Paris devient encore plus intéressant et plus pathétique, quand nous arrivons avec lui au procès de Louis XVI, dont la mort clôt ce premier volume. Songez, je le répète, que, par un véritable prodige d'assimilation, Biré a pu dater son récit, non pas de l'heure présente, mais de novembre et décembre 1792, de janvier 1793. Dès lors, il a échappé à ce que l'on peut appeler l'*attiédissement* historique, à cette sensation du lointain, qui, même dans les âmes les plus fidèles, ne nous permet pas d'être aussi émus de ce que l'on nous raconte que de ce qui frappe nos regards. Nous ne reviendrons pas sur cet épisode qui défie toutes les réhabilitations et a épuisé toutes les larmes... *sunt*

lacrymæ rerum. Nous ne rappellerons pas que ce roi, souvent accusé d'irrésolution et de faiblesse tant qu'il eut à se débattre dans le réseau tendu par ses innombrables ennemis et que, décidé à faire son devoir, il eut peine à le connaître, devint simplement héroïque et sublime dès que ce devoir lui apparut sous l'aspect d'une prière et d'un pardon. Ses persécuteurs, ses juges, ses calomniateurs, ses bourreaux, s'étaient chargés de déblayer la voie douloureuse, obstruée d'abord par un fouillis de broussailles et d'épines qui eussent exigé la hache d'un pionnier de génie, sans hésitation et surtout sans scrupule. Il n'avait plus qu'à marcher du Temple à l'échafaud. Il marcha droit, reprit pleine possession de lui-même, se sanctifia dans le martyre, grandit dans le sacrifice, donna le courage du chrétien pour auxiliaire à la majesté du Roi, et légua à la France — qui n'en fut pas digne — ce testament admirable qu'on ne relit pas sans se dire que, sous une inspiration divine, une belle âme, en face de la mort, peut s'élever à la hauteur du génie.

Dans ces chapitres si émouvants, nous ne voulons signaler qu'un fait, que nous avons indiqué déjà, et qui ressort de tout l'ensemble du *Journal*. Ces votes régicides, que nos modernes jacobins célèbrent comme un paroxysme d'audace devant les canons de l'Europe armée, furent arrachés à un excès de peur devant les piques de la populace enfiévrée par la chaude atmosphère des clubs, de la Commune et de la rue. Si cette audace tant vantée avait été seulement du courage,

deux cents voix de majorité auraient sauvé la vie de Louis XVI. Il faut lire, dans le livre de Biré, d'après des témoignages peu suspects, — celui de Daunou, par exemple, — les noms des nombreux députés, qui, la veille ou le matin même, avaient annoncé la ferme intention de ne pas voter la mort, et qui, une fois à la tribune, épouvantés par les menaces, les cris, les poignards et les sabres des bandits ameutés pour cette œuvre de mort, frissonnèrent, pâlirent, bredouillèrent, furent pris d'un tel vertige, que leurs lèvres démentirent en tremblant le vote de leur conscience. Biré, après avoir cité Daunou, Grégoire, madame Roland, Levasseur, Baudot, Merlin de Thionville : « QUEL EST CELUI QUI N'A PAS ÉTÉ AUSSI LACHE QUE MOI ? » — a bien raison de rappeler le mot de Tacite : *Pavebant terrebantque; terrebant quia pavebant*, — ou, comme disait Baudot : *Tuer pour ne pas être tués;* — et il conclut par cette phrase, aussi pittoresque que vraie : « La Terreur est née des embrassements du Crime et de la Peur. » — On croit lire *l'Homme sans nom*, de Ballanche, plus clair et plus court.

Mais je raisonne, et, si mes raisonnements ne bannissent pas la raison, je crains qu'ils ne donnent une idée inexacte ou incomplète de ce *Journal d'un bourgeois de Paris*. A côté de pages assombries par le voisinage immédiat de ces tragédies et de ces crimes, quelle variété ! que de chapitres piquants, amusants, pris sur le vif et sur le fait ! Finement satirique à propos des prétentions nobiliaires de ces fanatiques d'égalité ou des changements de nom des rues de

Paris, — encore une actualité à quatre-vingt-dix ans de distance! — spirituellement railleur aux dépens du couple Roland de la Platrière, très intéressant lorsqu'il nous conduit à une fête chez madame Talma ou nous fait parcourir avec lui le palais des Tuileries, réservé à d'autres incendiaires, notre bourgeois trouve des accents d'un attendrissement irrésistible en nous parlant de Jacques Cazotte, ce doux et pieux visionnaire, moins célèbre par ses ouvrages que par la scène légendaire si bien dramatisée par M. Taine, où il traduisit en style d'inspiré le biblique *Mané, Thecel, Pharès*. Prophète de la Révolution, Cazotte fut une de ses premières victimes.

Ainsi voilà, en deux ans, trois beaux ouvrages, — *La Légende des Girondins*, *Victor Hugo avant 1830*, et le *Journal d'un bourgeois de Paris*, — que nous devons à Edmond Biré, et où ce chercheur infatigable n'a cessé de relever par le charme des détails, par la fermeté du style, par l'ingéniosité des analyses, par un heureux mélange de bonhomie et de finesse, ses précieuses et merveilleuses trouvailles. Et de trois! Quand nous serons à dix, nous ferons une *croix*. Puissent, d'ici-là, nos hontes républicaines disparaître assez complètement pour que le gouvernement songe à l'offrir, et pour qu'Edmond Biré daigne l'accepter!

M. ALPHONSE DAUDET

Sapho.

En dédiant à ses fils — quand ils auront vingt ans, — son roman de *Sapho*, M. Alphonse Daudet ne les a-t-il pas calomniés? Ne s'est-il pas calomnié lui-même? Quand ses fils auront vingt ans, il sera de l'Académie française. Son frère qui a, lui aussi, beaucoup de talent, sa femme, si distinguée, si spirituelle, associée de longue date à ses travaux et à ses succès, auront soin d'entourer ces jeunes gens d'une atmosphère où ne pourront pénétrer que des idées fines et des sentiments délicats. Lié déjà avec une élite d'artistes, d'écrivains et de poètes, Alphonse Daudet aura eu le temps, d'ici là, d'agrandir encore le cercle de ses brillantes connaissances. Ses fils, avant même d'avoir donné leur note personnelle, seront accueillis, fêtés, choyés, adulés peut-être dans ce groupe d'esprits raffinés et de femmes charmantes. Est-ce à dire qu'ils n'y rencontreront pas bien des séductions et des périls? Hélas! au contraire; mais je m'obstine à croire que

ces périls n'auront rien de commun avec ceux auxquels succombe ce petit niais de Jean Gaussin, héros du roman de *Sapho*. Ce que la jolie langue de 1884 appelle élégamment LE COLLAGE, je l'appelle, moi, vieux rabâcheur, — UNE CHAINE.

Justement, on me racontait hier un apologue, — pillé, je le crains, dans le répertoire de Jules Sandeau, d'Octave Feuillet, de Charles de Bernard, — qui va me servir à expliquer ma pensée.

A une époque indéterminée, le général de Peyrol possédait de magnifiques états de service, quatre-vingt mille livres de rente et soixante printemps, qui ressemblaient de plus en plus à soixante hivers. Pendant ses glorieuses campagnes, il n'avait jamais songé à aimer sérieusement, ni même à se marier. Il crut rattraper le temps perdu en épousant Blanche de Verneuil, dont il aurait pu être le grand-père. J'ajoute, pour son excuse, que Blanche, fille d'un de ses compagnons d'armes, tué au siège de Constantine, était orpheline, seule au monde et sans fortune.

Tout alla bien d'abord : dix années s'écoulèrent, et Blanche atteignit la trentaine, sans que le général vît se glisser le moindre nuage dans son été de la Saint-Martin. Seulement, sa jeune femme l'attristait, tantôt par des crises nerveuses et des inégalités d'humeur, tantôt par des airs de mélancolie douloureuse et résignée, que l'excellent homme attribuait aux variations de sa santé. En 186... la saison était splendide. Les médecins, consultés, avaient conseillé le mouvement,

l'exercice, l'équitation, la chasse, la pêche, toute sorte de distractions champêtres, la menue monnaie du bonheur. Le général, qui venait de prendre sa retraite, crut ne pouvoir mieux faire que de conduire Blanche chez une vieille parente, la comtesee d'Orbessac, propriétaire d'un admirable château, situé au milieu d'un parc immense, dans le plus beau pays du monde.

La comtesse était veuve. Albéric, son fils unique, à peine majeur, mais fort précoce, la désolait par de singulières alternatives d'aspirations romanesques et d'équipées juvéniles. A vingt-quatre heures de distance, vous l'auriez dit assez sentimental pour rivaliser avec Grandisson, et, le lendemain, viveur à outrance, joueur, coureur, dépensier, au point de menacer d'une grêle d'hypothèques le château et le domaine. Lorsque sa mère essayait de le gronder, — bien doucement, car il était fort séduisant et elle l'adorait, — il répondait invariablement : « Ah! c'est que je n'ai pas rencontré la femme de mes rêves; c'est en la cherchant que je m'égare; priez Dieu de la placer sur mon chemin et je deviendrai, à moi tout seul, plus sage que les sept sages de la Grèce. »

Ce ne fut pas précisément à Dieu que la comtesse s'adressa. Elle avait été élevée dans ces principes d'ancien régime qui consistaient à n'en pas avoir. Son fils était encore trop jeune pour se marier, et elle se disait tout bas — assez bas pour ne pas s'entendre elle-même, — que tout serait sauvé, si, pendant ces années intermédiaires, Albéric pouvait s'attacher à

une femme digne de le dégoûter des amours faciles et des plaisirs vulgaires. C'est dans cette situation d'esprit que le trouva Blanche de Peyrol, quand le général la conduisit au château d'Orbessac, et l'y installa pour deux ou trois mois... Ici, je remplace ma narration par une foule de points, plus chastes les uns que les autres, et j'arrive au dénouement.

Le général de Peyrol, septuagénaire, rhumatisant, infirme, souffrant de ses anciennes blessures et peut-être d'une blessure plus récente, — mais sans se départir un moment de sa confiance et de sa bonté, — vécut jusqu'en 1875. Albéric avait vingt-huit ans, Blanche trente-huit. Leur bonheur était de ceux qu'envient les lycéens, que condamnent les moralistes et que plaignent les âmes délicates. La sécurité même et la confiance du vieux général ajoutaient encore au trouble et aux remords des deux coupables, plus entraînés que pervertis. Ils en étaient, depuis longtemps déjà, à la phase d'expiation. Pour quelques heures d'ivresse, de plus en plus frelatée par de secrètes amertumes, que de déchirements! que de mystérieuses tortures ! Blanche, vieillie, fanée, devinait qu'Albéric ne l'aimait plus. Albéric pliait sous sa CHAINE, et se demandait avec angoisse comment il pourrait s'y prendre pour la rompre ou la détendre. Sa mère, jugeant que ses souhaits inavoués avaient été trop bien exaucés et que ce provisoire se prolongeait trop, l'avait présenté, l'hiver précédent, à une famille délicieuse, riche, admirablement posée; bientôt il s'aperçut que la fille aînée de la maison, Clé-

mentine d'Origny, ravissante créature, blonde comme les blés, fraîche comme l'aurore, pure comme les anges, jeune comme une matinée d'avril, l'accueillait avec une émotion qu'il ne tarda pas à partager. Dès lors, il fut tout entier à l'ineffable bonheur d'aspirer les premiers parfums d'une âme virginale, aussi limpide qu'une goutte de rosée sur un lis ouvert dans la nuit.

Blanche de Peyrol était si alanguie, si abattue par cette continuité de luttes intérieures, elle paraissait si disposée à en finir plutôt que de continuer à subir ce SUPPLICE D'UNE FEMME, qu'Albéric ne redoutait, de ce côté-là, aucune difficulté sérieuse. Il en arrivait à méditer les termes d'une rupture polie ou plutôt d'une séparation à l'amiable, quand le général, foudroyé par une attaque d'apoplexie, fut enlevé subitement, sans avoir eu le temps de se reconnaître. A son testament était annexée une grande enveloppe, cachetée de noir. Sur cette enveloppe d'aspect funèbre, la veuve lut en frissonnant deux noms : le sien et celui d'Albéric. Voici le contenu de la lettre :

« Vous avez cru me tromper... je savais tout... A votre tour, sachez, pour votre châtiment, que jamais, dans ma rude vie de soldat, sur les plus sanglants champs de bataille, lorsque la mort frappait autour de moi et semblait prête à me prendre, je n'ai souffert la millième partie de ce que vous m'avez fait souffrir, toi, Blanche, ma femme, et toi, Albéric, que j'avais commencé par aimer comme mon fils.

Vous frémiriez d'épouvante si je vous disais combien de fois ma vengeance a été suspendue sur vos têtes... Mais j'ai compris que, moi aussi, j'étais coupable, que j'avais commis une faute, une folie, presque un crime, en épousant, à soixante ans, une jeune fille qui ne pouvait m'aimer que comme un père. Je me suis demandé de quel droit je punirais ceux qui s'étaient chargés de me punir, et s'il m'était permis de vous tuer, moi qui n'avais plus que quelques jours à vivre... J'ai triomphé de ma colère; j'ai enfermé ma douleur dans le plus profond de mon âme, au risque d'en être dévoré. Il m'a paru que, pour réparer cette faute et laver cette tache, je n'avais rien de mieux à faire qu'à pardonner et à mourir. Maintenant, voici ma volonté suprême, d'autant plus sacrée qu'elle sortira de mon cercueil pour vous dicter votre devoir. Je veux, — entendez-vous, Madame? — je veux que, immédiatement après le délai légal, M. Albéric d'Orbessac vous épouse. A cette condition je pardonne. Mais, s'il vous arrivait de désobéir à l'ordre d'un mourant qui fait de ce mariage la rançon de votre honneur, malheur à vous! Dieu me permettrait de me relever de mon tombeau pour vous maudire, et vous ne pourriez faire un pas sans être poursuivis par la malédiction de l'homme que vous avez outragé !... »

Vous voyez d'ici la situation poignante, épouvantable, vengeresse, où ce testament place le coupable Albéric. Ceci, bien entendu, n'est qu'une informe

maquette, improvisée par un gâcheur; mais qu'Alphonse Daudet en fasse une œuvre d'art; qu'il y apporte les finesses et, au besoin, les cruautés de son analyse, son talent de paysagiste, le charme énervant de sa manière qui fait songer à *la Torpille* de Balzac; qu'il se mette en frais de ces élégantes broderies où il excelle, et qui souvent dissimulent la ténuité de l'étoffe; qu'il nous montre, en un mot, le malheureux Albéric se débattant dans cette tragique impasse, puni par où il a péché, n'ayant plus que le choix des douleurs et des fautes, obsédé et comme possédé par le spectre du général de Peyrol; sûr, s'il épouse sa veuve, d'ajouter un chiffre à la liste des forçats du mariage; encore plus sûr, s'il épouse sa chère Clémentine, de lui faire subir le contre-coup de son châtiment : vous aurez la leçon complète, brûlante, impérieuse, terrible, telle que nous pouvons la comprendre, nous, gens du monde, qui avons parfois entrevu ou deviné des drames de ce genre; telle qu'il la faut pour arrêter sur la pente fleurie de l'adultère un jeune homme distingué, fils de parents célèbres, lancé en plein, dès son début, dans cette zone où fleurissent les plantes des tropiques, où les plus exquises lectrices des romans l'encourageront de leurs sourires, et où il lui semblera facile d'atteindre cet idéal de tout jouvenceau bien tourné, bien éduqué et bien posé : l'amour d'une femme mariée.

Là est le danger, la chanche fatale de se trouver, un beau jour, pris dans UNE CHAINE. Quant à l'ignoble COLLAGE avec une fille de bas étage, traînée dans tous

les ateliers et tous les ruisseaux de Paris, fille d'un cocher de fiacre, maîtresse d'un galérien, usée par une vie de débauche et de misère, de dix-sept ans plus âgée que ce nigaud de Jean Gaussin; — quant à cette Fanny Legrand, que l'auteur nous peint « hâve, de dix ans plus vieille, les paupières gonflées et sanglantes, de la boue sur sa robe, jusque dans ses cheveux, le désordre effaré d'une *pierreuse* qui sort d'une chasse de police »; — encore enlaidie par une dent qui lui manque et qui déforme le coin de sa bouche, — non seulement je me refuse à croire que ses pareilles puissent jamais être dangereuses pour les fils d'un romancier à la mode, membre probable de l'Académie française, mais je suis persuadé qu'Alphonse Daudet se rebifferait si on le prenait au mot, si on lui disait : « Vous avez bien raison. Vos fils ont tout à craindre de cette *colle* dont ne voudrait pas un badigeonneur ou un peintre en bâtiments! »

Que serait-ce si nous regardions de près l'entourage de Fanny, le couple Hettéma, le sculpteur Caoudal, l'ingénieur Déchelette, le poète La Gournerie, le graveur Flamant, et surtout, et par-dessus tout, le grand compositeur de Potter, — « une des gloires de l'École française », comme qui dirait Gounod ou Ambroise Thomas, — mari d'une femme charmante, honnête, aimante, dévouée, et englué, lui aussi, dans un *collage* demi-séculaire avec une créature immonde dont voici le signalement : « Cette Rosaria Sanchez, Rosa, de son nom de fête écrit sur toutes les glaces des

restaurants de nuit et toujours souligné de quelque ordure, était une ancienne *dame des chars* à l'Hippodrome, célèbre, dans le monde de la noce, par son dévergondage cynique, ses coups de gueule et de cravache, très recherchés des hommes de cercle, qu'elle menait comme ses chevaux... Ici, même dans ce faux jour, elle avait bien ses cinquante ans, marqués sur une face plate, dure, à la peau soulevée et jaune comme un limon de son pays... »

Cette séduisante personne est-elle du moins assez fière d'avoir fixé l'illustre de Potter, — « une des fiertés de l'École française ». — pour suppléer à la beauté qu'elle n'a plus et se faire pardonner ses cinquante ans, sa patte d'oie, sa peau soulevée et jaune, à force de gracieuses cajoleries et de délicates tendresses prodiguées à son grand homme ? Écoutez !

« On le traitait plus mal qu'un domestique. Il fallait voir l'air excédé de Rosa dès qu'il racontait quelque chose, de quel ton méprisant elle lui imposait silence ; et, renchérissant sur sa fille, Pilar ne manquait jamais d'ajouter d'un air convaincu : « *Foute*-nous la paix, » mon garçon ! »

La mère et la fille, aussi abominables, aussi dégoûtantes l'une que l'autre, en arrivent à se quereller comme des poissardes, ou comme des vaches espagnoles qui seraient préalablement enragées. Bien doucement, l'infortuné de Potter essaye de les calmer.

« Alors Rosa, furieuse, se retourna contre lui :
» — De quoi te mêles-tu, toi ?... En voilà des ma-

nières! Est-ce que je ne suis pas libre de parler?... Va donc voir un peu chez ta femme si j'y suis!... J'en ai assez de tes yeux de merlan frit et des trois cheveux qui te restent!... Va les porter à ta dinde, il n'est que temps!

» De Potter souriait, un peu pâle :

» — Et il faut vivre avec ça! murmurait-il dans sa moustache.

» — Ça vaut bien ça!... hurla-t-elle, tout le corps en avant sur la table... et, tu sais, la porte est ouverte... File!... hop!...

» — Voyons, Rosa! supplièrent les pauvres yeux ternes. »

Cette scène est hideuse; la suite est plus hideuse encore. On y voit figurer trois horribles Parques de la galanterie parisienne, état-major de cette vieille garde qui se rendait toujours et ne mourait jamais; la mère Pilar, déjà nommée, d'un grotesque peu réjouissant, et un caméléon devenu l'unique passion de Rosa, tout « entouré de ouate, une sorte de gros lézard difforme et grenu, crêté, dentelé, la tête en capuchon sur une chair grelottante et gélatineuse », caméléon dont il m'est impossible de pénétrer l'intention comique, à moins qu'il ne signifie une allusion aux politiciens de notre République. Encore une fois, pour que Jean Gaussin, voyant Fanny Legrand dans ce cadre infâme, soupçonnant des sous-entendus plus infâmes encore, désensorcelé par cette infection physique et morale, remis sans cesse en face du honteux passé de

sa maîtresse, finalement forcé d'avoir pour rival le forçat libéré comme il a pour *beau-père* le cocher de fiacre, « maraudeur à la longue lévite d'ancienne livrée, souillée de boue, aux boutons de métal arrachés, et montrant, sous le gaz du trottoir, une face bouffie, apoplectisée d'alcool », — n'ait pas le courage de fuir vers sa chère Provence; plus tard, pour que, fiancé à la délicieuse Irène Couchereau, qu'il aime et dont il est aimé, il perde à jamais son avenir et son bonheur dans une dernière rechute, il faut qu'il soit idiot, ou bien que son cas, essentiellement pathologique, relève de la médecine expérimentale ; ce qui rentre d'ailleurs dans la spécialité du roman naturaliste. Dès lors, en quoi son exemple, monstrueusement exceptionnel, peut-il devenir un préservatif pour des jeunes gens qui dérogeraient d'une façon bien invraisemblable s'ils n'avaient pas beaucoup d'esprit?

Je viens d'écrire le mot *comique*. Chose singulière! Lorsqu'Alphonse Daudet, tout jeune, presque inconnu, luttait contre les difficultés et les misères du début, lorsqu'il ne savait pas s'il ne serait pas dévoré par le Minotaure parisien, son comique était gai, bon enfant, rieur à trente-deux dents, communicatif, irrésistible, comme dans son merveilleux *Tartarin* et dans la plupart de ses *Contes du lundi*. Il y ajoutait une sensibilité exquise, cet attendrissement dans le sourire, qui est le charme des délicats. Maintenant qu'il est, non pas parvenu, mais arrivé, que ses romans font prime, que, regardant autour de lui, il a toute sorte de

raisons pour voir la vie en rose, son comique est sinistre, desséchant, désespérant, injecté de toutes les laideurs, de toutes les turpitudes humaines. A un point de vue plus sérieux, lorsque l'âpre désir de réussir aurait expliqué, sinon justifié, les licences et les écarts de plume, les données scabreuses, les peintures sensuelles, il offrait un plaisir sans mélange aux lecteurs du *Petit Chose* et de *Fromont jeune et Risler aîné.* A présent qu'il pourrait *impunément* être aussi chaste que Walter Scott, à présent qu'il a dépassé la quarantaine, qu'il est père de famille et qu'il écrit pour ses fils comme Fénelon pour le duc de Bourgogne, son Télémaque et sa Calypso sont d'une espèce si particulière, que les jeunes gens doués d'une intelligence un peu vive, auraient, avant d'arriver à la dernière page, le temps de s'imprégner d'images assez... dangereuses pour rendre parfaitement inutile la moralité finale : à peu près comme les carabiniers d'Offenbach, qui arrivent trop tard.

Hélas! il est facile d'expliquer cette anomalie. Depuis ses premiers ouvrages, Alphonse Daudet a accepté une influence néfaste; d'autant plus néfaste qu'elle est en contradiction directe avec sa vraie vocation et ses véritables aptitudes. Son talent, plus fin que robuste, semblait naturellement appelé à nous charmer par des délicatesses d'analyse dans le pur domaine de la psychologie. Il a mieux aimé être disciple que maître, déployer la trousse de l'anatomiste, et se laisser gagner par ces deux fléaux, qui, en réalité, n'en font qu'un : matérialisme et pessimisme; car tout écrivain

qui capitule avec la matière et supprime l'idéal, arrivera fatalement à peindre l'humanité sous son aspect le plus brutal, le plus grossier, le plus bestial, c'est-à-dire le plus cruel et le plus implacable : témoin, dans *Sapho*, cet ignoble M. Hettéma, qui, après avoir pris sa femme dans une maison de filles et l'avoir légitimement épousée, se déclare parfaitement heureux pourvu qu'il fume sa pipe, mange une platée de choux et de saucisses, chausse ses sabots et arrose ses pois gourmands. Pouah!...

Un malheur n'arrive jamais seul. A ce jeu, Alphonse Daudet risque de perdre quelques-unes de ses rares qualités d'observateur. Je n'en veux pour preuve que ces deux personnages de son roman, Caoudal et de Potter, tous deux illustres, tous deux membres de l'Institut. A force de matérialiser son sculpteur et son musicien et d'en faire les jouets de leurs sens jusqu'à l'abrutissement, Daudet a trop oublié que le principal mobile des artistes célèbres qui se dérangent, ce n'est pas l'affolement sensuel, c'est la vanité. A-t-il lu ou relu un des premiers récits de Balzac, *Gloire et malheur?* voilà la note juste : un jeune peintre, qui, après un succès foudroyant, épouse par amour la fille d'un magasin à l'enseigne du *Chat qui pelote* et ne tarde pas à la trahir... pour une Rosa Rosario, dame des chars, ou une Fanny Legrand, fille d'un cocher de fiacre? non! pour une duchesse authentique, inscrite à la première page du livre d'or des marquises d'Espard, des vicomtesses de Beauséant, des duchesses de Langeais et de Maufrigneuse et des princesses de

Blamont-Chauvry. Je ne suis plus de ce monde; mais j'ai connu, dans mon temps, des écrivains, des artistes fort à la mode. Je crois bien qu'ils ne vivaient pas comme des ascètes, et que quelques-uns n'étaient pas des modèles de fidélité conjugale; mais, s'ils déchiquetaient à coups de canif leur contrat de mariage, c'était pour le remplacer par des parchemins. S'ils avaient rencontré une Rosa ou une Fanny, ils n'en auraient pas voulu pour le plus déguenillé de leurs rapins ou le plus piètre de leurs copistes. Si c'est la démocratie régnante qui a changé tout cela, je lui dirai, comme Buridan : « Ah! je te reconnais bien là, Mar... rianne! »

Ce qui m'impatiente, c'est que, lorsque Alphonse Daudet redevient lui-même, il est plus charmant que jamais. Rien de plus exquis que ses retours en Provence, dans notre Comtat, aux vignobles de Castelet, fief des Gaussin d'Armandy. Rien de plus frais, de plus vrai que les paysages de la terre natale, que tous ces détails d'un ton et d'une localité si juste, qui gardent en français quelque chose de leur couleur, de leur saveur et de leur originalité provençales.

La tante Divonne est adorable; les deux petites *bessonnes*, Marthe et Marie, sont délicieuses; l'oncle Césaire est amusant comme un héros de Labiche. Pour le lecteur écœuré, asphyxié par les miasmes du ruisseau de la rue des Martyrs où grouillent des *Saphos* de pacotille, c'est vraiment un bain d'air pur, ou, si vous l'aimez mieux, un bain de l'eau courante

et limpide de notre fontaine de Vaucluse ; mais est-il donc nécessaire de se salir pour avoir le droit de se baigner?...

Que l'auteur de *Sapho* me permette d'invoquer auprès de lui, en finissant, l'autorité de mon grand âge, les souvenirs de la patrie commune, les sympathies que j'ai dès l'abord vouées à son frère et à lui. Il est arrivé au point décisif de sa carrière, à cette première maturité qui peut être une seconde jeunesse. Il dépend de lui de s'amoindrir en s'obstinant à rester confiné dans une école, dans un milieu où il n'est pas à sa place et où il ne sera jamais que *bon second,* ou bien de prendre rang dans la grande littérature, la seule qui demeure à mesure que passent les caprices de la mode et les engouements de coterie. On m'a conté que, après son duel avec un de nos plus excellents confrères, le secrétaire perpétuel de l'Académie française lui avait dit avec cette fine malice qu'il tempère par tant de bonne grâce : « On entre chez nous avec une épée, mais pas à la main. » Ne sonnera-t-elle jamais, l'heure bénie où les patriciennes de l'esprit et du goût diront enfin à nos romanciers et à nos poètes : « On entre chez nous avec une plume, mais à condition que cette plume aura écrit des ouvrages que nous pourrons lire à nos fils — *quand ils auront vingt ans !* »

M. CAMILLE ROUSSET

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le marquis de Clermont-Tonnerre.

I

Les rares survivants de l'époque où nous finissions notre rhétorique, et où nous nous posions en jeunes *libéraux* sous prétexte que Brutus, Cassius, Harmodius et Thrasybule, offerts à notre admiration par nos maîtres, avaient assassiné je ne sais combien de tyrans, se croient quittes envers leurs remords, lorsqu'ils ont rendu hommage au génie financier de M. de Villèle et salué le ministère Martignac comme l'âge d'or de notre pauvre France. Les collègues de M. de Villèle restaient condamnés en masse, non pas aux anathèmes de l'Histoire, mais à une sorte de complaisant oubli. Eh bien, voici, d'une part, un historien éminent, un membre de l'Académie française, recommandé à nos sympathies par de beaux

ouvrages et par les stupides rigueurs de la République; voici, de l'autre, un gentilhomme de grande race, préparé aux luttes de la vie par de fortes études, brillant élève de l'École polytechnique, remarqué, entre tous, par Monge, Berthollet, Fourcroy et autres illustres savants de ce temps-là; obéissant à son ardent patriotisme et à sa vocation militaire pour servir vaillamment sous Napoléon sans cesser de désirer et d'espérer ses Rois légitimes; accueillant la Restauration avec le dévouement d'un bon serviteur, sûr de n'être jamais courtisan; tour à tour ministre de la marine et de la guerre en pleine maturité de l'âge, avec une autorité, une compétence, une fermeté qui justifiaient le choix du souverain; contribuant peut-être plus que tout autre à la conquête d'Alger par un rapport si excellent, qu'il fut, pour M. de Bourmont et les chefs de l'expédition, le plus utile des renseignements; puis, après la révolution de Juillet, rentrant dans la vie privée, pratiquant simplement toutes les vertus du chrétien, se consacrant à l'éducation de ses fils avec la certitude bien rare d'être capable de tout leur apprendre, depuis l'algèbre jusqu'au grec, depuis l'équitation jusqu'à l'escrime; enfin, à l'âge où l'on se repose quand on n'est pas tout à fait mort, menant à bien une traduction d'Isocrate, appréciée et applaudie par nos meilleurs hellénistes... Quelle carrière bien remplie! Quels magnifiques états de service! Vite, montrez-moi la statue élevée à un tel homme par la reconnaissance de ses concitoyens, au risque de négliger celle de

Ledru-Rollin! Or, pour qu'une justice tardive fût rendue à la mémoire du marquis de Clermont-Tonnerre, il a fallu que, vingt ans après sa mort, M. Camille Rousset fût appelé par la confiance de sa famille, à prendre connaissance de ses papiers, à se pénétrer de ses souvenirs, et que, séduit par ces trésors de savoir, de droiture, de loyauté, de fidélité, de passion pour le bien, il fût amené à en faire un livre; un livre que l'on peut caractériser d'un mot : l'historien est digne du héros.

Historien! — M. Sarcey a mis en circulation l'*homme de théâtre*. On peut dire de M. Camille Rousset qu'il est, au plus haut degré, l'homme d'histoire. Il n'excelle pas seulement à l'écrire; on croirait qu'il la personnifie. Il en a la gravité, la justice, la sagacité, la clarté. Comme elle, il aime mieux être impartial qu'éloquent, ou plutôt il sait que l'impartialité est la meilleure des éloquences. Comme elle, il se plaît à ces revisions qui rectifient une erreur, confondent un mensonge, percent à jour une légende accréditée par l'esprit de parti, réduisent à sa vraie taille un faux grand homme et remettent en lumière un personnage calomnié, oublié ou méconnu. Quand une grande iniquité se consomme sous nos yeux, lorsque nous voyons la popularité jeter à pleines mains ses gros sous dans la sébile d'un tribun, d'un charlatan, d'un romancier ou d'un poète, nous en appelons à la postérité. Il faut s'entendre. Où commence la postérité? où finit-elle? où recommence-t-elle? La postérité qui essaye aujourd'hui de glori-

fier les terroristes de 93 est-elle plus juste que les contemporains qui, dans leur légitime horreur pour ces monstres et leurs complices, forcèrent le 9 thermidor de signifier *délivrance?* La postérité qui dresse, sinon des autels, au moins des statues, à Voltaire, à Rousseau, à Diderot, est-elle mieux dans le vrai que les hommes sages qui, sans même attendre la Restauration, profitèrent, au début de ce siècle, de la réaction qui s'opérait contre les précurseurs d'une révolution de massacreurs et d'assassins? La postérité qui, en 1848 et 1852, acclamait Napoléon III en l'honneur de son oncle, était-elle chargée de redresser l'erreur des hommes de 1814, qui poursuivaient de leurs malédictions furieuses l'insatiable consommateur de chair à canon? En des temps mauvais comme le nôtre, la postérité a ses corrupteurs, ses imposteurs, ses sophistes, ses malfaiteurs, toujours prêts à renouveler son bail avec le mensonge. Il est bon qu'elle ait ses conseillers et ses guides. Je n'en connais pas de plus sûr, de plus éclairé, de plus sincère, de plus infaillible que M. Camille Rousset

Remercions-le d'abord d'avoir écrit en tête de son livre : « UN MINISTRE DE LA RESTAURATION. » Pour moi, ce titre supplémentaire veut dire : « Voilà un ministre de cette monarchie que vos précurseurs, messieurs les républicains de 1885, ont constamment assaillie de leurs sarcasmes, de leurs calomnies, de leurs insultes ; un de ces ministres persiflés par la chanson, tympanisés par la satire, ridiculisés par le pamphlet, bafoués par la caricature, représentés au crédule

public comme des éteignoirs, des rétrogrades, des incapables, devant leur élévation à la faveur, rêvant le retour de l'ancien régime, rebelles aux idées et aux aspirations de la société nouvelle, guettant la Charte comme le chat la souris, suspects à la liberté, enfermant dans un royalisme étroit leur petite somme de patriotisme, ignorant toutes les questions qui se rattachent à leur ministère, et prêts, au premier signal de leur maître, à faire main basse sur les immortels principes et les glorieuses conquêtes de 89. Le voilà, ce ministre! Maintenant souhaitez que l'on ne compare pas ses œuvres aux vôtres. Vous seriez trop humiliés!

Après le licenciement de l'armée de Condé, le jeune Aimé de Clermont-Tonnerre, autorisé par Louis XVIII, roi *in partibus* en attendant mieux, entra au service en qualité de lieutenant d'artillerie. Lieutenant d'artillerie! Ce titre aurait dû aller au cœur de l'empereur Napoléon en lui rappelant le point d'où il était parti, en lui offrant l'orgueilleux plaisir de mesurer le chemin parcouru à coups de victoires et de prodiges. Il n'en fut pas tout à fait ainsi. Clermont-Tonnerre entendait s'en tenir strictement à son devoir et ne se rallier à l'Empereur que tout juste ce qu'il fallait pour se rallier à la France. Ce n'était pas assez pour Bonaparte. L'adhésion ne lui suffisait pas; il lui fallait le fanatisme. Il voulait bien réconcilier ou fondre l'ancienne France avec la nouvelle, mais à la condition que la nouvelle absorbât l'ancienne. Il ne lui déplaisait pas

que les héritiers des noms de vieille noblesse vinssent à lui; mais il exigeait d'eux plus que des autres, justement parce qu'ils venaient de plus loin et descendaient de plus haut. Il ordonnait que leurs parchemins fissent peau neuve, que leur acquiescement fût une abdication d'eux-mêmes, de leur blason, de leurs reliquaires, de leurs ancêtres, et que leur existence datât du moment où ils étaient entrés dans le rayonnement de son omnipotence et de sa gloire. On a dit qu'il les accusait, une fois décidés à rompre avec le passé, d'aller d'un extrême à l'autre et de se montrer plus serviles que ses créatures, élevées au faîte côte à côte avec sa fortune, satellites de son étoile. On se trompe, ou il s'était trompé. Il avait pris pour du servilisme ce qui n'était que la souplesse des manières et l'élégante tradition de l'ancienne cour, comparées aux rudes allures et au ton soldatesque de ses braves compagnons d'armes. Assez mal élevé lui-même, ainsi que le remarquait M. de Talleyrand, il lui arrivait de confondre la politesse avec l'obséquiosité. N'oublions pas qu'il jouait deux rôles, qu'il s'était assigné une double mission. Autoritaire, il ne considérait le rétablissement de l'ordre que comme l'absorption de toutes les volontés dans la sienne. Fils de la Révolution, il laissait vivre sa mère, pourvu qu'elle fît la morte et lui cédât *momentanément* tous ses droits. Un gentilhomme d'antique race, devenu soldat pour être le contraire d'un courtisan, se tenant discrètement à l'écart, l'œil fixé sur le drapeau de son régiment plutôt que sur le drapeau des Tuileries, ne

pouvait convenir ni à l'incroyable appétit de son despotisme, ni à ses plans de refonte sociale, ni à son vieux levain révolutionnaire. Aimé de Clermont-Tonnerre était, en 1804, aide de camp du général Mathieu Dumas. Le général l'avait amené à Paris pour assister au couronnement de Napoléon. Ici, un épisode qui dessine les deux caractères :

« Monge était là. En reconnaissant l'ancien élève qui avait conquis toute son affection à l'École polytechnique, il voulut attirer plus particulièrement sur lui l'attention de l'Empereur. Il fendit la foule, prit le jeune homme par la main et dit : « Sire, je vous de- » mande la permission de vous présenter aussi M. de » Clermont-Tonnerre, élève de l'École polytechnique, » qui est un officier distingué. » — A ces mots, l'Empereur regarde le protégé de Monge. — « Vous n'avez » pas fait la guerre? — Non, Sire. — Eh bien, je ne » connais d'officier distingué que sur le champ de » bataille. — Sire, Votre Majesté m'y verra. » — Napoléon, qui devait tout à la guerre, n'était pas ingrat. Il lui semblait qu'on n'avait pas assez fait pour elle, tant que, au lieu de lui donner sa vie, on se contentait de la lui offrir.

La suite répondit à ce coup de boutoir, sans jamais décourager le jeune officier. Ce qui contribua peut-être à prolonger sa disgrâce, c'est qu'il passa, avec son général, au service du roi Joseph. Or Napoléon, dans ses rapports avec ses frères, commettait une

singulière inconséquence. Il prenait à les couronner un plaisir de conquérant, de despote et d'artiste, heureux de se prouver à lui-même sa toute-puissance et de préluder par cette distribution fraternelle à son rêve de monarchie universelle; et il aurait voulu, en posant ces couronnes sur leur tête, communiquer à leur cerveau quelque chose de son génie. Naturellement, ils trompaient son attente. Médiocres, bornés, pliant sous le fardeau, empêtrés dans les plis de leur manteau royal, ahuris par les impérieuses exigences de leur terrible frère, antipathiques à des populations qui ne voyaient en eux que des étrangers imposés par la conquête, ils accumulaient bévues sur bévues. Napoléon s'exaspérait; son courroux rejaillissait jusque sur les généraux et les officiers qu'il avait mis à leur service, et qui, en les servant, craignaient d'être moins Français. Passons donc rapidement sur cette période, et arrivons à la Restauration. Aussi bien, M. Camille Rousset a groupé les faits avec une si éloquente évidence, il nous a si vivement intéressés à son héros, que, quand même nous ne serions pas royalistes, nous nous surprendrions à désirer, comme Aimé de Clermont-Tonnerre, le retour de ces princes de la Maison de Bourbon, bienfaiteurs et libérateurs en 1814, nécessaires en 1815, frappés, en 1820, sur la mâle poitrine du duc de Berry, consolés par la naissance du duc de Bordeaux, impopulaires dès 1826, condamnés en 1830; regrettables toujours, regrettés aujourd'hui par tous les honnêtes gens.

L'éloge du marquis de Clermont-Tonnerre, tel que

nous le présente son biographe avec un irrésistible mélange de simplicité et de vérité, pourrait se résumer en quelques lignes : Nul, mieux que lui, ne personnifia la Restauration dans ce qu'elle eut d'excellent, tout en restant étranger à quelques détails discutables. Il était noble comme le Roi (on n'est pas parfait) ; mais ce *défaut* de naissance devait être racheté aux yeux des libéraux et des grognards par le baptême impérial et l'honneur d'avoir servi l'Empereur sans le courtiser. Les mauvaises langues avaient prétendu qu'un gentilhomme de la vieille roche croyait en savoir assez quand il savait tirer au vol, monter à cheval et signer son nom. Clermont-Tonnerre possédait un savoir si étendu, qu'il aurait pu, avec un égal succès, professer le latin et les mathématiques dans un collège de Paris, donner des leçons d'escrime aux saint-cyriens, écrire un mémoire pour l'Académie des sciences, les ingénieurs ou les géographes, recevoir de son Roi le portefeuille de la marine, de la guerre, de l'intérieur ou des affaires étrangères, enseigner tout ce que les autres ministres, en entrant en fonctions, sont obligés d'apprendre, et réciter ou traduire assez de grec pour mériter d'être embrassé par toutes les Philamintes de la ville et de la cour. Nous ne reviendrons pas sur les péripéties politiques des premières années de la Restauration. Elles se ressentirent d'une situation telle que, pour en surmonter les difficultés, Louis XVIII eut à déployer autant de sagesse que Bonaparte avait eu de génie. Au premier rang de ceux qui le secondèrent

sans jamais l'embarrasser, il faut placer le marquis de Clermont-Tonnerre, qui fut dédommagé des injustices et des préventions de l'Empereur par le titre de pair de France et le commandement d'une brigade de la garde royale. Il apporta dans ces fonctions les qualités de droiture, de fermeté, de dévouement, qui, pendant toute sa carrière, ne connurent pas une seule défaillance. Il était de ceux pour qui le mot *virtus* signifie à la fois valeur et vertu. Sincèrement religieux, marié à une femme angélique, d'une intelligence presque égale à la sienne, et qui fut constamment de moitié dans ses tristesses et ses joies, il ne se laissait pas entraîner par certaines exagérations dont les libéraux abusaient pour accuser le gouvernement de se livrer au parti prêtre et de n'accorder ses faveurs qu'aux requêtes apostillées par la Congrégation. A ceux qui lui disaient : « On vous reproche de subir l'influence des jésuites et de leur abandonner l'armée », sous prétexte qu'ils étaient, eux aussi, commandés par un général, il répondait simplement : « Mais je ne connais pas un seul jésuite, et je ne sais même pas ce que c'est que la Congrégation. » — Après quoi, il prenait son eucologe, et allait entendre la messe de sa paroisse.

Ces qualités se développèrent sur un champ plus vaste et trouvèrent enfin tout leur emploi, quand M. de Clermont-Tonnerre fut ministre, de la marine d'abord, puis de la guerre, associé à la politique de ce ministère Villèle, payé de tant d'ingratitude par la France dont il assurait la fortune et le repos.

Chose étrange! il fut souvent, pendant son ministère, en contradiction avec M. le Dauphin. Le duc d'Angoulême, courageux, vertueux, loyal et borné, se débattait, depuis son retour en France, contre une position fausse, abrégée et simplifiée, pour le duc de Berry, par le poignard de Louvel. Les deux princes avaient des instincts militaires, des nostalgies de gloire. Leur naissance, leur rang de premiers princes du sang, en avaient fait les chefs de l'armée sans que l'armée les eût jamais vus à sa tête, et, avec cette circonstance impatientante, que la restauration de leur race royale, pour demeurer bienfaisante, devait rester pacifique. On eût pu les comparer à des moissonneurs qui, arrivés trop tard dans leur champ, trouvent la moisson faite et n'ont pas à glaner un épi. Ils succédaient en uniforme à un si prodigieux homme de guerre, qu'ils croyaient voir son ombre apparaître chaque fois qu'ils se trouvaient en présence de ses maréchaux. Ceux-ci les rendaient victimes d'une impardonnable inconséquence. A la fin de l'Empire, lorsque, fatigués de conquêtes, surmenés de victoires, avertis par de tragiques désastres, ils n'aspiraient plus qu'à se reposer sur leurs lauriers, à jouir en paix de leurs dotations, de leurs titres, de leurs richesses, ils avaient maudit le conquérant que rien ne pouvait assouvir et qui les exposait à tout perdre à force d'accumuler ses parolis. A présent que les Bourbons leur donnaient ce que Napoléon leur avait refusé, volontiers ils se seraient plaints d'être amoindris à force d'être exaucés. Ils avaient peine à dissimuler un peu

de bouderie, beaucoup de regrets, un culte pour le captif de Sainte-Hélène et un funeste penchant à faire du prestige de leur gloire, amassée sous le plus intraitable des despotes, l'allié et le complice des revendications et des perfidies libérales. De là, pour le duc de Berry, et surtout pour le Dauphin, une sensation de malaise, méfiance d'autrui et de lui-même, variations de température, qu'un *loustic* aurait pu surnommer, en l'honneur du dieu de la guerre, des *giboulées de Mars*. On eût dit qu'il en voulait au maréchal Soult de s'appeler duc de Dalmatie, et au duc d'Havré de n'avoir pas gagné la bataille d'Austerlitz. De là aussi des vivacités, des bourrasques, des accès de colère, bientôt réparés par un fond de bonté native et de justice. Parfois, ne se sentant qu'à demi réconcilié avec la nouvelle France, ce cerveau étroit, bourré de bonnes intentions, rêvait des rapprochements avec la bourgeoisie libérale et le Centre gauche. Il disait un jour à M. de Clermont-Tonnerre : « Tenez, Clermont-Tonnerre, la France est Centre gauche, et mon journal est *le Constitutionnel.* » — Un autre jour : — « Voyez-vous, Clermont-Tonnerre, il faut bien que je vous le dise, je n'aime pas la noblesse ! »

Le marquis de Clermont-Tonnerre, tout en rendant pleine justice aux talents de M. de Villèle, à la solidité de son royalisme, à la lucidité de sa parole, à la perfection de ses combinaisons financières, n'était pas toujours d'accord avec lui. Leurs vues sur les moyens d'affermir la monarchie, battue en brèche par ceux

qui voulaient sa perte et par ceux qui, ne la voulant pas, la préparèrent, n'étaient pas exactement les mêmes. M. de Villèle, quoique très fin, avait la naïveté de croire qu'un peuple dont on diminue les impôts ne saurait se révolter contre son gouvernement; opinion qu'il n'a pas léguée à M. Tirard, et qui explique la différence entre le budget de 1827 et celui de 1885. Il se préoccupait, avant tout, de la question d'économie, et il ajournait la gloire, si elle voulait se faire payer trop cher. Aux yeux de M. de Clermont-Tonnerre, l'effervescence d'une jeunesse plus tapageuse encore que séditieuse, les ferments d'opposition, les velléités de complot ou d'émeute, avaient besoin d'un dérivatif, et ce dérivatif devait être une guerre dont le succès, si on pouvait l'emporter de haute lutte, triompherait des dernières résistances de l'armée, achèverait de l'identifier avec sa cocarde, son drapeau et ses princes, affaiblirait de son éclat l'importune légende napoléonienne, la relèguerait dans le lointain de l'histoire, et contenterait la double exigence de ce pays incorrigible dont l'imagination regrettait et réclamait les panaches de la guerre, tandis que son bon sens savourait les bienfaits de la paix. Qui avait raison? qui avait tort? On hésite à se prononcer, quand on songe que la révolution de Juillet et la révolution de Février servirent d'épilogue, l'une à la conquête d'Alger, l'autre à la capture d'Abd-el-Kader, — et que nos républicains sont en train de dévorer les dernières miettes des derniers restes des économies de M. de Villèle.

Soutenue par le Roi et par le Dauphin, l'opinion de M. de Villèle prévalut, et c'est ainsi qu'un autre ministre de la guerre eut, trois ans plus tard, les honneurs de cette expédition d'Alger, qui était sortie tout armée du cerveau de M. de Clermont-Tonnerre. Cette glorieuse conquête, qui, en 1830, ne fut pas de force à faire rentrer sous terre les pavés des barricades, aurait-elle été plus efficace en 1827? On peut le croire. Malgré l'impopularité du ministère Villèle, rien n'est comparable au mouvement de l'opinion parisienne pendant cette fatale année 1830. C'était une maladie chronique, passant tout à coup à l'état suraigu. La bourgeoisie libérale dissimulait à peine ses espérances. Chaque jour amenait un incident, un article de journal, une caricature, un procès, une calomnie, une épigramme, une injure, qui faisait le tour des salons avant de descendre dans la rue. M. Thiers préludait aux patriotiques prouesses de sa longue vie en se faisant le moniteur des susceptibilités britanniques et en cherchant dans la Charte un lacet qui, se resserrant peu à peu, devait finir par étrangler la monarchie. Le pavé brûlait avant d'être chauffé par les Ordonnances. Les flèches empoisonnées de l'opposition visaient le roi par-dessus les ministres. Ce qui s'était aggravé le matin s'envenimait le soir. On en était arrivé à ce point de violence et de fureur, que le patriotisme libéral semblait également décidé à faire des vœux pour une défaite et à ne pas se laisser désarmer par une victoire. En 1827, tout se bornait encore aux escarmouches et aux présages.

D'ailleurs, il est probable que M. de Clermont-Tonnerre, ministre de la guerre, serait resté à Paris pendant que M. de Bourmont aurait commandé l'armée d'expédition ; or les pages citées par son historien, où il raconte les émeutes de la rue Saint-Denis, prouvent qu'il aurait su organiser la défense, nourrir et encourager les soldats, tracer à chacun son devoir, ne permettre à personne de perdre la tête, employer énergiquement tous les moyens de répression, faire en un mot tout ce qui ne se fit pas en juillet 1830, où la Royauté se laissa jeter à la mer après avoir brûlé ses vaisseaux.

Au courant de ce récit, qui est un pur chef-d'œuvre et qui fait de la biographie d'un seul homme de bien un monument historique, j'ai remarqué, — et je ne suis pas le seul, — un détail curieux. En 1822, quand la majorité amena légalement la Droite au pouvoir, M. de Villèle avait préparé une liste, et, pour être agréable à Monsieur, il y avait mis le nom du prince de Polignac. Louis XVIII fit communiquer cette liste à son frère; arrivé au nom de Polignac, Monsieur s'était écrié en éclatant de rire : « Polignac! Polignac! Mon cher Villèle, j'aime beaucoup Polignac, je l'ai élevé sur mes genoux, mais vous ne connaissez pas Polignac! Polignac est un entêté, un opiniâtre, un homme qui ne voit que devant lui, comme un cheval qui a des *œillères*. Si Polignac était dans votre ministère, il vous gênerait beaucoup et ne vous servirait à rien! »

Cette *cruelle énigme* n'est peut-être pas inexplicable. En 1822, Charles X n'était encore que Monsieur; il n'avait pas charge d'âmes. Réconcilié avec son frère par une gracieuse influence, rasséréné par l'enthousiasme qu'avait fait éclater à Paris et dans toute la France la naissance du duc de Bordeaux, il parlait de M. de Polignac avec l'amicale familiarité, l'inoffensif sans façon d'un juge à la fois moqueur et indulgent, qui, connaissant l'homme depuis son enfance, en a observé tous les côtés faibles. En 1830, la situation n'était plus la même. Monsieur s'appelait Charles X. Il régnait, et son règne était menacé par une masse d'adversairee changés en ennemis, par une meute de passions furieuses qui mettaient de plus en plus en péril la Religion, la couronne et la France. Séparé malgré lui du ministère Villèle, opposant au ministère Martignac, en dépit de ses mérites, une sourde méfiance, froissé par ce ministère dans un certain nombre de ses sentiments, de ses scrupules, de ses antipathies, de ses préférences, sachant qu'il ne devait plus compter sur la garde nationale de Paris, il ne pouvait plus se défendre d'un trouble où s'entremêlaient les dangers du présent, les visions du passé, les spectres de 93, l'échafaud de Louis XVI, la fatalité des concessions et peut-être la malédiction divine, prête à s'étendre sur un royaume livré par sa faiblesse aux ennemis de son Dieu. Moins mystique que M. de Polignac, il avait cette religion des esprits légers qui croient ne jamais pouvoir faire assez pour racheter leurs péchés de

jeunesse. La politique l'effrayait; sa raison était déconcertée par cet amas de haines qui se jouaient de ses intentions bienfaisantes et de sa bonté. Il la fit taire pour ne laisser parler que son cœur; il ne put résister au plaisir d'avoir pour premier ministre son meilleur ami, et il nomma le prince de Polignac.

II

Avant d'aller plus loin, je veux rendre hommage, non seulement à la noble mémoire d'Aimé de Clermont-Tonnerre et à l'œuvre magistrale de son digne historien, mais à mon éminent confrère Paul Thureau, qui, grâce à une précieuse communication, a pu offrir aux lecteurs du *Correspondant* la primeur de ce bel ouvrage. Camille Rousset et Paul Thureau sont admirablement faits pour s'entendre, quoique leurs études n'aient pas été dirigées vers le même but. Étranger à la politique jusqu'au moment où on l'a forcé de s'apercevoir que la vérité déplaisait à la République comme la plus accablante des personnalités, Camille Rousset est surtout un historien militaire, et nous ne devons pas nous étonner s'il a été suspect et odieux à un gouvernement qui, non content de faire battre ses soldats un contre cent, s'arrange pour qu'ils manquent, avant de mourir, de tout ce qui pourrait leur sauver la vie. Paul Thureau est plutôt un historien politique, attentif aux événements contemporains, réussissant, par une savante

analyse, à en expliquer les origines, à en extraire les leçons, à nous donner envie de ne pas commettre demain les fautes que nous avons commises hier. Tous deux appartiennent à ce groupe d'hommes rares dont M. le duc de Broglie nous paraît le chef et le modèle, qui nous consolent d'être d'un pays où les succès de cent éditions sont acquis d'avance, sur l'étiquette du tonneau de vidange, à d'abominables ordures, où nos jeunes et patriotes étudiants, oubliant que Bacchus et Lakmé sont également originaires de l'Inde, sifflent une charmante cantatrice pour la punir d'avoir un moment confondu le culte de l'un avec les mélodies de l'autre, et où un premier ministre est publiquement traité de bandit, d'escroc, de scélérat, de coquin, de voleur, d'aigrefin, de canaille, de gibier de guillotine, sans qu'il nous soit plus possible qu'à lui-même d'affirmer le contraire.

Deux détails nous ont particulièrement frappés dans les premières phases de la carrière du marquis de Clermont-Tonnerre : ses rapports avec Napoléon, et les rapports de Napoléon avec ses frères.

Nous disions, l'autre jour, qu'il y avait eu deux hommes en Napoléon, — sans compter le prodigieux homme de guerre, — le révolutionnaire et le despote. Il eût été plus exact de dire que le despote était contenu dans le révolutionnaire, et *vice versa;* — que révolutionnaire et despote ne firent qu'un. A mesure que les révolutions se multiplient sous nos yeux, elles nous donnent, en nous ruinant, le triste plaisir de les

observer, d'en étudier le mécanisme, d'en découvrir les secrets, si bien cachés, paraît-il, aux imbéciles, c'est-à-dire à l'immense majorité du peuple le plus spirituel de la terre, qu'ils croient servir la liberté en servant la Révolution. Madame de Staël, dans ses rancunes et ses exagérations féminines, avait surnommé Napoléon Bonaparte : *Robespierre à cheval.* — Le général Fleury appelait Gambetta le plus admirable despote qui se fût jamais rencontré; et, en effet, comment qualifier autrement l'homme néfaste qui, depuis le 4 septembre jusqu'à l'armistice, ne cessa pas un moment de faire prévaloir sa volonté sur celle de la France, sans s'inquiéter de tout ce qu'allait nous coûter son extravagante et meurtrière tyrannie? Le révolutionnaire est essentiellement le contraire du libéral. Extra-légal par nature, par nécessité, par goût, il se substitue à tout un ordre établi où son ambition effrénée rencontrerait des obstacles et peut-être des châtiments. Il a le culte de la force, parce qu'elle remplace à son profit l'autorité morale, la tradition, le sentiment du juste et de l'injuste, Il crée en sa personne un pouvoir unique qui remplace la pensée collective. Il fait de son génie ou de son semblant de génie l'axe autour duquel doivent désormais tourner toutes les idées, tous les intérêts, toutes les affaires de son pays. Malheur à qui contrarie ou refuse de seconder ses plans d'omnipotence, de refonte sociale! Il peuplerait les prisons, il ferait tuer cent mille hommes, il précipiterait sa patrie dans tous les abîmes plutôt que de renoncer à cette dic-

tature, courtisane de son orgueil. Quant à la vie humaine, il n'en tient pas plus de compte que du grain de sable ou de gravier qu'il sent craquer sous son pied.

C'est pourquoi Napoléon, despote démocratique, ne pouvait aimer le jeune Clermont-Tonnerre, qui avait trop nettement marqué, dès le début, son intention de se donner si complètement à la France, qu'il ne réservait rien pour l'Empereur, d'appartenir si complètement au drapeau, qu'il ne restait rien pour le panache. Nous avons vu par quelle rebuffade, par quelles rudes paroles il avait accueilli la démarche de Monge, qui lui présentait Clermont-Tonnerre comme un officier *distingué*. Celui-ci pourtant finit par avoir une sorte de revanche. A la fin de 1809, le roi Joseph l'avait envoyé à Paris avec des dépêches. Le voilà de nouveau en face du terrible interlocuteur, qui, ce jour-là, était, par hasard, de bonne humeur. Il faudrait pouvoir citer en entier ce dialogue, où l'Empereur se plaint de son frère, où Clermont-Tonnerre plaide respectueusement pour Joseph, et où, au courant de la conversation, il déploie, sans ombre de pédantisme, de tels trésors de savoir, un tel ensemble de connaissances historiques et militaires, que Napoléon, qui ne détestait pas les supériorités pourvu qu'elles servissent à rehausser la sienne, eut peine à dissimuler sa surprise, — peut-être son regret. — Il y eut quelques instants de silence. L'Empereur réfléchissait; puis brusquement : — « Comment êtes-» vous au service de mon frère? — Sire, c'est Votre

» Majesté qui m'y a mis, malgré mes réclamations. » Pendant cet instant rapide, l'Empereur comprit le parti qu'il aurait pu tirer de cet officier de trente ans, que sa haute naissance n'avait empêché ni de travailler comme *un enfant de la balle*, ni d'acquérir une instruction encyclopédique, ni d'accepter le drapeau tricolore. Cet instant fut court ; mais Clermont-Tonnerre, Monge et l'École polytechnique étaient vengés.

Le livre de M. Camille Rousset renferme des pages curieuses sur l'attitude respective de Napoléon et de Joseph Bonaparte, le *frère aîné*. Ceux qui, comme moi, ont entendu, il y a cinquante ans, les vieux Marseillais raconter dans quel état de misère noire se trouvèrent les frères et les sœurs du vainqueur de Marengo avant que l'aiglon eût poussé toutes les plumes de ses ailes

Et n'eût plus qu'un regard pour mesurer la terre,
Et des serres pour l'embrasser,

pourraient se figurer que la vie de ces déshérités — j'allais dire de ces *outlaws*, — ne fut qu'un perpétuel hymne d'enthousiasme et de gratitude en l'honneur de ce frère qui les faisait passer presque subitement de toutes les humiliations de la pauvreté à toutes les jouissances de la richesse, à toutes les splendeurs du pouvoir souverain. Le croire, ce serait mal connaître les secrets du cœur humain. Napoléon leur faisait si durement sentir leur infériorité, qu'il froissait d'une

main cette vanité qu'il comblait de l'autre. Talleyrand avait dit méchamment : « Singulière idée ! Il a voulu qu'ils fussent *couronnés* avant de les atteler à son char impérial. » Il faut lire, à la page 73, entre autres épisodes du plus vif intérêt, les douloureuses confidences de Joseph à son aide de camp : « Joseph lui dit que son frère était *un monstre profond*, qu'il voulait le déshonorer après l'avoir fait monter malgré lui sur le trône de Charles-Quint; qu'il l'empêchait de montrer qu'il en était digne, et que, lorsqu'il s'agissait de conquérir sa couronne, il le forçait de rester loin du danger; qu'au surplus, les Espagnols avaient raison de vouloir le tuer; que sa conduite avec eux avait été infâme; que ces prétendus grands hommes étaient le fléau des peuples; que ce foudre de guerre avait la bravoure de la *lunette*, tandis que lui, Joseph, aurait celle de l'épée et du poignard, etc., etc... »

Cette lunette prouvait que le bon Joseph n'y voyait pas très clair. Sérieusement, ces invectives, soufflées par une colère qui tombait bien vite devant l'œil du Maître, étaient plus dangereuses pour le confident que pour le Roi, pour Arcas que pour Agamemnon. En pareil cas, les oreilles qui ont entendu sont plus menacées que la bouche qui a parlé. Écoutant aux portes ou averti par un espion, Napoléon eût probablement pardonné à son frère, tout en haussant les épaules, comme on pardonne à un enfant pleurnicheur et criard qui trépigne parce qu'on lui met le

bonnet d'âne. Peut-être l'aide de camp n'aurait-il pas été quitte à si bon marché.

Au surplus, il est évident que Joseph avait (sans jeu de mots) de sa couronne par-dessus la tête. Voici, pour le prouver, une anecdote caractéristique. — « Un jour, près de Jaën, Joseph traversait un village. Des enfants couraient devant son cheval, en criant : *Viva el Rey!* — Tout à coup, l'un d'eux, plus rapproché que les autres, ajoute à son cri : *Viva Fernando Siete!* — Joseph se tourne du côté de Clermont-Tonnerre, qui était à sa gauche, lui demande en souriant s'il a un napoléon dans sa poche, prend la pièce d'or et la jette à l'enfant, en lui disant : « Tiens mon petit, tu as raison! » puis il revient à son aide de camp, lui dit qu'en effet, Ferdinand VII est le vrai roi d'Espagne, et que son frère n'a fait qu'une vilaine action en le dépossédant de la couronne. » — Si cette pièce d'or était vraiment à l'effigie de Napoléon, l'effigie dut faire la grimace. Joseph, lui aussi, avait raison, comme le gamin qui criait : *Viva Fernando Siete!* Il avait le droit de dire à son frère : « De deux choses l'une : ou je suis ambitieux, ou je ne le suis pas. Si je ne le suis pas, mieux vaudrait m'adjuger une bonne pension pour aller vivre paisible dans une villa ou un châlet, au bord du lac de Côme ou dans le pli d'une vallée alpestre. Si je le suis, je ne veux pas d'une royauté qui est un joug. »

Maintenant, franchissons un long espace : vingt et

un ans; le chiffre d'une majorité moins factice que celle de M. Jules Ferry[1] ! Nous voici en juillet 1830, au lendemain de la Révolution. Aimé de Clermont-Tonnerre, dans toute la force de l'âge, a encore trente-cinq ans à vivre; il a rendu de grands services; il peut en rendre de plus grands; et pourtant les inflexibles lois de la fidélité et de l'honneur le condamnent à la retraite. Quelle honte pour notre temps! Et comme cette honte explique l'épouvantable série de nos malheurs! Voilà un homme admirablement doué, le type du citoyen utile, désintéressé, dévoué, ne demandant qu'à consacrer à son pays le fruit de ses fortes études et ses facultés éminentes; il meurt à quatre-vingt-six ans, et pendant cette longue vie, il n'a que, durant quinze ans, le bonheur de servir un gouvernement selon son cœur; trente-cinq ans pour attendre, trente-cinq pour regretter! Sa jeunesse est à demi paralysée par le mauvais vouloir d'un grand homme dont il refuse d'être, non pas le soldat, mais le courtisan. Sa maturité et sa vieillesse sont rejetées dans l'ombre parce qu'il a plu à une poignée d'avocats, de journalistes, d'ambitieux, d'intrigants, de chenapans, d'émeutiers, de renverser la plus bienfaisante des monarchies! Mais l'illustre octogénaire est mort avant Sadowa, en 1865. Son royalisme dut souffrir; son patriotisme fut presque épar-

1. J'écrivais cette page au moment où le courrier venait de m'apporter les effroyables nouvelles qui justifient les violences d'Henri Rochefort et vouent à un éternel opprobre le nom de Jules Ferry.

gné. *J'en connais de plus misérables;* j'en connais qui, parvenus, eux aussi, aux limites de la vie humaine, sont partagés entre la douleur d'avoir assez vécu pour voir leur patrie tombée au dernier degré de détresse et d'ignominie, et la crainte de mourir avant d'assister à la chute, au châtiment, à la flétrissure des malfaiteurs qui nous gouvernent.

Pour le marquis de Clermont-Tonnerre, la retraite ne faisait pas question dès l'instant que son roi était tombé et un autre roi sur le trône. Mais ses fils? ses fils, si dignes des exemples et des leçons qu'il leur avait donnés! Devaient-il ajouter à sa propre inaction, qui n'était qu'honorable, leur désœuvrement, qui pouvait être dangereux? Fallait-il priver de leurs services cette France qu'il leur avait appris à aimer? Déjà ce douloureux problème s'était présenté pour lui-même, au début de sa carrière. En 1797, il avait soumis ce cas de conscience à M. Ferrand, « ardent royaliste, naguère membre du conseil du prince de Condé, maintenant correspondant de celui que les royalistes, depuis quatre ans déjà, nommaient Louis XVIII ».

Si M. Ferrand, depuis lors comte Ferrand, mort en 1825, membre de l'Académie française et prédécesseur de Casimir Delavigne, était, comme je le crois, l'auteur d'un bon livre, intitulé *l'Esprit de l'Histoire*, il en avait gardé quelque chose pour son usage et celui de ses amis. Fort de l'assentiment de Louis XVIII, il avait, nous l'avons vu, conseillé au jeune Clermont-Tonnerre d'entrer hardiment à

l'École polytechnique et d'en sortir officier d'artillerie. C'était le conseil du patriotisme et du bon sens. En pareil cas, les abstentionnistes commettaient une inconséquence bizarre. Ils n'auraient pas eu tant de foi s'ils n'avaient eu un peu d'espérance : même la solidité de leur foi se mesurait presque toujours à la vivacité de leurs illusions. En 1831 comme en 1798, prenant leurs désirs pour des certitudes, ils ne cessaient d'annoncer le prochain retour de la Monarchie tombée, et il suffisait d'exprimer un doute pour devenir suspect. Quelques mois après la révolution de Juillet, une de nos grandes villes du Midi possédait un salon que Balzac aurait appelé *le Cabinet des antiques*, et où les brevets de fidélité se distribuaient dans l'ordre suivant : Ceux qui prophétisaient, pour la fin du mois, la rentrée de Charles X à Paris, à la tête d'une armée de cinquante mille chevaliers de Saint-Louis, étaient les *purs*. Ceux qui inclinaient à croire qu'il faudrait peut-être attendre jusqu'au prochain printemps étaient les tièdes. Ceux qui ajournaient leurs espérances jusqu'au 1er avril 1832, étaient les Jacobins. Eh bien, plus ces visionnaires, si respectables d'ailleurs, avaient de confiance et d'espoir, plus ils auraient dû désirer que leur prince, en remontant sur le trône, eût immédiatement sous la main des hommes rompus aux affaires, connus dans la magistrature et dans l'armée, capables de le servir au lieu de ne savoir que l'aimer.

C'est ainsi que l'entendait, après le 18 brumaire, M. Ferrand. C'est ainsi que le comprenait, en 1836,

M. de Clermont-Tonnerre, lorsque, pour apaiser ses derniers scrupules, il allait à Goritz soumettre à son vieux roi ce cas de conscience. — « Regardant sa carrière comme finie, il avait, pour son compte, repoussé toute accointance avec le gouvernement de Juillet. Il s'agissait d'un de ses fils, qui allait sortir de l'École d'état-major. Devait-il prendre du service dans un régiment? » — Ici, nous rencontrons un touchant épisode, qui doit désarmer toute objection et toute critique. M. de Clermont-Tonnerre arrive à Goritz, le 3 novembre; le lendemain de son arrivée, Charles X tombe malade, et sa maladie offre tous les symptômes du choléra. « Aussitôt une grande agitation se produit. On dit qu'il faut éloigner au plus vite le duc de Bordeaux. Clermont-Tonnerre combat vivement cet avis, qui l'indigne comme une lâcheté ». Il donne ses raisons avec une chaleureuse éloquence à madame la duchesse d'Angoulême, qui l'approuve; le jeune prince reste; son aïeul meurt deux jours après, sans que Clermont-Tonnerre ait eu le temps de le consulter. Huit années s'écoulèrent. En 1844, M. de Clermont-Tonnerre, revenant d'un voyage en Italie et, accomplissant un second pèlerinage à Goritz, assiste aux derniers moments du duc d'Angoulême. — « Ainsi, ajoute excellemment M. Camille Rousset, à huit ans d'intervalle, M. de Clermont-Tonnerre eut le triste privilège de descendre encore une fois dans le caveau des Franciscains et d'y prier entre la tombe de Charles X et celle de Louis XIX. » Ce privilège, c'est celui des hommes de cœur et d'honneur, plus acces-

sibles aux séductions de l'adversité qu'à celles de la puissance, et encore plus sûrs d'être royalistes quand ils prient sur le tombeau d'un roi sans royaume, que lorsqu'ils entrent dans un palais, un portefeuille sous le bras et le sourire aux lèvres. Recueillons, en passant, le propos du duc de Bordeaux sur la question délicate du serment et du service : — « La question est difficile, c'est vrai ; mais, après tout, il n'est jamais bon de se *rouiller*. » — Se rouiller ! Cette expression familière, dans la bouche d'un prince de seize ans (1836), faisait image. On croit voir une épée, à la garde fleurdelisée, ne cessant de reluire parce qu'elle ne cesse de combattre. Puis le malheur des temps la fait rentrer dans le fourreau, et, quand on veut l'en retirer, la rouille s'est attachée à cette épée chevaleresque, qui n'est plus bonne qu'à couvrir d'un crêpe sa poignée, et à suivre, tête baissée, le convoi funèbre d'une dynastie.

Ce mot du duc de Bordeaux, à seize ans, était de bon augure..... Hélas !

Le marquis de Clermont-Tonnerre n'était pas homme à devenir inutile sous prétexte qu'il allait rester inactif. Sa vie privée continuait sa vie politique, en ce sens qu'il ne perdait pas une occasion de faire le bien. Tantôt il étonnait M. Bineau, ministre des travaux publics, et Napoléon III, en plaidant pour une ligne de chemin de fer mieux que ne l'eût fait un ingénieur doublé d'un orateur éloquent. Tantôt il se faisait dire par l'agent-voyer d'Évreux, émerveillé d'une allée

qu'il avait ouverte à travers ses bois : « Quoi! c'est M. le duc (M. de Clermont-Tonnerre était duc depuis 1842), qui a fait ce tracé lui-même! Quel dommage qu'il n'ait pas exercé la profession! Il aurait été le premier agent-voyer du département. »

Mais ce qui m'a le plus profondément ému dans les derniers chapitres de ce beau livre, c'est la respectueuse sympathie avec laquelle M. Camille Rousset a suivi la vieillesse du duc de Clermont-Tonnerre; ces années, vides pour la politique et le monde, pleines pour la conscience et le ciel, où ceux qui ont bien vécu songent surtout à bien mourir; sa résignation chrétienne et virile quand survinrent les deuils de famille, tributs payés aux tristes conditions de la vie humaine par ces ménages privilégiés qui seraient trop heureux ici-bas et auxquels Dieu n'aurait rien à rendre s'ils n'avaient jamais à pleurer près d'un lit de mort, à prier sur un cercueil, à se voir précédés par les êtres chéris qui devaient les suivre. On sait quel fut, en ces jours d'épreuve, le meilleur appui du noble duc. « L'admirable et pieuse femme, nous dit M. Camille Rousset, qui avait donné à cet homme de bien cinquante-quatre ans d'un bonheur parfait ne voulut plus s'éloigner de sa tombe. Témoin de sa vie, confidente de sa pensée, associée à ses travaux, elle consacra le reste de son existence à l'honneur de sa mémoire. Dépositaire de ses nombreux écrits, de son immense correspondance, elle y ajouta des annotations précieuses, touchantes par le sentiment, saisissantes par l'expression toujours simple et grave. »

Si la duchesse de Clermont-Tonnerre, morte le 22 octobre 1874, revenait au monde, elle n'aurait pas à récuser une seule ligne de l'ouvrage de M. Camille Rousset. Elle croirait avoir dicté elle-même ces pages éloquentes où son époux bien-aimé revit en pleine lumière, protégé désormais contre l'oubli. Elle se retrouverait dans ce récit, elle se reconnaîtrait dans cette image, et, malgré sa tendresse, le portrait lui paraîtrait assez ressemblant pour qu'elle se déclarât satisfaite. C'est que M. Camille Rousset a fait plus et mieux que raconter Clermont-Tonnerre. Il s'est si bien identifié avec lui, qu'il nous semble avoir pensé avec la même âme, parlé et écrit la même langue, et que le simple et noble héros du devoir a communiqué à son historien quelque chose de sa vertu. La vertu! Elle est bien démodée. Les sceptiques la persifflent; les habiles la raillent; les politiciens se plaisent à la bafouer comme une radoteuse, à l'écarter comme une gêneuse, à l'étouffer comme une grondeuse. Voici pourtant son avantage : lorsque descend du pouvoir un des hommes rares qui l'ont pratiquée, il est aussi intact que la veille de sa chute. L'estime publique le dédommage du médiocre chagrin de n'être plus un personnage et d'accrocher son habit brodé au banal vestiaire des ambitions passées, présentes et futures. Quand tombe un de ceux qui ont cru pouvoir agir sans elle et contre elle, il tombe au milieu des anathèmes et des huées. Il passe en un clin d'œil de la puissance au néant. Il nous semble à tous que l'expiation est insuffisante, si on lui fait

l'aumône d'une dédaigneuse impunité, si on se borne à le chasser comme un valet pris en flagrant délit de vol et de mensonge, et si les crachats officiels dont il enjolivait son uniforme disparaissent sous les crachats du mépris.

M. PAUL BOURGET

Cruelle énigme.

Il y a quelques années, en rendant compte d'un livre de M. Ernest Renan, je risquai une idée, dont je ne prétends avoir ni l'initiative ni le monopole : j'exprimai le vœu que le séduisant écrivain, au lieu de nous offrir le roman évangélique et apostolique, se décidât à nous donner un roman véritable où ses défauts deviendraient des qualités, où nous pourrions jouir sans scrupule du charme de son style, de ses délicatesses d'analyse, de ses facultés d'insinuation dans les secrets de la conscience et les mystères psychologiques. Ce souhait vient d'être exaucé, mais pas par M. Renan. M. Paul Bourget, dont la situation littéraire a singulièrement grandi depuis quelque temps, semble, de l'aveu de ses amis, relever de Balzac, et l'on est tenté de partager cette opinion lorsqu'on relit ces lignes de Sainte-Beuve, écrites en 1834 : « M. de Balzac a surtout dès l'abord mis dans ses intérêts une moitié du public essentielle à gagner, et il

se l'est rendue complice en flattant avec art des fibres secrètement connues. Mettant en œuvre comme romancier et conteur la science de sa *Physiologie du mariage*, il s'est introduit auprès du sexe sur le pied d'un confident consolateur, d'un confesseur un peu médecin; il sait beaucoup de choses des femmes, leurs secrets *sensibles* ou *sensuels;* il leur pose en ces récits des questions hardies, familières, équivalentes à des privautés. C'est comme un docteur encore jeune qui a une entrée dans la ruelle et dans l'alcôve; il a pris le droit de parler à demi-mot des mystérieux détails privés qui charment confusément les plus pudiques. »

— (Ici j'ouvre une parenthèse : comment Balzac a-t-il pu se brouiller avec un homme qui le pénétrait si bien, qui le décrivait si finement, et à qui l'unissaient tant d'affinités *sensibles* et surtout *sensuelles?* C'étaient évidemment deux frères ennemis.)

Il y a quelque chose de cela dans le talent de M. Paul Bourget et dans ce roman si remarquable, *Cruelle énigme*, qui pourrait se résumer en ces mots : *Secrets sensibles et sensuels*, et que Sainte-Beuve, s'il revenait au monde, saluerait en connaisseur; pourtant je persiste à croire que l'auteur de *Cruelle énigme* est plus voisin de Renan que de Balzac. Je n'ai jamais oublié ce que me répondit un jour Sainte-Beuve (1847), à qui je me plaignais que Balzac ne fût pas de l'Académie : « M. de Balzac est trop *gros* pour nos fauteuils. » Trop gros! Ce mot gorgé de fiel pou-

vait s'entendre de bien des manières. Il est certain que, dans les œuvres même les meilleures de Balzac, il arrive un moment où son intensité d'observation le grise, où son œil se trouble à force d'abuser de la seconde vue, où il cesse d'être chimiste pour devenir alchimiste, où son scalpel s'émousse et se fausse en exagérant son opération, et où il fait *gros* en s'obstinant à faire trop fin. On dirait alors que sa loupe, au lieu de se borner à lui faire voir des objets invisibles à l'œil nu, leur donne des proportions telles, qu'ils se perdent dans un espace indéfini, confondus en un immense éblouissement avec des créations chimériques et des curiosités imaginaires.

Tel n'est pas le procédé de Paul Bourget. S'il me paraît plus proche parent d'Ernest Renan, c'est par la souplesse de la langue, par la finesse des sous-entendus, par la richesse des euphémismes, par le talent de nous faire accepter une idée, un sentiment ou une image, avant de nous laisser mesurer leur alarmante portée. S'il était permis de comparer le profane au sacré, je dirais que Paul Bourget exerce dans le monde romanesque la même puissance d'éthérisation que M. Renan dans le domaine de la tradition catholique et des Saintes Écritures. Mais il a sur lui un avantage. M. Renan, dans le roman, aurait été forcé de suppléer par l'intuition à l'expérience, et de deviner ce qu'il lui était difficile de connaître. Ses antécédents étaient ceux d'un *Cloarer*, d'un séminariste. Il ne suffit pas de découvrir quelques contradictions dans les textes d'Esdras pour se mettre au courant de

variations bien plus terribles, de contradictions bien autrement décourageantes pour notre faible intelligence : celles que le duc de Mantoue chantait, l'autre soir, à l'Opéra, sur l'air : *La donna è mobile!* et que Shakspeare a traduites dans ces mots célèbres : *Frailty, thy name is woman!* — M. Renan nous a dit quelque part qu'il avait eu le bonheur d'être aimé par quatre femmes : sa mère, sa sœur, sa fille et sa femme; c'est beaucoup, et tout ce qu'on y ajouterait ne pourrait que gâter les harmonies de cet adorable *quatuor*. Mais ces exquises tendresses ne lui apprendraient probablement rien sur la double énigme que pose M. Bourget et qu'il ne se charge pas de résoudre. C'est le délicieux privilège des amours de mère, d'épouse, de sœur et de fille, de révéler à un homme de cœur tout ce qu'il lui suffit de savoir, sans lui rien enseigner de ce qu'il vaut mieux ignorer.

Qu'est-ce donc que ce roman, *Cruelle énigme,* qui, raconté dans la langue des naturalistes, effrayerait ma plume et mes lectrices, et qui, dans la langue de M. Paul Bourget, fait l'effet d'une de ces rares friandises que savourent les gourmands sans se demander si leur estomac sera d'accord avec leur goût?

Le début du roman est d'un maître. Les premiers chapitres pourraient être *illustrés* par un élève de Fra Angelico de Fiesole. Deux femmes, deux saintes, la mère et la fille, madame Castel et madame Liauran, veuves toutes deux, l'une du capitaine Hubert

Castel, tué en Algérie, l'autre du capitaine Alfred Liauran, tué en Italie. En regard de ces deux femmes, ignorantes du mal, modèles de piété, de pureté et de tendresse, le général Alexandre Scilly, confident de leurs joies et de leurs peines, gardant fidèlement, dans son âme de soldat, le culte des souvenirs, d'autant plus dévoué à madame Marie-Alice Castel et à madame Marie-Alice Liauran, que, simple sergent sous les ordres du capitaine Castel, il lui a dû les premiers sourires de sa fortune militaire, et qu'il ne l'a jamais oublié.

Dès ce prologue, on se sent saisi par cette atmosphère mélancolique et paisible où n'a jamais pénétré une pensée mauvaise, où la tristesse des deux veuves leur a servi de cloître, et où des larmes mal essuyées alternent avec de ferventes prières. C'est quelque chose de doux et de mystique, comme la sensation qu'éprouvent les plus indifférents en entrant le soir dans une église et en aspirant la vague odeur de l'encens.

Il est dix heures; le général vient de quitter les deux veuves, et il repasse avec anxiété les incidents de la soirée. Pourquoi étaient-elles plus tristes que d'habitude? C'est qu'elles ne vivent pas uniquement dans le passé. Marie-Alice a un fils, Hubert Liauran, né quelques mois avant la guerre d'Italie, — « charmant être, un peu trop frêle au gré de son parrain le général, qui l'appelait volontiers « mademoiselle » Hubert », — mais gracieux comme tous les jeunes gens élevés uniquement par des femmes ». Le carac-

tère du jeune Hubert Liauran, dans sa *dualité*, — comme dirait un Allemand, — est un chef-d'œuvre d'observation et de vérité. Sa mère et sa grand'mère ont cultivé avec un soin scrupuleux cette fleur délicate, qu'elles protègent passionnément contre les giboulées de mars et surtout contre les effluves de mai. Toute la part de bonheur qu'il leur reste à espérer dans ce monde, elles l'ont placée sur cette tête si chère; mais, pour que ce bonheur ne se change pas en supplice, il faut qu'Hubert, qui vient d'atteindre sa majorité, demeure pur comme le lis des champs, qu'il ne leur échappe que le jour où sa mère, en pleurant, le confiera à une jeune épouse, digne de lui et digne d'elle. L'idée que son Hubert, qu'elle a fait triplement sien par la maternité, l'éducation et la tendresse, pourrait aimer une autre femme en dehors du sacrement, ou — vision plus horrible encore! — malgré le sacrement, ne saurait germer, qu'en la déchirant, dans cette âme angélique. Prenez Hubert du côté comique : vous avez *Bébé* du Gymnase ou *le Merle blanc* du Palais-Royal. Mais l'auteur y a mis bon ordre. Avec un art exquis, il s'est arrangé pour qu'Hubert n'eût pas ombre de ce ridicule que les préjugés du monde et les conventions du théâtre attachent à une situation pareille. Hubert est de race guerrière. Si son éducation un peu féminine et sa nature délicate ont donné à tout son être cette grâce légèrement alanguie qui fait son charme, les martiales traditions de son père et de son aïeul, tués sur les champs de bataille, bouillonnent dans ses

veines, échauffent son sang et relèvent d'un accent viril sa virginité provisoire. Tel qu'il est, Hubert sera pour l'amour coupable ce que le plus tendre et le plus appétissant des agneaux est pour la dent de la louve affamée.

Hélas! la dent n'a pas dévoré encore, mais elle a mordu. Si les deux mères étaient plus tristes ce soir, si madame Marie-Alice Liauran regardait la pendule avec angoisse et écoutait les bruits du dehors avec une agitation nerveuse, c'est qu'Hubert n'était pas rentré, et ne rentrerait pas; c'est qu'il avait rencontré par hasard, à une station de chemin de fer, madame Thérèse de Sauve.

Thérèse de Sauve ne fait pas moins d'honneur qu'Hubert Liauran à M. Paul Bourget. C'est le contraste, ou, si vous voulez, l'alliance des plus délicieuses inspirations de l'amour avec le brutal despotisme des sens. Pour elle, Hubert Liauran sera un morceau de reine, mais non pas d'une reine telle que Marguerite de Bourgogne et Cléopâtre, ou d'une impératrice telle que Messaline, Théodora ou Catherine II. Ce que j'admire dans cette création, c'est qu'elle ressort à la fois d'un art très subtil et d'une observation très vraie. Au moment où elle rencontre Hubert, Thérèse de Sauve a déjà aimé ou cru aimer deux fois : deux erreurs où l'illusion a bien vite fait place au désenchantement et au dégoût. Ces deux mécomptes la disposent merveilleusement à se rajeunir le cœur en aimant Hubert, en renversant, s'il le

faut, les rôles, en savourant goutte à goutte ce nectar de la passion sincère, si doux à ses lèvres encore brûlées par l'alcool d'amours menteuses et frelatées. Elle se garde bien de hâter le dénouement; elle voudrait que la préface eût des centaines de pages avant d'arriver au livre, et, quant à lui, ses extases et ses béatitudes semblent ignorer qu'il y ait un livre, tant la préface lui prodigue de délices et d'ivresses! Les voilà pourtant réunis dans un mystérieux rendez-vous, à Folkestone. Ici, je glisse au lieu d'appuyer, tout en remarquant que, dans cette scène un peu scabreuse, Paul Bourget a su, comme toujours, adoucir les vivacités du tableau par les délicatesses de l'analyse psychologique. S'il nous plaît de remonter à l'étymologie grecque de ce mot, nous reconnaîtrons que c'est Hubert qui joue ici le rôle de Psyché, et que c'est Thérèse qui allume la lampe.

C'en est fait : Hubert est perdu pour sa grand'mère et pour sa mère. Ce que souffre Marie-Alice Liauran, ai-je besoin de vous le dire? C'est un martyre, une mort préventive. Il lui semble, d'heure en heure, qu'elle meurt dans cette jeune âme, sortie de son sein, réchauffée de son souffle, naguère pure comme la sienne, et dont elle aurait dit sans doute, comme les mères héroïquement chrétiennes : « Mon Dieu! prenez-la-moi, si elle ne doit pas vous rester fidèle. » A ce moment, un secours lui arrive. Mais ce n'est pas son ange gardien qui le lui apporte, c'est Astarté en personne. Voici le point culminant du récit, la redou-

table énigme d'un sphinx capable de dévorer Œdipe lui-même.

Thérèse est allée passer une saison à Trouville; ses lettres, d'abord infatigables et brûlantes, avec une nuance d'attendrissement, trait caractéristique de cette liaison où le mot *maîtresse* peut être pris dans tous les sens, changent peu à peu de ton, deviennent plus brèves, et accusent un trouble inexplicable. On dirait des pattes de mouche tombée dans une toile d'araignée. Puis elle revient précipitamment avant l'époque fixée pour son retour. Que s'est-il passé? Les commérages de salon et de cercle vont nous l'apprendre. Un monsieur de la Croix-Firmin, vulgairement beau, haut en couleur, carré d'épaules, spécialiste de la séduction à froid, habitué à improviser ses conquêtes et à les chanter sur les toits, a voulu inscrire sur sa liste Thérèse de Sauve, et il a réussi. Le fait est notoire; colporté par les amis, avoué par le héros de l'aventure, il arrive jusqu'aux chastes oreilles de madame Liauran. Malgré son adorable charité, elle bénit cet épisode, qui doit lui rendre son fils. Hubert ne pouvait ignorer longtemps une équipée qui a mis Trouville en rumeur, et dont le scandale a forcé Thérèse de déguerpir. C'est le brave général Scilly qui est chargé de le renseigner. L'incrédulité du jeune *inamorato,* sa colère contre les calomniateurs, puis son tragique désespoir quand le doute n'est plus possible, quand l'héroïne de ce réaliste *intérim,* ayant, faute de mieux, la franchise de sa honte, refuse de le détromper en le trompant,

tout cela est raconté à merveille, dans cette forme ingénieuse et originale où les *en-dessous* sont finement étudiés, pendant que le récit se déroule et se précipite. La dissection, à laquelle le roman naturaliste procèderait avec des couteaux de cuisine et en se trempant dans le sang jusqu'au menton, s'opère ici avec des instruments de chirurgie de l'acier le plus poli et de la trempe la plus sûre.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que Thérèse n'a pas cessé un moment d'adorer Hubert, qu'elle l'aime plus peut-être qu'avant sa monstrueuse infidélité. Ici, sans doute, bien des lectrices vont se récrier, se dire affreusement calomniées; et pourtant je ne puis donner tort au hardi romancier. Il nous fait assister à un duel entre le cœur et les sens, chez une femme, sinon vicieuse, au moins passionnée, dont les aspirations idéales sont combattues et paralysées par l'ardeur de son tempérament, et dont le fond moral a été tout d'abord oblitéré par des fautes sans amour, sans excuse et sans lendemains. Quand elle rencontre ce charmant et chevaleresque Hubert, c'est trop tôt pour lui, trop tard pour elle. Elle n'est pas une femme perdue, mais déchue. Quand elle reprend possession des parties supérieures de son être, elle y retrouve à la fois sa réhabilitation et son opprobre, le sentiment de ce qu'elle aurait pu être et la certitude de ce qu'elle a été. Volontiers, dans ce dédoublement de sa personne, elle se demanderait quelle est ou quelle fut cette vile créature qui, par ses éga-

ments, a compromis sa sœur. Son cœur est un beau vase fêlé; lorsque, au contact d'un amour vrai, elle essaye d'y verser une eau pure, l'eau s'échappe par les fêlures, et le fond reste souillé. C'est son inexorable châtiment, et c'est l'éternel honneur de l'amour légitime, consacré par le mariage chrétien, que toutes ces finesses de la langue romanesque y soient aussi inconnues que le sanscrit dans mon village ou les scrupules de patriotisme, de loyauté et d'honneur dans une conscience républicaine.

N'importe! ces nuances, si délicates qu'il faudrait, pour les indiquer, qu'une sensitive se fît oiseau et nous prêtât une de ses plumes, M. Paul Bourget les a rendues avec une sagacité, une justesse, et, pour ainsi dire, une compassion dans l'impitoyable qu'on ne saurait assez louer. Mais nous ne sommes pas au bout de nos surprises. Le bistouri monté en or fin, artistement ciselé, n'a fait encore que la moitié de sa tâche.

Sainte-Beuve, que j'aime tant à citer, et qui, s'il vivait encore — (il avait deux ans de moins que M. Victor Hugo), — rirait sous cape de certaines apothéoses renouvelées des Empereurs romains[1], Sainte-Beuve a conté que, à la première représentation de la tragédie de *Cléopâtre*, erreur de madame Émile de Girardin, au moment où les lieutenants d'Antoine, espérant le brouiller avec la reine d'Égypte, s'arran-

1. J'écrivais cette page le 7 mars 1885 !!!

gent pour la faire surprendre en flagrant délit d'infidélité (ce qui ne devait pas être bien difficile), son voisin de stalle, *qui paraissait s'y connaître*, avait murmuré à demi-voix : « Quelle bêtise! En pareil cas, on bat sa maîtresse, — et on l'aime plus fort! » — Assurément, le frêle et gracieux Hubert Liauran est trop bien élevé, trop chevaleresque pour battre Thérèse de Sauve. S'il lui donnait une chiquenaude, il se qualifierait de monstre; mais quelles injures ne dirait-il pas à quiconque oserait le soupçonner de l'aimer encore, *de l'aimer plus fort*, au risque de se mépriser en la méprisant? C'est pourtant ce qui arrive, pardon! — et ce qui devait arriver. C'est la seconde énigme, plus cruelle que la première; car, dans la première, ce n'était qu'une âme réhabilitée qui retournait à son péché. Ici, c'est une nature virginale, exquise, née et grandie sous le regard de deux saintes, gardant, jusque dans la passion, des pudeurs féminines, exaltée plutôt que fanée par un amour unique, c'est le jeune homme si pur, si noble, digne de mettre de l'idéal et de l'infini dans ce qu'il y a de moins idéal au monde et de plus prompt à finir, c'est Hubert Liauran qui va perdre tout droit à sa propre estime, s'avilir à ses propres yeux, forcer les plus généreuses facultés de son être de capituler avec les plus basses. Il ne parvient pas en un jour à cette expropriation de soi-même. Il faut du temps à un lis pour se changer en tubéreuse, du temps à l'enfant béni des deux Marie-Alice pour se décider à imiter le chien de l'Écriture, *qui ad vomitum recurrit.*

M. Paul Bourget décrit admirablement ce mystérieux travail de cristallisation, les bizarres gradations de ce ravage intérieur où la psychologie et la physiologie échangent le baiser Lamourette. La haine, la colère, la jalousie, la douleur, le regret, le désir (*desiderium*) s'entrechoquent, s'entremêlent et finalement se confondent, chez Hubert, dans une idée fixe; cette idée devient une image; cette image une vision; cette vision une possession. — « Les moindres détails remémoraient à Hubert les scrupules de piété amoureuse qu'il avait ressentis pour tout ce qui venait de Thérèse. Il y avait encore par-dessous les lettres et les dépêches un portrait d'elle, où elle était représentée dans le costume qu'elle portait à Folkestone : une simple jaquette ajustée en drap et un chapeau avancé dont l'ombre tombait un peu sur le haut du visage. Elle avait fait faire ce portrait pour le seul Hubert, et, en le lui donnant, elle lui avait dit : « Je » pensais tant à nous, pendant que je posais!... Si tu » savais comme ce portrait t'aime!... » Et Hubert se sentait réellement aimé par ce portrait. Il lui semblait que de cet ovale du visage, que de cette bouche fine, que de ces yeux baignés de rêve, un effluve tendre se détachait et l'enveloppait; — et c'est alors qu'à côté de la vision de la perfidie commença de nouveau à se dresser la vision de l'amour de Thérèse. Aussi évidemment qu'il savait, par son aveu, que cette femme l'avait trompé, il savait, par ses souvenirs, qu'elle l'avait aimé, qu'elle l'aimait encore... »

Il est facile de deviner que, si la lutte doit être douloureuse et longue, la défaite est certaine; rarement l'invraisemblable aura été plus vrai. Un personnage que j'ai omis dans cette analyse, Georges Liauran, parent de Marie-Alice, quadragénaire bronzé aux feux de la vie mondaine, dressé à ne s'étonner de rien par la chronique des salons, des coulisses et des boudoirs, conclut en disant à la mère désespérée, à titre de consolation philosophique :

— Que voulez-vous! il est comme les autres.

Comme les autres! — « Les doigts de la mère et ceux de la vieille grand'mère échangèrent une pression par laquelle les deux femmes se dirent l'une à l'autre la souffrance dont ni l'une ni l'autre ne devaient jamais guérir. Elles n'avaient pas élevé leur enfant pour qu'il fût comme les autres! »

La passion vulgaire, aveugle, sensuelle, magnétique, le leur a pris; elle ne le leur rendra plus.

Ce qui ajoute au charme mélancolique de ce récit, ce qui en purifie les parties inquiétantes, c'est que, parallèlement aux amours capiteuses de Thérèse et d'Hubert, l'on retrouve, par instants, ces deux figures séraphiques, entourées de la double auréole de la sainteté et de la douleur. Tout est résignation et silence dans cet intérieur qui n'était que triste, et que la désertion d'Hubert fait inconsolé. Les deux martyres souffrent d'abord sans comprendre; elles souffrent cent fois plus lorsqu'elles ont compris. Mais le reproche, chez la mère, ne va pas au delà du gémis-

sement. Elle se sent condamnée, et elle retournerait avec délices le poignard dans sa blessure, si chaque goutte de son sang pouvait racheter un péché de son fils. Je dis *péché* et non pas faute, parce qu'il sied de parler la langue sacrée en songeant à cette femme qui n'a tenu à la terre que par sa tendresse maternelle, et qui, ce fil brisé, ne pourra plus vivre que pour mourir, et mourir que pour le ciel. Çà et là, dans ces derniers chapitres, on dirait que ses larmes, tombant goutte à goutte sur ses mains émaciées, lavent tout ensemble les souillures d'un amour dégradé et les voluptueux sous-entendus d'un roman que j'admire sans oser en conseiller la lecture. Je corrigerai du moins mon hommage en me donnant un ridicule, en essayant une variation sur les vers célèbres d'Alfred de Musset, que j'ai déjà rappelés en vile prose :

Oui le cœur de la femme est un vase profond;
Lorsque la première eau qu'elle y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure;
Car l'abîme est immense, et la tache est au fond.

J'ajoute en me voilant la face :

Le cœur de ce jeune homme était un vase d'or;
Sa mère, ange gardien, veillait sur ce trésor;
Une femme survient, lui sourit, — et le vase,
Entraîné par en bas, s'enfonce dans la vase.

C'est affreusement mauvais; mais c'est à peu près

le mot de cette *Cruelle énigme,* où M. Paul Bourget nous a donné tout ce que promettaient ses *Essais de psychologie contemporaine* et son *Irréparable.* Mon rêve! une analyse psychologique, soutenue par une action suffisante; un DOCUMENT HUMAIN, qui est le contraire d'un roman naturaliste!

TABLE

Pages.

Paris. — Imprimerie P. Mouillot, 13, quai Voltaire. — 57034.

Paris. — Imprimerie J. Cathy, 3, rue Auber, Paris.